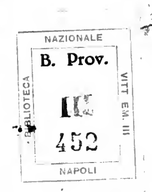



FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
452
NAPOLI

6608
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XI
Palchetto
Num.º d'ordine

1294
8
36-37

B. Bou
III
452-453

Digitized by Google

Digitized by Google

Les formalités prescrites ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigeur des lois.

Pillet

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE NORWÈGE.

Digitized by Google

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen, chez Noubel.
Aix-la-Chapelle, Laruelle.
Angers, Fourrié-Mame.
Arras, Topino.
Berlin, Schlesinger.
Besançon, Deis.
Blois, Aucher-Eloi.
Bordeaux. Mme Bergeret, Lawalle jeune. Melon, Monselet, Coudert, Gassio, Gayet.
Bourges, Gilles.
Breslau, Korn.
Brest..... Le Fournier-Desperriers, Michel.
Bruxelles Lecharlier, Demat, Stapleaux. Lacrosse.
Caen, Mme Belin-Lebaron.
Calais, Leleux.
Cambrai, Giard.
Chartres, Hervé.
Clermont-ferr., Landriot.
Dijon, Lagier.
Dunkerq., Brœn.-Beauvan.
Florence, Piatti.
Francfort, Brœnner.
Gand..... Dujardin. Houdin.
Genève... Paschoud, Mangez-Cherbuliez.
Havre.... Duflo, Chapelle.
Lausanne, Fischer.
Leipsick, Grieshammer.
Liége..... Desoër, Collardin.
Lille, Vanackere.
Limoges, Bargéas.

Londres.. Bossange, Dulau, H. Berthoud, Treuttel et W.
Lorient, chez Caris.
Lyon...... Bohaire, Faverio, Lemaire.
Manheim, Fontaine.
Mans, Pesche.
Marseille Chardon, Maswert, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz..... Devilly, Thiel.
Mons, Leroux.
Montpellier, Sevalle.
Nancy, Vincenot.
Nantes.... Busseuil. Mellinet-Malassis.
Naples, Borel.
Niort, Elies-Orillat.
Nismes, Melquiond.
Orléans.. Gaillard. Huet-Perdoux.
Rennes... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frère, Renault, Dumaine Vallé.
S. Brieux, Lemonnier.
S. Pétersb. C. Weyer, Saint-Florent.
Strasbourg, Levrault.
Toulouse. Vieusseux, Senac.
Turin.... Ch. Boccà, Pic.
Valenciennes, Lemaître.
Vienne, Shalbacher.
Warsovie, Klugsberg.
Ypres, Gambart-Dujardin.

Digitized by Google

C12000

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE NORWÈGE,

SUIVIE

DU TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DE CE PAYS,

ET DE SES RAPPORTS AVEC LA SUÈDE;

PAR J.P.G. CATTEAU-CALLEVILLE,

CHEV. DE L'ÉTOILE POLAIRE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ET DE L'ACAD. DES BELLES-LETTRES DE STOCKHOLM, etc.;

Auteur du Tableau de la Mer Baltique, de l'Histoire de Christine, reine de Suède, et de plusieurs autres ouvrages.

AVEC UNE CARTE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1818.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Il n'avait paru jusqu'ici, sur la Norwège, aucun ouvrage historique qui fît connaître l'ensemble des événemens d'une manière exacte et complète. L'histoire de Norwège présente cependant un grand intérêt, et se lie à celle des autres Etats de l'Europe, pendant un long espace de tems. Les premiers siècles offrent le tableau des antiques efforts du courage et de la patience pour former des établissemens à la suite des migrations primitives. A cette époque fameuse, où les hommes du Nord, ou *Normands*, se livrèrent à leurs grandes expéditions maritimes, on voit les Norwégiens se distinguer par la plus étonnante hardiesse; ils se transportent, d'un côté, sous la conduite de Rollon et de plusieurs autres chefs, en Ecosse, en Irlande, en

France, en Italie; ils s'avancent, de l'autre, en colonies, sous les glaces du pole, peuplant l'Islande, s'établissant dans le Groenland, et ils poussent leur navigation jusqu'aux plages du nouveau Monde, dès le onzième siècle. Au commencement du douzième, peu après l'expédition de Godefroi de Bouillon, un roi de Norwège entreprit une croisade qui fut accompagnée des circonstances les plus remarquables, et dont les historiens islandais ont conservé le souvenir. Aux époques postérieures se présentent des traits d'un autre genre. Plusieurs rois de Norwège prirent part aux événemens importans qu'amena le développement de la civilisation et de la politique en Europe. Leurs négociations et leurs guerres s'étendirent en Dannemark, en Suède, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse et jusqu'en Espagne. Par le mariage d'un de ses rois avec Marguerite, fille de Valdemar, la Norwège donna le titre de reine à cette princesse célèbre, surnommée la *Sémira-*

mis du Nord, et la mit en état de créer l'union des trois royaumes, par le pacte de Calmar. La Norwège participa ensuite à tous ces mouvemens politiques, à toutes ces catastrophes, qui se terminèrent par la chute de Christiern et le triomphe de Gustave Wasa. Restés unis au Dannemark, les Norwégiens maintinrent leurs lois, leurs mœurs, et continuèrent à se distinguer dans la marine. Au commencement du dix-huitième siècle, la Norwège fut le théâtre des derniers combats de Charles XII. Ce héros y fit deux campagnes et y termina sa belliqueuse carrière. Enfin un nouvel intérêt est résulté de la dernière révolution qui a uni les destinées de la Norwège à celles de la Suède, et qui a donné un nouvel aspect aux rapports politiques de l'Europe.

On voit, par cet exposé rapide du sujet, que l'historien qui s'en occupe a occasion de retracer des événemens mémorables, de rappeler des exploits fameux et de pein-

dre de grands caractères. L'ancienne poésie du Nord et la littérature islandaise fournissent des épisodes qui se rattachent aux faits historiques, et dont on peut faire usage pour donner une plus grande variété à la narration. Ces objets obtiennent d'ailleurs depuis quelque tems une attention particulière.

J'ai été en Norwège et dans les pays voisins, et je connais les langues du Nord. Les livres et mémoires originaux, qui contiennent le récit des faits avec plus ou moins d'étendue, ont été à ma disposition, et j'ai pu en tirer parti. L'aspect des lieux, mes rapports avec les habitans de toutes les classes, les entretiens que j'ai eus avec des savans aussi recommandables par leur caractère que par leurs talens, tels que Suhm, Benoît Bergius, Botin, Hallenberg, Nyerup, ne m'ont pas été moins utiles que les livres, et m'ont mis à même d'apprécier ceux-ci.

On trouvera dans cet ouvrage le tableau

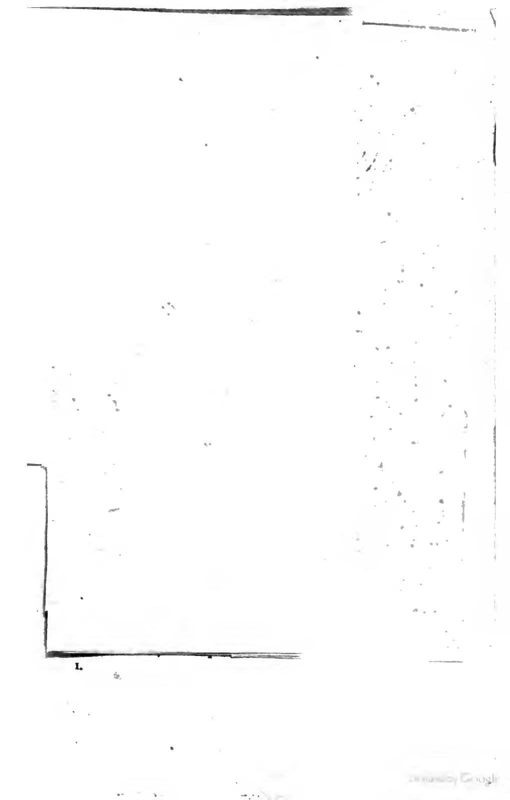
fidèle de tous les événemens remarquables qui concernent la Norwège, depuis l'origine du royaume jusqu'à nos jours. Je n'ai point négligé de parler des mœurs, des usages, des institutions. La nature du sujet m'a conduit plusieurs fois à faire des rapprochemens qui serviront à répandre un nouveau jour sur les époques historiques de la Scandinavie et de l'Europe en général.

La carte sera utile pour la lecture de l'ouvrage ; elle présente, dans un cadre facile à embrasser, l'ensemble des contrées dont il s'agit essentiellement dans le récit historique ; la Scandinavie et la Norwège en particulier ont dû obtenir le plus de détail ; les autres pays ont été désignés par des traits plus généraux.

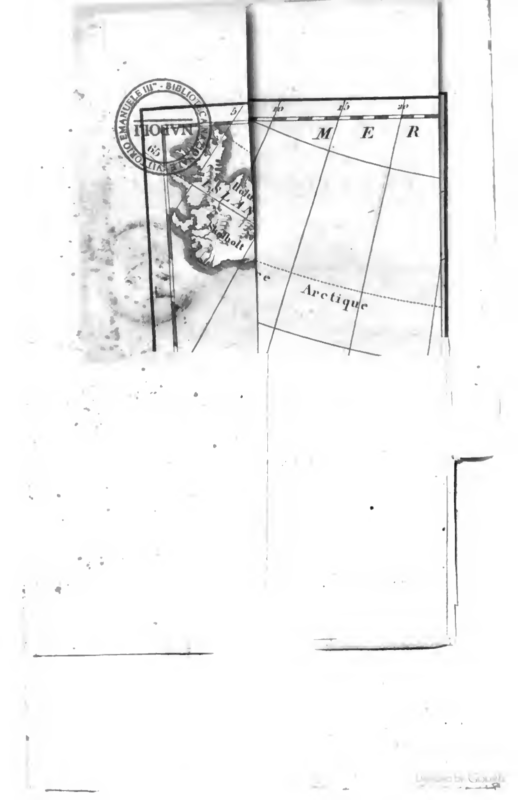
Etranger aux calculs de la vanité, de l'intérêt, de la fausse ambition, je me livre aux travaux littéraires parce qu'ils donnent les moyens d'être utile. Heureux si je

parviens à répandre des connaissances nouvelles, des idées saines et justes, des sentimens nobles et purs, et si les hommes éclairés, vertueux et sensibles m'accordent leur estime.

Digitized by Google



Digitized by Google



5
10
15
20
M E R
ISLAN
Arctique
65

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE NORWÈGE,

PREMIÈRE PARTIE,

DEPUIS LES ANCIENS TEMS JUSQU'A L'ANNÉE 933.

Traditions; origines historiques; aperçu des Scandinaves en général; traits particuliers aux Norwégiens; précis géographique de la Norwège; fondation de la monarchie par Harald I[er], *aux beaux cheveux;* institutions de ce prince; système féodal; considérations générales sur les expéditions des Normands (*hommes du Nord*); expéditions des Norwégiens en Irlande, en Écosse, en France, aux îles Færoe, en Islande; formation de la république islandaise; état intérieur de la Norwège; mœurs et usages des habitans; poésie des Scaldes; dispositions de Harald pour la succession; son caractère et sa cour.

Il existe dans les pays du Nord, comme dans tous les autres, d'antiques traditions sur l'o-

rigine des peuples, sur les premiers héros, les premiers législateurs. Les habitans du Dannemark, de la Suède et de la Norwège, aiment à se retracer le souvenir d'Odin et de ses hauts faits. Il partit, dit-on, des bords du Tanaïs, avec la tribu des Asars ou Ases, à l'époque où les Romains portaient au loin leurs armes victorieuses. Après avoir traversé diverses contrées, il arriva sur les bords de la Baltique, se rendit maître de plusieurs îles, et passa dans la grande péninsule du Nord. On lui attribue tous les genres d'illustration. Il est représenté non-seulement comme un guerrier intrépide, comme un heureux conquérant, mais aussi comme un prophète, un législateur, qui savait captiver les esprits par l'étendue de ses connaissances, et qui étonnait la multitude par des prestiges magiques. Il avait le don de l'éloquence et le talent de la poésie. Sa voix commandait à la tempête. Il prenait à son gré la forme d'un animal sauvage, et il se transportait en un clin d'œil d'un lieu dans un autre. Les peuples se soumirent à l'ascendant de son génie, et il fonda des Etats qui devinrent l'héritage de sa famille. En même tems il régla le culte des dieux, dont on le regardait comme le confident et l'interprète. Douze prêtres l'as-

sistaient dans ses fonctions sacerdotales, et formaient son conseil. Sa mort, selon les mêmes traditions, fut aussi extraordinaire que l'avait été sa vie. Ayant rassemblé ses principaux guerriers autour de lui, il se fit avec sa lance neuf blessures en forme de cercle, et, en expirant, il annonça que tous ceux qui laisseraient leur vie sur le champ de bataille le joindraient dans le Valhall, séjour de la félicité suprême. Il est facile de reconnaître à ces traits les origines qui se confondent avec la mythologie, et l'on n'est pas surpris de retrouver un Odin, dans les codes religieux de plusieurs peuples du Nord, comme le dieu de la guerre.

En Norwège, il s'est joint aux relations générales sur Odin une tradition particulière, qui se combine cependant, sous quelques rapports, avec les antiquités des pays voisins. Vers le golfe de Bothnie, dans la contrée de Jotunheim, régna jadis un prince nommé *Fornioter,* ou l'ancien de la terre. Les uns le font vivre avant Odin; les autres le placent à la même époque, ou plus tard. Parmi ses descendans, se distingua Thor, dont le nom se reproduit également dans la mythologie du Nord comme celui du dieu des élémens et de

la foudre. Thor avait deux fils, Nor et Gor; et une fille appelée Goa. Joignant à la dignité de roi celle de grand-prêtre, il offrait annuellement, au solstice d'hiver, un pompeux sacrifice. Cette solennité allait avoir lieu, et le pontife-roi était entouré d'une assemblée nombreuse; mais sa fille ne paraissait point. Après l'avoir cherchée inutilement, on interrogea les dieux, qui ne donnèrent point de réponse. Enfin les deux frères résolurent, pour retrouver leur sœur, d'entreprendre des voyages lointains. Gor partit par mer et Nor porta ses pas vers les montagnes du nord-ouest. Après avoir franchi des cimes élevées, Nor se trouva d'abord dans un vaste désert. En se dirigeant vers le Midi, il rencontra des tribus gouvernées par des chefs courageux, qui s'opposèrent à son passage; mais, aidé de ses compagnons, il se fraya une route, et arriva jusqu'au canton d'Hedemarken, où régnait un prince nommé Rolf *de la Montagne*. C'était ce prince qui, dans une expédition au pays de Thor, avait enlevé sa fille. Il offrit le combat à Nor, qui, frappé de sa valeur, lui laissa Goa pour femme, et qui ensuite épousa la sœur de Rolf. Gor, après une longue navigation, était arrivé également à la grande péninsule, et les deux frè-

res se rencontrèrent dans la vallée de Soknedal. Ils convinrent de partager entre eux les pays dont ils se rendraient maîtres. Gor devint possesseur des îles et des cantons de Suède les plus voisins; aussi l'a-t-on compté parmi les anciens rois de ce pays. Nor obtint une partie considérable du continent, entre l'Océan et la grande chaîne des montagnes. Il régna glorieusement, et laissa plusieurs fils qui, à sa mort, partagèrent ses domaines. On lui accorda des honneurs divins, et c'est de son expédition que date, selon plusieurs antiquaires, le nom de Norwège (1).

Ces traditions ont été conservées par les Islandais, sortis de Norwège pendant le neuvième siècle, et très-attachés aux souvenirs de l'antiquité (2). Quoiqu'elles présentent de grandes

(1) *Chemin de Nor*, mais aussi *chemin du nord* ou *du septentrion*. Il est difficile de savoir quand ce nom s'est introduit. Celui dont on se sert depuis long-tems dans le pays, ainsi qu'en Dannemark et en Suède, est *Norge* ou *Norrige*, qui également peut signifier *royaume de Nor* ou *royaume septentrional*. Il en est de même des noms de *Norreik*, *Norreg*, qu'on trouve dans les documens indigènes du moyen âge.

(2) Les auteurs islandais sont utiles sous plusieurs rapports, mais il faut les consulter avec discernement. L'écrit qui contient la tradition particulière à la Norwège, a pour pour titre : *Fundinn norregur* (*Origines norwégiennes*). Il est imprimé dans le *Recueil des anciens exploits du Nord*, par Bioerner, et dans l'*Histoire du roi Olaus Trygueson*, édition d'Islande.

obscurités, et qu'ellessoient empreintes du merveilleux mythologique, ou revêtues du voile de l'allégorie, on ne doit pas les regarder comme dénuées de tout intérêt pour la science historique. Ainsi que les traditions des autres pays, elles font découvrir la trace primitive de ces émigrations qui ont précédé les établissemens fixes des peuples, et ces premiers efforts de l'audace et du génie, qui ont fait naître les sociétés politiques. On ne pêcherait contre l'esprit de l'histoire qu'en introduisant ces souvenirs obscurs dans la série des événemens, par des hypothèses hasardées et des interprétations arbitraires. Laissons aux tribus humaines les illusions de leur enfance; mais ne cherchons pas à les réduire en système, et contentons-nous d'y voir un jalon dans l'espace des siècles.

Les Phéniciens firent jadis des expéditions vers le Nord. Pythéas, de Marseille, quelques siècles avant l'ère chrétienne, entreprit des voyages dans les mers septentrionales. D'autres voyageurs furent sans doute entraînés vers les mêmes régions par l'intérêt ou la curiosité. Il passa ainsi quelques notions sur les pays septentrionaux dans les contrées méridionales. Pline, Tacite et d'autres, en décrivant la Germanie,

s'occupent aussi des plages situées vers le pole, ou du nord proprement dit. Leurs récits ont peu d'étendue, peu de précision, et il n'est pas facile, maintenant, de reconnaître la position des lieux et des peuples. L'histoire même des Cimbres présente des difficultés. Cependant l'analogie fait saisir le sens de plusieurs dénominations et quelques autres rapports. On a cru en particulier que la Scandinavie des anciens était la grande péninsule du Nord, où sont maintenent les Suédois et les Norwégiens, et que le pays qu'ils appelaient plus particulièrement *Nérigon* était la côte norwégienne. On a aussi cherché en Norwège le peuple des Sithons (*Sithones*), dont le nom, d'après les étymologies islandaises, signifierait *habitans des côtes* (1). En recueillant les traits épars sur les mœurs, les usages, le genre de vie, on voit que les sociétés restaient au berceau à ces époques où tous les arts florissaient parmi les Grecs et les Romains. La première civilisation de l'Europe n'atteignit que le Danube et le Rhin.

Cependant la plus mémorable des révolutions se préparait : cet empire, qui avait pré-

(1) Voyez Torfæus, *Hist. norwegic.* 1re partie, liv. Ier.

sidé si long-tems aux destinées de l'espèce humaine, s'était affaibli, et, depuis le troisième siècle, il touchait à sa ruine. Des nations barbares, sorties de la plupart du nord de l'Europe, s'avancèrent vers les limites des Romains, bravèrent leur puissance, et parvinrent à la renverser. Ces fils du Septentrion, dont l'existence avait été jusqu'alors enveloppée de ténèbres, changèrent la face du monde. Les Goths, les Vandales, les Saxons, les Francs, les Lombards, peuples de race germanique, et dont plusieurs ont été représentés comme originaires de la Scandinavie, envahirent les provinces romaines, et devinrent les maîtres des plus belles contrées du Midi. Les monumens des arts furent insultés ou renversés, et des guerriers farouches répandirent au loin la terreur et la désolation (1).

Lorsqu'après la chute de l'empire romain, l'Europe commença une nouvelle carrière, les pays septentrionaux fixèrent l'attention et

(1) Voyez, sur les rapports où les anciens habitans de la Scandinavie et des îles voisines, ou du Dannemark, de la Suède et de la Norwège, ont pu se trouver avec les vainqueurs des Romains, les ouvrages historiques de Suhm, de Schoening, de Fant, de Schloezer, et le *Glossarium sueo-gothicum*, de J. Ihre, article *Goeter* (Goths).

obtinrent leur place dans l'histoire générale. Ils étaient habités à cette époque par des nations qui se sont insensiblement rattachées aux nouveaux habitans des pays méridionaux, soit par la conformité d'origine, soit par les progrès du christianisme et de la civilisation renaissante. Au nord-est, sur les bords de l'Elbe, de la Vistule, du Dniéper, du Wolchow, étaient des Slaves ou Esclavons, le uns incorporés ensuite à l'Allemagne, les autres réunis en deux grands Etats, la Pologne et la Russie. Aux Slaves touchaient les peuplades lettiques, qui avaient leurs domiciles le long de la Baltique, environ depuis le golfe de Dantzig jusqu'à celui de Riga, et dont les descendans existent encore en Lithuanie, en Courlande et dans une partie de la Livonie. Plus avant vers le pole, depuis le golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche et la mer Glaciale, on trouvait des tribus qui, de nos jours, y sont encore sous les noms de Finois et de Lapons. Au nord-ouest, entre la Baltique, le Cattégat et l'Océan, étaient établis des hommes affiliés très-anciennement aux peuples germaniques, et en particulier à ceux de ces peuples qui ont reçu la dénomination de *gothiques*. Ils occupaient, dans son étendue la plus considéra-

Digitized by Google

ble, la presqu'île scandinave, les îles voisines et le Jutland. C'est d'eux que descendent les Suédois, les Norwégiens et les Danois. Ces derniers se sont répandus principalement dans les îles méridionales et le Jutland; les autres se sont fixés dans la Scandinavie proprement dite.

Du premier moment où l'on peut observer les Scandinaves, on les voit montrant le caractère mâle, hardi et entreprenant qui avait toujours distingués les peuples de race germanique. Ce caractère s'était même renforcé chez eux, sous un ciel rigoureux, parmi les montagnes, les rochers, et sur les bords de la mer. Leur langue, conforme d'ailleurs à tous les dialectes teutoniques ou germaniques, était plus forte, plus énergique. Ils avaient peu de goût pour l'agriculture; la pêche et la chasse étaient leur occupation principale. Ils se faisaient la guerre entre eux, ou se rendaient redoutables aux contrées voisines. La mer était le grand théâtre de leurs exploits; il en affrontaient tous les dangers pour chercher le butin ou la renommée. Le courage et la force étaient à leurs yeux les premières qualités, et ils accordaient aux braves les premiers honneurs. Par les antiques migrations, les Scan-

dinaves avaient appris à connaître cette religion primitive, dont l'origine se perd, dans les ténèbres des âges, parmi les peuples asiatiques, et dont les grands phénomènes de la nature firent concevoir les premières notions; mais ils avaient donné à leurs idées religieuses l'empreinte martiale qui dominait dans leurs habitudes et leurs passions. Les dieux les plus respectés étaient Odin, qui présidait aux combats, et Thor, qui conduisait la foudre.

Les anciens habitans des régions scandinaves vécurent long-tems en tribus établies le long de la mer et dans les vallées. Ces tribus étaient gouvernées par des chefs issus des familles anciennes et puissantes. Ils dirigeaient, de concert avec le peuple assemblé en assises, l'administration de la justice et les plans des entreprises guerrières. Entraînés par l'ambition, ils se livrèrent souvent, pour la satisfaire, des combats à mort. Les plus courageux, les plus habiles acquirent la prépondérance, et rendirent les autres tributaires, ou envahirent leurs domaines. De ces luttes naquirent enfin, par des révolutions sanglantes, les trois Etats : le Dannemark, la Suède et la Norwège. Cette marche, qui se présente souvent dans l'histoire des nations,

deviendra plus sensible et plus frappante par les détails que nous allons exposer.

Vers le huitième siècle, un prince nommé Ingiald, issu de la famille des *Ynglingiens*, qui, selon la tradition, descendait d'Odin, régnait à Upsal, sur les bords du lac Maelar (1). Il se regardait comme le dominateur ou le roi principal de cette partie de la péninsule, qui avait reçu le nom de Suède. Ayant pris la résolution d'anéantir les autres chefs ou petits rois de ce territoire, il les invita à un festin ; tous ceux qui s'y rendirent furent réunis dans une maison à laquelle Ingiald, après le festin, fit mettre le feu. Ils périrent dans les flammes, ou furent massacrés en voulant se sauver. Ceux

(1) Voyez Snorro Sturleson, *Heims Kringla* ou *Chronique des rois de Norwège*, 1re partie ; ou *Ynglinga saga*, (*Histoire des Ynglingiens*). Sturleson est le principal des historiens islandais. Il mourut l'année 1241 ; son ouvrage s'étend jusque vers la fin du douzième siècle. Il a été traduit avec plus ou moins d'exactitude en latin, en suédois et en danois. On en fait à Copenhague une très-bonne édition en islandais, en latin et en danois, qui sera augmentée de plusieurs morceaux d'histoire rédigés en islandais. Il en a paru quatre volumes in-folio, dont les trois premiers contiennent ce qui se trouve dans l'édition de Peringskiœld, publiée à Stockholm en 1697, en islandais, latin et suédois. Voyez, pour plus de détail, les préliminaires du *Dictionnaire islandais* de Haldorsen ; Copenh., 1814. Le titre *Heims Kringla* est pris des deux premiers mots de l'ouvrage, signifiant en islandais *cercle de la terre* (*orbis terrarum*).

qui ne s'étaient point rendus à l'invitation, et qui avaient échappé au projet perfide d'Ingiald, se mirent aussitôt sous les armes. Ils livrèrent au roi d'Upsal une bataille sanglante, et remportèrent sur lui une victoire signalée. Ingiald eut bientôt un autre ennemi à combattre. Asa, sa fille, qui secondait tous ses desseins, avait épousé Gudriod, maître du district de Scanie, qui se rattachait par sa situation au territoire danois; elle l'engagea à tuer son frère Halfdan, et ensuite elle le fit périr lui-même. Iwar, fils de Halfdan, entreprit de venger sa famille. Il leva une armée, et marcha contre Ingiald. Ses progrès furent rapides, le peuple, dans plusieurs provinces, faisant cause commune avec lui. Le roi d'Upsal, désespérant de pouvoir résister, s'enferma dans son palais, et ordonna d'y mettre le feu pour éviter la honte d'être fait prisonnier; sa fille s'y était enfermée avec lui, et mourut à ses côtés dans les flammes. Ingiald a reçu, dans l'histoire, le surnom d'*Illroda* (méchant ou violent). Il fut le dernier de la race des Ynglingiens qui régna en Suède. Iwar le remplaça; c'était un conquérant redoutable, qui soumit les terres danoises à son autorité, ainsi que plusieurs contrées voisines. On prétend même qu'il s'empara

de la province de Northumberland en Angleterre.

Ingiald avait laissé un fils nommé *Olaus* (1). Ce jeune prince s'était caché dans le canton de Néricie en Suède, chez un de ses parens. Voulant se soustraire encore mieux aux poursuites des ennemis de sa famille, et rétablir sa fortune, il se rendit vers la frontière occidentale, et s'arrêta dans le Wermland. Cette contrée, d'une étendue considérable, était couverte d'épaisses forêts, et formait une espèce de terre vague sur les limites norwégiennes et suédoises; mais une industrie courageuse pouvait y faire naître des établissemens. Plusieurs Suédois se joignirent à Olaus, et secondèrent ses efforts. Les forêts furent éclaircies, les marais desséchés; les animaux sauvages disparurent. Le descendant d'Odin, le fils du roi d'Upsal, partagea les travaux, et on l'appela le *coupeur d'arbres*, surnom peu brillant, mais honorable pour lui. En se livrant à des soins pénibles, il remporta un triomphe glorieux sur l'adversité, et se replaça au rang de

(1) C'est le nom teutonique et scandinave *Olof* ou *Olav*. Plusieurs noms du Nord ont été francisés, d'après les traductions latines, et je crois qu'il faut les conserver ainsi dans un ouvrage français, en observant d'en prévenir le lecteur.

chef indépendant. On se plaît à recueillir les traits qui peignent les hommes des âges anciens, changeant par leur mâle vigueur l'aspect de la terre, et se rendant maîtres de leur destinée par des prodiges de patience et de dévouement. La renommée d'Olaus s'étant répandue, il arriva une foule de nouveaux colons, et leur nombre s'accrut au point que les subsistances manquèrent. Les tems où la force des bras dompte les obstacles naturels ne sauraient être ceux de la culture intellectuelle et de la réflexion. Un préjugé barbare avait pris naissance avec les premières idées religieuses : c'était de regarder, dans les grandes calamités, le chef comme frappé de la malédiction céleste, et de le sacrifier aux dieux. Olaus se laissa traîner au bûcher, et fut livré aux flammes. Le repentir suivit bientôt ce mouvement barbare de la superstition. Le fléau ne cessant point, quoique Olaus eût été sacrifié, on comprit que c'était le grand accroissement de la population qui avait attiré la famine. La nécessité fit chercher des ressources, et l'on choisit celle qui flattait un courage aventureux. Dans une assemblée générale, il fut résolu qu'une partie des habitans du Wermland traverseraient la grande forêt d'Eyda, et

passeraient sur le territoire norwégien pour y trouver des établissemens.

La grande étendue de pays dont nous allons parler sous le nom de Norwège était répartie, comme les contrées voisines, entre plusieurs chefs ou rois qu'on faisait descendre les uns d'Odin, les autres de Nor. Les traditions, souvent contradictoires sur ces deux personnages, avaient donné aux généalogies cette obscurité mystérieuse qui embarrasse les historiens, et dont la vanité a souvent tiré parti (1). Un des rois norwégiens, nommé *Solve*, qui régnait dans la contrée de Soloer, s'était mis en relation avec Olaus, et lui avait donné sa sœur en mariage. De cette union était né Halfdan *aux pieds blancs*, que Solve élevait à sa cour. Il y eut une grande agitation dans la contrée de Soloer, à l'arrivée des étrangers du Wermland. Le roi périt dans un engagement; d'un autre côté, le prince Halfdan fut fait prisonnier; mais ses compatriotes le remirent en liberté, et l'aidèrent à former un royaume dans la partie du territoire norwégien voisine

(1) On désignait par le nom de *Sémingiens* les princes norwégiens que l'on croyait descendus d'Odin, et qui régnaient, dit-on, dans la partie septentrionale. Les autres, ou les descendans de Nor, avaient plusieurs dénominations particulières.

de la Suède occidentale. C'est ainsi que la famille des Ynglingiens parvint à s'établir en Norwège. Elle cessa de s'occuper de ses prétentions sur la Suède, et perdit même dans la suite le Wermland; mais elle s'étendit d'autant plus dans les limites norwégiennes. Au commencement du neuvième siècle, Halfdan surnommé *le Noir*, à cause de ses cheveux foncés (1), se trouva en possession d'une partie considérable de la Norwège méridionale. Ce prince régna long-tems et avec succès, après avoir vaincu les obstacles qui s'étaient opposés aux progrès de sa famille. Il périt en passant pendant l'hiver un lac, dont les glaces se brisèrent subitement. Ses sujets exprimèrent les sentimens qu'il leur avait inspirés d'une manière analogue à la simplicité de leurs mœurs : ils désirèrent tous de posséder sa dépouille mortelle, et ils ne furent satisfaits que lorsqu'elle eût été partagée en quatre parties, entre les quatre cantons principaux.

Les guerriers et les princes scandinaves mêlaient les combats à toutes leurs entreprises, et l'amour même participait de ce penchant dominant. Les femmes étaient regardées comme

(1) Voyez Sturleson, 2ᵉ partie, ou *Histoire de Halfdan-le-Noir.*

le prix de la force et de la valeur. Souvent les pères eux-mêmes se voyaient obligés de mesurer leurs armes avec celles des prétendans, et la couche nuptiale était teinte du sang des familles. Ces conquêtes des passions exaltées devenaient des titres à la gloire ; c'était la chevalerie au berceau, entourée de formes rudes et sauvages, qui disparurent dans la suite des tems par l'influence d'une religion plus douce et d'une culture d'esprit plus avancée. Halfdan-le-Noir avait épousé Ragnilde, fille d'un prince norwégien, après l'avoir arrachée des mains d'un guerrier qui lui-même, pour l'obtenir, avait tué son père dans un combat singulier. De ce mariage était né Harald, qui fit de la Norwège une monarchie puissante, et qui fonda une dynastie alliée depuis à la plupart des maisons régnantes de l'Europe. C'est au règne du fils de Halfdan-le-Noir et de Ragnilde que commence une suite d'événemens et de révolutions aussi remarquables par leurs causes que par leurs effets. Mais, avant d'en commencer le récit, il faut faire connaître de plus près, au lecteur, la situation du pays, son climat et ses ressources naturelles (1).

(1) Je tracerai ce tableau d'après ce que j'ai vu moi-même, et d'après plusieurs ouvrages, dont le *Dictionnaire* ou *Description*

Le territoire norwégien, y compris le Finmarken, ou cette partie de la Laponie qui en fait la prolongation, s'étend depuis le cap Lindesnes, au 57e degré 40 minutes, jusqu'au cap Nord, au 71e degré 20 minutes. Sa largeur est moins considérable à proportion, et les terres se rétrécissent sur-tout vers le nord, aux environs du cap Stat. Au midi, à l'ouest et au nord, le Cattégat, l'Océan septentrional et la mer Glaciale forment les limites; à l'est, du côté de la Suède, est la chaîne des Alpes scandinaves ou Dovrines (1). Le Dovrefield constitue la masse centrale, dont le point le plus élevé, nommé *Snehetta*, est à sept mille six cent vingt pieds au-dessus de la mer. De cette masse se détache un très-grand rameau qui court à l'ouest, et partage le pays en deux régions appelées Sunnanfiels et Nordanfiels. Dans les tems plus modernes, elles ont été divisées chacune en deux grands bailliages ou gouvernemens, auxquels on a annexé autant d'évêchés. Au midi, sont les gouvernemens et les évêchés d'Aggershus ou Christia-

géographique de Bing, l'*Histoire naturelle* de Pontoppidan, et le *Journal topographique de Norwège*, sont les principaux.

(1) Ces montagnes portent dans le nord les noms de *Seveberg* et de *Kioelen*.

nia, et de Christiansand; au nord, ceux de Bergen et de Drontheim. Dans chacune de ces parties principales, plusieurs provinces et cantons et un évêché établissent autant de sous-divisions.

La Norwège forme la partie la plus montagneuse de la presqu'île du Nord; elle présente ces grands phénomènes qui distinguent les pays de montagnes, et qui ont une influence si marquée sur les dispositions des habitans : des rochers entassés, des neiges et des glaces éternelles, des avalanches redoutables, des torrens qui se précipitent dans de sombres cavernes, des fleuves qui roulent leurs eaux en cascades imposantes, et des précipices dont l'œil ne peut mesurer la profondeur.

Déjà, avant d'approcher de la Laponie, on aperçoit quelques glaciers; mais c'est vers cette région polaire qu'ils se montrent en plus grand nombre et sous les traits les plus frappans. Entre le Nordland et la Laponie de Lulea, on voit le Sulitelma, le plus vaste glacier du Nord, qui s'élève à cinq mille sept cent quatre-vingt-dix-huit pieds vers les bords de l'Océan. Quoiqu'il ne soit pas aussi élancé dans la partie supérieure de l'atmosphère que les glaciers de la Suisse, la congélation ayant lieu

à une moindre élévation près du cercle polaire, il étonne également l'œil par son étendue et ses formes : sa base est de plusieurs lieues; il se dessine en pyramides, en colonnes, en aiguilles, et il est sillonné de profondes crevasses. Au Sulitelma se rattache le glacier de Salajegna; il forme un mur épais ayant une hauteur de plus de deux cents pieds, servant d'appui à des colonnes, à des pyramides, et posant lui-même sur des voûtes qui ont quelques ouvertures semblables à des gouffres; souvent les glaces, en se déplaçant, se heurtent avec tant de violence que la montagne s'agite dans toute son étendue, que des pyramides et des colonnes sont renversées, et qu'on entend un bruit pareil à celui de la foudre qui éclate. Ces monts, qui, avec leurs dépendances, sont dans le Nord ce qu'est dans le Midi le mont Blanc avec ses satellites, se rapprochent sur plusieurs points de la mer, de manière que les vagues en frappent les bases, et que du haut des cimes on découvre la plaine immense de l'Océan. Long-tems ils n'ont été aperçus, dans leur imposante majesté, que par le Lapon nomade conduisant ses rennes, ou faisant la chasse aux oiseaux sauvages. Un voyageur a osé les gravir, et, bravant tous les obstacles,

Digitized by Google

il est parvenu à leur sommet. L'enthousiasme de la science l'a rendu capable d'un dévouement qui, dans les entreprises de ce genre, avait été sans exemple. Il a traversé non-seulement des neiges et des glaces remplies de fentes et de crevasses, mais des espaces marécageux où il risquait d'être enseveli dans le limon et dans les eaux stagnantes. Privé de guides intelligens, il a fait des détours de plusieurs lieues, il a passé des nuits sur des rochers nus, sans tentes et sans abri quelconque; plusieurs fois il a été réduit, pour apaiser une soif dévorante, à avaler de la neige, qui lui donnait des inflammations et des suppurations douloureuses à la bouche. Le 14 juillet 1807, il se trouva sur les cimes du Sulitelma après avoir franchi une crevasse où, peu de tems avant, des Lapons avaient été engloutis avec leurs rennes et leurs chiens (1).

Parmi les fleuves qui prennent naissance dans les montagnes, se distinguent par l'étendue de leur cours, par leurs chutes et par la

(1) Le voyageur dont il s'agit est M. Wahlenberg, Suédois, maintenant établi à Upsal. Le récit de son voyage a paru en suédois à Stockholm. Je l'ai fait connaître en France par un extrait détaillé qui se trouve dans la *Gazette de France*, ann. 1814, 1er octobre.

masse de leurs eaux, le Glommen, le Laugen, le Nida, le Tana. Le Glommen, qui est le plus considérable de tous, sort d'un lac sur le Dovrefield, au 62e degré, et s'accroît bientôt en recevant un grand nombre de torrens et de ruisseaux. Ayant traversé ainsi plus de quatre-vingts lieues, il prend le Vormen, qui sort du grand lac Mioesen, et, après avoir traversé encore près de trente lieues, il se jette dans la mer, près de la ville de Frédéricstad. Il a, dans quelques endroits, une largeur de quinze cents à deux mille pieds, et ressemble à un bras de mer. Ses eaux sont d'un bel azur, et ses bords offrent souvent des sites pittoresques. A peu de distance de son embouchure, il forme la chute appelée Sarpfors; elle se précipite d'une hauteur, à peu près perpendiculaire, de soixante-dix pieds; le volume des eaux est immense, et leur bruit s'entend à la distance d'une lieue, quand le tems est calme. Roulant sur des rocs, les fleuves de Norwège se prêtent difficilement à la navigation; ils ont des crues fréquentes, qui les font déborder quelquefois avec tant de violence que les arbres et les habitations sont enlevés. Les lacs qui communiquent avec les fleuves ont une étendue considérable, et répandent, par les

reflets de leurs eaux, des teintes riantes sur les âpres rochers et les sombres forêts dont leurs bords sont couverts.

Mais ce qui caractérise plus particulièrement la Norwège, sous le rapport des sites et des formes du sol, ce sont les bras de mer, ou golfes qui s'enfoncent au sein des terres, entre de hautes montagnes, sur des espaces de plus de vingt lieues. C'est un des résultats les plus dignes d'admiration des grands et antiques efforts de la nature pour faire naître les contours du globe. La plupart de ces golfes ont la profondeur nécessaire aux plus grands vaisseaux, et ils offrent les abris les plus sûrs aux navigateurs. Celui de Christiania, le plus remarquable de tous, a un enfoncement de vingt-quatre lieues au moins. On peut encore citer les golfes de Drontheim, de Stavanger, de Hardanger et le Sognefiord, comme remarquables par leur étendue et les avantages qu'ils donnent pour la navigation et le commerce.

La côte est bordée d'îles, d'îlots et de rochers; elle donne au pays un rempart naturel du côté de la mer; mais souvent il s'y élève des brouillards saumâtres, nuisibles à la végétation et à la santé; des ouragans violens se font sentir sur-tout dans l'arrière-saison; des

courans dangereux menacent d'entraîner les navires. Le courant le plus fameux est celui de Maelstroem ou Moskoestroem, sous le 67e degré. Il lutte contre la marée, et produit des tournoiemens qui engloutissent les vaisseaux, s'ils ne se tiennent à la distance de plusieurs lieues. Deux fois par jour, à la plus haute et à la plus basse marée, les eaux sont tranquilles, et l'on peut y naviguer sans danger. Le courant provient de la position de quelques îles qui gênent le mouvement des vagues, et les compriment entre des passages étroits.

Aux environs de Bergen, sous le 61e degré, le plus long jour, au solstice d'été, est de dix-neuf heures, le soleil restant sur l'horizon depuis deux heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir; mais au solstice d'hiver le jour n'est que de six heures, depuis le lever du soleil à neuf heures jusqu'à son coucher à trois heures. Plus au nord, le soleil reste encore plus long-tems sur l'horizon, pendant une partie de l'année; mais aussi l'aperçoit-on à peine pendant un espace de tems assez considérable. Dans le Finmarken ou la Laponie, il ne paraît point pendant plusieurs semaines en hiver, et le jour se réduit à un

Digitized by Google

léger crépuscule d'une heure environ, que produit le reflet des montagnes ; mais les aurores boréales et la blancheur éclatante de la neige rendent l'obscurité moins sensible.

L'air est généralement pur, mais rigoureux. La partie de l'est est celle où le froid domine le plus, à cause de l'élévation du sol ; dans la partie de l'ouest, les exhalaisons de la mer adoucissent la température ; mais les variations de l'atmosphère y sont plus fréquentes. La belle saison dure quatre à cinq mois, et fait mûrir plusieurs espèces de grains, de légumes, de fruits. Dans les parties les plus septentrionales, elle n'est que d'environ six semaines ; la végétation expire sous la rigueur du froid, et l'œil n'aperçoit plus que des arbres nains, des lichens, et quelques autres plantes qui s'inclinent humblement sous l'empire des frimas. Dans quelques cantons, la fonte des neiges et des glaces produit souvent des effets très-funestes : de grands quartiers de roc sont entraînés, et se précipitent dans les vallées ou dans les golfes, renversant, écrasant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. On a vu des vaisseaux à l'ancre dans les golfes, brisés et anéantis, et les eaux, débordant avec fureur, enlever des maisons placées

Digitized by Google

sur des éminences à deux cents pas de la côte.

Le sol et le climat opposent de grands obstacles aux progrès des arts agricoles. On cultive principalement le seigle, l'orge et l'avoine. Les récoltes n'ont pu suffire aux besoins du pays; mais, par ces dispensations bienfaisantes et généreuses qui tendent à balancer les inconvéniens et les avantages, les Norwégiens ont obtenu des compensations : la chasse aux lièvres, aux renards, aux martres, aux hermines, aux ours, aux loups et aux oiseaux sauvages, qui peuplent les bois et les côtes, est une source de profits; elle fournit des subsistances, des peaux ou des fourrures. Les rivières, les lacs, les baies, donnent une pêche abondante de plusieurs sortes de poissons, et le vaste Océan fait arriver annuellement une très-grande quantité de morues et de harengs. Les baleines se montrent souvent dans les parages septentrionaux, et entrent même dans les golfes. On a placé, parmi les productions de la Norwège, un monstre marin nommé *kraken*, dont on a dit qu'il avait un volume effrayant, et qu'il ressemblait à une île flottante; mais ce phénomène n'a pas encore été avéré. Les pins, les sapins, les bouleaux, qui dominent dans les vastes forêts du pays, donnent de très-

belles mâtures, des bois de construction, des cendres, du goudron. Plusieurs provinces ont des mines riches, sur-tout en cuivre et en fer; l'or et l'argent ont été répandus par la nature avec moins de largesse, ainsi que dans les autres pays septentrionaux; on dirait qu'elle s'est attachée à diminuer dans ces pays les élémens de la corruption et de la bassesse. Quelques chaînes de montagnes renferment de l'alun, du cobalt, du marbre de plusieurs couleurs. C'est en tirant parti des diverses productions que nous venons d'indiquer, que les habitans peuvent faire un commerce avantageux et propre à leur donner des ressources qui assurent le bien-être sans provoquer le vice. Depuis les époques connues, la population a été d'un million à peu près; mais elle pourrait s'accroître par les progrès de l'industrie. Pendant long-tems elle a été renforcée de celle des possessions ultra-marines, conquises par plusieurs princes, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

Il est souvent question, dans les livres islandais, des géans de la Scandinavie, et de graves historiens ont même voulu en faire la première race d'hommes établie dans la péninsule. Des croyances populaires sur les géans

se sont jadis répandues dans plusieurs autres pays; mais elles ont dû naître dans les pays scandinaves plus facilement qu'ailleurs. C'est là que se trouvent encore de nos jours les hommes de la stature la plus élevée; on en rencontre, dans quelques provinces de Norwège, qui passeraient ailleurs pour des espèces de géans. La vigueur et la force ne distinguent pas moins cette race remarquable sous le rapport de la stature. Depuis l'enfance, les Norwégiens, sous un ciel sévère, s'accoutument aux privations et aux fatigues; ils savent résister aux intempéries de tout genre, et en tout tems, à l'ardeur du soleil, comme au milieu des neiges et des glaces, ils vaquent à leurs travaux avec le même courage; ils déploient sur-tout une intrépidité étonnante sur la mer, et ils semblent se jouer des flots en fureur. Ils n'ont point la vivacité des peuples méridionaux; mais, ainsi que leurs voisins des terres suédoises, ils reçoivent de la nature, et ils nourrissent, sous l'influence des phénomènes qui les entourent, ce genre de sensibilité et d'imagination qui produit les idées nobles et généreuses, les conceptions grandes et fortes, et la passion de la gloire. Cette presqu'île, où des montagnes alpines s'élancent fièrement en-

tre les vagues de l'Océan et de la Baltique, ne forme pas moins, sous d'autres rapports, un des points les plus élevés de l'Europe. Que d'illustres faits, que de noms fameux elle offre à l'admiration des siècles! L'historien peut-il retracer de plus grandes entreprises que celles des habitans de la Scandinavie? et peut-il évoquer des mânes plus imposans que ceux des Harald, des Olaus, des Magnus, des Stenon, des Gustave et des Charles.

A la mort de son père, vers l'année 863, Harald, dont nous avons indiqué la naissance, et qui devint le premier monarque de la Norwège entière, était très-jeune et avait à peine atteint l'adolescence; mais il avait déjà donné des preuves frappantes de capacité (1). Ayant passé plusieurs années dans les hautes montagnes du Dovrefield, il avait endurci son tempérament, et, en même tems, son caractère s'était fortifié. Guttorm, frère de sa mère, guerrier intrépide et sage administrateur, devint son ministre, et se dévoua à ses intérêts.

(1) Voyez Sturleson, 3ᵉ partie, ou *Histoire de Harald Harfager;* Thormod Torfœus, *Historia rerum norwegicarum*, 2ᵉ part., liv. Iᵉʳ. (Cette histoire s'étend jusqu'à l'année 1387); et Gerhard Schoening, *Histoire de Norwège*, en danois, t. II. (Cet ouvrage ne s'étend que jusqu'à l'an 997.)

Cependant plusieurs princes dédaignaient sa jeunesse ; ils osèrent prendre les armes contre lui, se proposant de le dépouiller d'une partie des domaines que lui avait laissés son père ; mais, assisté de Guttorm, secondé par son propre courage, il leur résista avec succès, et fit sur eux des conquêtes importantes. Il paraît même avoir pénétré dès-lors dans la partie septentrionale du pays.

A la même époque régnaient, en Suède, Eric Edmunson, et, en Dannemark, Gorm surnommé *le Vieux*. Ces deux princes avaient travaillé à devenir dominans, et à concentrer le pouvoir suprême dans leurs mains. Eric, qui résidait à Upsal, avait étendu son autorité sur divers districts de l'ouest, et au nord, vers les limites du fleuve de Dalécarlie. Gorm, qui résidait à Lethra ou Ledru, et qui d'abord n'avait été maître que de l'île de Sélande et de quelques îles voisines, était parvenu à réduire les chefs des autres îles et du Jutland, que peu après il soumit entièrement. Les annales de l'histoire parlent d'une révolution semblable, effectuée auparavant par Clovis dans les Etats des Francs, et par Egbert dans ceux des Anglo-saxons. C'était ainsi, en effet, que pouvaient se former les grandes monar-

chies. Harald, plus jeune, et moins appuyé par l'expérience, n'osait encore s'occuper définitivement d'une entreprise qui, en Norwège sur-tout, semblait ne pouvoir réussir que par de longs efforts. Un incident que nous allons exposer, d'après les témoignages les plus accrédités et les plus dignes de foi, servit à le décider (1).

Gida, fille du prince Eric de Hadaland, avait captivé le cœur de Harald. Il envoya quelques hommes de sa suite pour la conduire à sa cour. Gida joignait à la beauté un caractère noble et des sentimens élevés qu'une éducation mâle et vigoureuse donnait souvent aux femmes du Nord, et sur-tout à celles qui tenaient d'une origine distinguée une existence plus indépendante et d'illustres souvenirs. « Dites à votre maître, répondit la princesse, que je suis trop bien née pour devenir sa

(1) Voyez Sturleson et Torfœus; ils ont été suivis le plus généralement. Schoening, admettant un rapport assez obscur, cité aussi par Torfœus, suppose deux incidens pareils arrivés à des époques différentes; il convient cependant que celui dont les autres historiens parlent principalement fut le plus décisif. S'il y a quelques obscurités dans l'histoire de Harald, elles viennent sur-tout de la chronologie, que les écrivains islandais ont négligée assez souvent. Mais on peut se diriger par l'ensemble des événemens, les traits principaux et les meilleures autorités.

concubine, et que je ne consentirai même à l'épouser que lorsqu'il ne sera plus le petit roi de quelques provinces, mais qu'il règnera sur la Norwège entière, comme Eric Edmunson règne sur la Suède, et Gorm sur le Dannemark. » Les députés ayant rapporté ces paroles, on crut que Harald enlèverait Gida. Mais il avait été frappé de sa réponse, et en avait apprécié la noble fierté. Il la regarda comme un appel à la gloire : « Je jure, dit-il, par celui qui m'a créé et qui a créé le monde, de ne prétendre à la main de Gida que lorsque je serai maître de la Norwège. » C'est peut-être le plus grand triomphe que jamais une femme ait remporté. La réponse de Gida fut le signal de la création d'une monarchie, et changea l'aspect politique du Nord.

Harald ordonna de grands préparatifs militaires. Des armées se formèrent, des flottes furent équipées. Guttorm et d'autres guerriers illustres se rangèrent sous la bannière du roi. Harald appela aussi un grand nombre de ces combattans, fameux alors sous le nom de *berserker;* c'étaient des hommes de très-haute taille et d'une force extraordinaire. Par un genre de vie austère et dur, et par des exercices violens, ils acquéraient un degré d'intrépidité

qui, au moment du combat, prenait le caractère de la fureur et de la rage. En avançant, ils brisaient les arbres, ou les déracinaient; leur bouche se couvrait d'écume, et leurs dents s'attachaient au fer de leur bouclier. Ils jouissaient d'une haute renommée et passaient pour être invulnérables. Dans les batailles qu'il livra, Harald plaça ces terribles combattans en tête de son armée, les faisant revêtir de peaux de loups dont le poil était tourné en dehors (1).

La partie méridionale du pays fut réduite assez facilement; les petits souverains, dont plusieurs étaient en relation de parenté avec Harald, se soumirent sans opposer beaucoup de résistance. Mais la conquête que le jeune héros méditait devait rencontrer de plus grands obstacles dans la partie septentrionale. Pour y parvenir, il fallait passer des défilés étroits, franchir des cimes élevées, et braver les ouragans et les précipices. Depuis des siècles, plus de dix princes y étaient établis; ils exerçaient une autorité très-circonscrite; mais ils étaient jaloux de leur rang et de leur indépendance, et ils se croyaient inaccessibles dans leurs de-

(1) Voyez la Dissertat. de Fr. Lysholm, *De furore gigant. septentrion. berserkergangu dicto*; et le *Glossar. sueo-got.* d'Ihre, au mot *berserker*.

meures lointaines. Leur cause se confondait avec celle des tribus qui allaient soutenir de toutes leurs forces un gouvernement antique, analogue à leurs mœurs. Mais Harald, obéissant à l'impulsion que son génie avait reçue, et s'abandonnant à cet entraînement de l'ambition qui a si souvent décidé du sort des peuples, poursuivit son entreprise. Il passa les montagnes de Dovrefield, et plusieurs victoires lui ouvrirent une route. Repoussé quelquefois, mais ne cessant de revenir au combat, il triompha enfin de toutes les oppositions, et son armée se répandit dans les provinces septentrionales. Les princes se retirèrent dans les montagnes, ou reconnurent la loi du vainqueur. Le roi se dirigea ensuite vers la côte, et sa flotte fut victorieuse depuis la contrée de Sundmoer au nord, jusqu'à celle de Wik au midi. En voulant fixer son pouvoir dans celle-ci, il rencontra le roi de Suède, Eric Edmunson, qui voulait la joindre à ses Etats. Mais Eric n'eut point de succès, et se retira.

Cependant la partie septentrionale se souleva, et Harald fut obligé d'y faire une nouvelle expédition. Les plus ambitieux des anciens chefs de la partie méridionale cherchèrent à profiter de cet incident pour rentrer dans leurs préro-

gatives. Encouragés peut-être par le roi de Suède, leur voisin, ils formèrent une ligue redoutable; mais Harald reparut, et s'étant mis en sûreté du côté de la Suède, il attaqua les princes avec des forces imposantes. L'année 875, selon quelques relations, et selon d'autres plus tard, il leur livra un combat dans le golfe de Hafur ou Hafsvog, non loin de la côte où est maintenant Christiansand, et les défit complètement. Cette victoire acheva de le rendre maître de tout le pays, auquel il joignit peu après la contrée de Finmarken, où se touchaient les Finois et les Lapons.

Parvenu à la domination suprême dans toute la Norwège, Harald se souvint de la réponse de Gida, et lui envoya des députés pour demander sa main. La princesse consentit à l'épouser, et la cérémonie du mariage eut lieu avec beaucoup de pompe chez un seigneur puissant, allié à la famille royale. Le roi, qui pendant ses expéditions avait eu les cheveux noués, les détacha, et on les vit flotter sur ses épaules en boucles ondoyantes. Ce fut à cette occasion qu'il reçut le surnom de *Harfager* (le roi aux beaux cheveux). Ce surnom lui est resté dans l'histoire, et sert à le distinguer comme le fondateur du royaume de

Norwège et de la première dynastie des rois.

Le monarque créa pour le gouvernement général de la monarchie des lieutenans appelés *iarl*, titre qui répondait à celui de comte, et qui servait depuis long-tems à désigner une origine illustre. Ils furent chargés de maintenir l'ordre, et de lever les tributs, qui consistaient principalement en produits de la chasse et de la pêche. Une partie de ces tributs leur était dévolue, et ils obtenaient comme fiefs les domaines tombés par la guerre au pouvoir de la couronne, en s'engageant à fournir des hommes armés. Les comtes ou *iarl* étaient assistés par les *herses* ou barons, ayant des obligations et des prérogatives analogues; il y eut donc des vassaux et des arrière-vassaux (1).

Ces institutions ressemblaient à celles qui s'étaient généralement introduites dans le Midi et l'Occident depuis que les barbares, soit par des conquêtes sur les Romains, soit à la suite des guerres entre eux-mêmes, y avaient formé des Etats, et qui furent également admises peu-à-peu en Suède, en Dannemark et dans les autres pays du Nord. Déjà, plus ancienne-

(1) Voyez le *Gloss. sueo-got.* d'Ihre, aux mots *iarl* et *herse*; le premier de ces mots se retrouve dans l'anglais *earl*, comte.

ment, on avait vu chez les diverses nations de race germanique des chefs de peuplades payer des tributs à quelques autres plus puissans et plus ambitieux, ou se mettre à leur suite dans les expéditions guerrières, à condition de partager le butin. Ces rapports primitifs firent naître ensuite le système féodal proprement dit, qui devint un des degrés de l'échelle que les institutions politiques avaient à parcourir en Europe. Ce système devait être le ressort des monarchies naissantes, qui se fortifiaient essentiellement par la guerre, et qui ne pouvaient avoir aucune habitude des principes administratifs que fait connaître insensiblement le progrès de l'industrie et des lumières. S'il n'y avait de grandes lacunes dans les fastes des nations de l'antiquité, on observerait probablement chez elles avec plus de certitude les traces d'une marche semblable, qu'on ne découvre maintenant que d'une manière vague et obscure.

Les développemens de ce système ont dû être différens selon les circonstances, et ils l'ont été, en effet, comme on peut le voir par l'histoire moderne. Dans le Midi et l'Occident, les restes du gouvernement des Romains et le mélange des races nouvelles qui conqué-

raient avec les races anciennes qui étaient conquises, ont amené de plus grandes complications que dans le Nord. Divers abus furent évités chez les Scandinaves. La Norwège et la Suède offrent plusieurs traits à cet égard qui honorent l'humanité. Les fiefs ne furent jamais considérés comme héréditaires, et la servitude de la glèbe ne fut introduite à aucune époque. Il est plus difficile de soumettre à des usages humilians et au joug de l'oppression des hommes disséminés sur une vaste étendue de pays, et que le sol, le climat, en les entourant de difficultés, accoutument à la résistance. D'ailleurs, la liberté est un ressort indispensable, lorsque le travail ne peut réussir que par des combinaisons variées, et la propriété devient précieuse en raison des obstacles qu'il faut surmonter pour l'acquérir. La guerre et d'autres causes avaient fait naître un certain nombre d'esclaves en Scandinavie dans les premiers âges; ils furent affranchis par l'introduction du christianisme; mais l'orgueil et la cupidité ne purent les remplacer par des serfs, comme il arriva dans d'autres pays. Depuis le treizième siècle, il n'y a eu que des hommes libres en Suède et en Norwège. Mais nous ne devons point anticiper davantage sur des ob-

Digitized by Google

jets qui se développeront par la suite, et nous reprenons le fil historique en revenant à la grande révolution qui fit naître la monarchie de Norwège environ dans le même tems que celle de Suède et celle de Dannemark.

Quelques-uns des anciens dominateurs dépouillés du pouvoir indépendant, courbèrent la tête sous la domination nouvelle, et devinrent les vassaux des monarques. Mais la plupart se montrèrent indociles, et se livrèrent à des projets ambitieux. Leurs parens, leurs amis, accoutumés à une grande licence, firent cause commune avec eux, et ils s'entourèrent des hommes entreprenans que la guerre avait familiarisés avec les dangers et les aventures. Il y avait eu, sans doute, un mouvement pareil dans les autres parties de l'Europe, au moment où les monarchies s'étaient formées, et on l'aperçoit sur-tout parmi les Francs et les Anglo-saxons, lorsque Clovis et Egbert créèrent leur puissance. Mais dans les pays scandinaves, les petits souverains avaient été en plus grand nombre et plus audacieux. La fierté du caractère ne s'était altérée par aucun mélange de mœurs étrangères, et le climat et le sol exerçaient toute leur influence. Un orgueil farouche qui se voyait humilié chercha tous les moyens de

venger ses prétentions. D'un côté, la mer offrait des ressources au courage, et, de l'autre, de vastes terrains encore incultes invitaient les bras vigoureux à des efforts qui pouvaient assurer un sort indépendant.

Plusieurs Danois mécontens s'enfoncèrent dans le nord de la presqu'île cimbrique. Il y eut en Suède, à cette époque, des émigrations vers le golfe de Bothnie. Des familles norwégiennes, déjà proscrites ou menacées de l'être par la sévérité de Harald, passèrent dans les contrées montueuses qui sont à l'est de la chaîne des Dovrines, et se fixèrent dans les cantons appelés depuis Jemtland, Herjedal et Helsingland. Elles rencontrèrent peut-être dès-lors les Suédois, qui s'avançaient du même côté. Ces familles créèrent des habitations le long des rivières, et formèrent insensiblement des tribus qui, assez long-tems, se gouvernèrent elles-mêmes, et qui passèrent ensuite successivement sous le sceptre des monarques norwégiens et suédois. Mais les plus ambitieux et les plus hardis des mécontens et des insurgés recoururent à un autre parti : ils prirent la route de l'Océan pour chercher la fortune, la gloire et la liberté.

Lorsqu'à des époques antérieures les Scan-

dinaves eurent éprouvé la première fois le besoin de sortir de leur isolement, et de déployer leur courage, ils se livrèrent à la navigation, et devinrent pirates : tel a été chez tous les peuples maritimes le premier essai de l'ambition, le premier degré de la célébrité. Ainsi commencèrent à se faire remarquer ces Phéniciens qui créèrent le commerce, et ces Grecs qui devinrent le modèle des nations policées. Quoique les Scandinaves eussent fait ensuite quelques progrès dans l'existence sociale, ils n'avaient pas renoncé à l'usage des courses maritimes. Cet usage avait été entretenu par la cupidité; les princes eux-mêmes le sanctionnaient par leur exemple; une religion guerrière semblait le consacrer, et l'état de faiblesse où étaient réduits les autres pays de l'Europe, depuis la mort de Charlemagne, provoquait les entreprises. Les hommes du Nord avaient observé les constellations; ils avaient appris à construire des bâtimens qui marchaient au moyen de la voile et de la rame. Les événemens politiques que nous venons d'exposer augmentèrent leur penchant pour les courses sur mer, et lui donnèrent un nouvel essor qui produisit les plus remarquables effets. On conçut des plans plus vastes, et les

pirates devinrent des héros et des conquérans.

Ce fut au milieu du neuvième siècle, époque de la révolution qui changea la face politique de la Scandinavie, que commencèrent les expéditions importantes des Scandinaves ou *Normands* (hommes du Nord). La cause que nous avons indiquée, et qui n'avait pas été jusqu'ici suffisamment développée, explique ce mouvement extraordinaire que le cours habituel des choses n'aurait pu produire avec autant d'ensemble, de suite et d'énergie. L'activité régna depuis les îles danoises jusqu'à l'extrémité de la Norwège. Les chefs enrôlaient sous leurs drapeaux tous ceux qui se montraient résolus et déterminés. Les cérémonies religieuses précédaient le départ, et enflammaient les esprits. La Scandinavie n'avait pas un excédant de population, et, comme on vient de le voir, d'autres motifs appelaient l'émigration; c'était donc moins le nombre des combattans qui les rendait redoutables, que l'exaltation de leur valeur, la force de leurs résolutions, et leur constance inébranlable à les exécuter. Les expéditions se succédaient rapidement, et devenaient par-là difficiles à repousser. On avait toujours le même but : c'était de vaincre, ou de périr avec gloire.

Les hommes du Nord (1) se répandirent au loin; ils portèrent l'épouvante et la terreur en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en France, en Italie. Ne craignant aucune espèce de danger, ils s'avancèrent sous le pole dans les mers lointaines, et ils fondèrent des colonies dans des régions jusqu'alors désertes. Ils se répandirent à l'est, le long de la Baltique, et levèrent des tributs sur les Finois, les Lettes et les Slaves. Dans la plupart de ces expéditions, les guerriers étaient un mélange de Danois, de Suédois, de Norwégiens, quoique les relations des écrivains étrangers parlent sur-tout des Danois, qui, étant limitrophes de l'Allemagne, devaient être plus généralement connus. Il y eut cependant des entreprises que l'on peut attribuer plus particulièrement à l'une des trois nations, conformément aux données historiques les plus évidentes. Les Danois se rendirent en Allemagne, en France, et sur-tout en Angleterre, où ils parvinrent même à se fixer comme dominateurs. Les Suédois se portèrent en Finlande, en Esthonie, en Ingrie, et ce fut alors qu'ils fon-

(1) Voyez, en les confrontant, Suhm, Pontoppidan, Gram, Torfœus, Lagerbring.

dèrent, sous le nom de *Warègues*, l'empire de Russie (1). Les Norwégiens se dirigèrent, d'un côté, vers l'Ecosse, l'Irlande et la France; de l'autre, vers des pays éloignés qui n'avaient point encore de relations avec l'Europe. Nous allons rendre un compte plus détaillé de leurs expéditions, qui sont d'autant plus intéressantes qu'elles font connaître toute l'étendue des

(1) Voyez, sur les Suédois en Russie au neuvième siècle, sous le nom de Warègues, et sur l'expédition de Rurik; fondateur de la première dynastie russe, Lagerbring, *Histoire de Suède*, en suédois, t. I[er]; Schloezer, *Commentaire sur la chronique de Nestor*, en allemand, etc. Les Scandinaves, en général, étaient désignés par diverses dénominations particulières en divers pays. Dans les contrées méridionales, celle de *Normands* (hommes du nord), devint dominante; en Irlande et en Ecosse, prévalut celle d'*Ostmans* (hommes de l'est); et dans la Baltique, celle de *Warègues* leur fut appliquée long-tems, ainsi qu'à d'autres pirates ou forbans, selon le sens probable du mot. Les Warègues *russes* ou *ros* paraissent avoir formé une sous-division particulièrement composée de Suédois, qui habitaient cette partie de la Suède où est le canton de *Roslagen*, et qui a plusieurs ports en face du golfe de Finlande, conduisant en Russie ou dans le pays de Holmgard et Gardarike, vers lequel, de tems immémorial, les habitans de la presqu'île scandinave avaient fait des expéditions. Les conjectures sur les Roxolans, les Chazares, etc., pour expliquer l'origine de la Russie, peuvent être ingénieuses, mais elles sont moins naturelles. L'ensemble des circonstances que j'ai présentées vient d'ailleurs à l'appui de l'opinion, qui est celle de la plupart des savans du Nord.

résultats de ce mouvement qui agita la Scandinavie pendant une partie du moyen âge, et qu'elles contribuèrent beaucoup à étendre la connaissance du globe.

Dès le huitième siècle, les Norwégiens avaient pris une grande part aux courses en Irlande et en Ecosse; ils en firent ensuite de nouvelles dans ces pays, et l'on prétend même qu'ils y fondèrent des royaumes sous la conduite de quelques-uns de leurs princes; mais ces conquêtes sont incertaines, ou, du moins, difficiles à distinguer de celles des Danois (1). Nous devons donner ici des faits plus positivement établis. Lorsque Harald eut acquis la domination, les îles Schetland, les Orcades et les Hébrides, qui sont faciles à atteindre depuis la plage de Bergen, fixèrent l'attention des mécontens. Ils y firent des descentes, et résolurent de s'y établir. Assurés de cet asile, ils entreprirent des courses en Norwège, et pour venger leur ambition humiliée, ils portèrent dans leur patrie le ravage et la destruction. Harald équipa une flotte pour les combattre, et après avoir remporté plusieurs

(1) On ne trouve rien de clair ni de satisfaisant, sur ce sujet, dans les écrivains écossais, et ceux du Nord en parlent également d'une manière vague et trop générale.

victoires, il s'empara des îles écossaises. Ces îles restèrent long-tems sous la domination des monarques norwégiens, qui leur donnèrent des gouverneurs revêtus ordinairement du titre de comte, et quelquefois de celui de roi. Harald s'empara même de l'île de Man, qui devint l'objet de fréquentes discussions entre la Norwège, l'Ecosse et l'Angleterre. Plusieurs usages et plusieurs façons de parler rappellent encore maintenant dans les îles d'Ecosse la longue domination des Norwégiens. Après l'introduction du christianisme en Norwège, elles eurent pour métropolitain l'archevêque de Drontheim.

Pendant que ces événemens se passaient à l'ouest, une autre expédition importante se dirigeait vers le sud; c'est celle de Rolf, plus connu sous le nom de *Rollon* ou *Raoul*, et qui parvint à se fixer en Normandie. La plupart des écrivains étrangers du moyen âge le désignent comme Danois, et ils ont été suivis par plusieurs historiens des tems modernes. Mais les monumens historiques conservés en Norwège donnent à connaître qu'il était Norwégien, et sa généalogie est maintenant aussi connue que ses hauts faits (1).

1) Voyez Sturleson, Torfœus, Schoening. J'ai confronté le

Un homme puissant, nommé Rogwald, était établi dans les cantons de Moere et de Romsdal, faisant partie de la Norwège septentrionale. Il avait épousé Hilda, d'une des maisons les plus anciennes du pays. Harald l'estimait, l'avait revêtu de la dignité de comte, et prenait souvent ses conseils. Rogwald avait plusieurs enfans, parmi lesquels se distinguait Rollon par son extérieur imposant, par son courage et par la fierté de son caractère (1). Dès sa première jeunesse, Rollon avait aspiré à jouer un rôle brillant. Selon l'usage de son pays et de son siècle, il choisit les courses ma-

récit de ces historiens avec celui de plusieurs écrivains du Nord, et avec les auteurs *normands* et *anglais*, recueillis par Du Chêne, Camden, etc. Il y a dans ceux-ci plusieurs erreurs de géographie et de chronologie, par lesquelles on voit qu'ils n'avaient pas une idée claire des pays septentrionaux, et qu'on ne peut en tirer parti qu'en les rectifiant au moyen des relations nationales. On doit aussi se méfier de leur crédulité et de leur amour pour le merveilleux.

(1) Il était, selon la relation de Sturleson, d'une stature si élevée et si forte, qu'un cheval avait peine à le porter, et qu'il allait ordinairement à pied, d'où lui était venu, ajoute l'historien islandais, le surnom de *Gaungu* (*marcheur* ou *piéton.*) Comme il n'est jamais question ailleurs de cette stature si extraordinaire, on a supposé que le surnom de *Gaungu* appartenait à un autre Rollon, ou que ce surnom était une espèce d'hyperbole accréditée facilement dans un pays dont la plupart des habitans ont la taille très-haute.

ritimes pour se signaler. Revenant d'une expédition dans la Baltique, il s'arrêta dans la province de Wik, qui relevait de la Norwège, et s'y montra comme un dominateur indépendant, fier de ses succès et de sa puissance. Il traita les habitans avec dureté, leur fit payer des tributs, et enleva leur bétail. Harald avait défendu sévèrement d'infester les côtes, et il voulait que ses ordres fussent respectés. Instruit de la conduite de Rollon, il l'accusa au tribunal des grandes assises, qui prononça son bannissement. Rogwald intercéda pour son fils; Hilda, écoutant la tendresse maternelle, se rendit auprès du roi; pour le fléchir, elle lui répéta plusieurs fois ces paroles, en les cadençant à la manière des poètes scandinaves :

« Tu as donc pris en haine le nom de mes pères, puisque tu rejettes cet homme vaillant, l'honneur de nos guerriers? A quoi te servira-t-il d'exciter contre les troupeaux errans dans les bois le loup qui, rendu furieux, les dévorera et répandra de grandes calamités? » Mais Harald resta sourd à toutes les représentations, et Rollon fut banni.

Ce fier guerrier ayant rassemblé ses vaisseaux et une troupe d'hommes avides d'aventures, passa dans la province de Scanie, qui

Digitized by Google

faisait alors partie du Dannemark. Plusieurs mécontens de ce royaume se rangèrent autour de lui, demandant à le suivre, et c'est de là qu'a pu naître l'opinion que Rollon était Danois lui-même. Il fit d'abord voile vers l'Angleterre; à son arrivée dans ce pays, il apprit que la paix était faite avec les Danois, et qu'un monarque respecté des peuples, le grand Alfred, était assis sur le trône. Après avoir rendu hommage aux vertus de ce monarque, en se conduisant avec modération, et en sollicitant son alliance, il prit le parti de tenter la fortune dans une autre contrée. On rapporte qu'un jour, fatigué par une grande agitation d'esprit, et s'étant livré au sommeil, il eut un songe qui fixa ses irrésolutions et décida de son sort; il vit un essaim d'abeilles voltiger sur son armée, de là se porter vers la mer, chercher le continent de la France, et après avoir dépouillé une multitude de fleurs, déposer leur butin sur le rivage. En effet, Rollon s'étant remis en route se dirigea vers la France; mais une tempête assaillit sa flotte, et il fut obligé d'aborder à l'île de Walcheren en Hollande. Il soutint plusieurs combats contre les habitans, qui furent secourus par les Frisons; mais la victoire lui étant restée, il remonta

l'Escaut et pénétra dans l'intérieur du pays; la terreur se répandit, et les Normands firent un riche butin. Quittant ensuite les bords de l'Escaut, Rollon se porta vers l'embouchure de la Seine, résolu de faire de la France le théâtre de ses exploits.

La France avait éprouvé de grands revers depuis le moment fatal où le fils de Charlemagne s'était décidé à partager entre ses enfans l'héritage de son père. La terrible bataille de Fontenay, livrée l'an 841, avait fait périr l'élite des Français. Les troubles intérieurs avaient paralysé tous les ressorts de l'administration. Le trésor était sans ressources; le trône, privé de l'appui des talens et du courage, était livré aux intrigues et aux insultes. Il n'y avait ni vaisseaux dans les ports, ni munitions dans les places fortes. Profitant des circonstances favorables que leur présentait la fortune, les Normands avaient déjà ravagé plusieurs fois le sol français; ils s'étaient emparé de Paris, et cette ville avait été livrée au pillage. Les craintes que ces audacieux pirates avaient fait concevoir à Charlemagne lui-même ne s'étaient que trop réalisées sous ses faibles successeurs, incapables de prendre aucune mesure

pour l'honneur et la sûreté de leurs Etats.

Rollon arriva en France peu après l'année 880, selon les calculs les plus probables. Ayant remonté la Seine, il s'empara de Rouen, et fit de grands dégâts dans l'intérieur du pays; mais il repassa pour quelque tems en Angleterre, où il rendit au roi des services importans. Etant revenu en France, il fit le plan d'étendre sa domination en continuant de remonter la Seine, et en suivant le cours de la Loire et de la Garonne. Malgré quelques revers, il avait fait de grands progrès, lorsque Charles-le-Simple monta sur le trône, l'an 893. Ce prince était très-jeune, et avait à lutter contre Eudes, comte de Paris, qui partagea le pouvoir pendant plusieurs années. N'osant combattre Rollon, qui était maître d'une grande étendue de pays, et qui assiégeait Paris, Charles lui envoya des députés pour lui faire des propositions. Parmi ces députés se trouvait Hasting ou *Hasteyn*, né selon les uns en Dannemark, selon les autres en Norwège, et qui, après avoir fait des expéditions en France avec Bioern (*Côte-de-Fer*), avait obtenu de Charles-le-Chauve, en fief, la ville et le territoire de Chartres. Il y eut entre les guerriers

normands un entretien rapporté de la manière suivante (1): « Puissans guerriers, dit Hasting, nous sommes envoyés par le roi de France pour vous demander qui vous êtes, d'où vous venez, quel est votre chef et quelles sont vos intentions? — Nous arrivons du Nord, répondit Rollon, nous sommes tous égaux en pouvoir et en dignité; nous venons occuper un pays que les traditions disent affilié au nôtre; mais toi, qui nous parles ainsi, qui es-tu toi-même?.... — Sans doute le nom de Hasting est parvenu à vos oreilles : c'est celui de ce guerrier qui, exilé de son pays, a réduit une partie de la France en désert, et en a soumis une autre....—Nous connaissons le nom de Hasting; mais nous savons aussi qu'il a mal fini ce qu'il avait bien commencé.... — Voulez-vous, guerriers du Nord, reconnaître l'autorité du roi Charles, et lui rendre vos conquêtes. — Dites au roi que nous saurons défendre ce que nous avons conquis, et ce que nous pourrons conquérir encore. » Cependant Rollon consentit enfin à une trêve de trois mois, pour donner quelque repos à ses soldats.

(1) Torfæus, *Histor. rerum norwegic.*, tome II, page 85, dans l'appendice.

Digitized by Google

Pendant cet intervalle, d'autres combattans arrivèrent du Nord; ils se joignirent à Rollon, et renforcèrent son armée. Il y a aussi lieu de croire qu'il s'établit de l'intelligence entre lui et Hasting, qui chercha sans doute à se rapprocher de ses compatriotes. Les Français étaient abandonnés à leur sort par un gouvernement qui ne savait faire ni la guerre, ni la paix. Quand la trève fut expirée, Rollon recommença les hostilités. Soit qu'il eût concerté son plan avec Hasting, soit qu'il voulût s'assurer, pour son propre intérêt, d'une place importante, il mit le siége devant Chartres. Richard, duc de Bourgogne, vint au secours de la ville avec quelques autres princes, et les habitans prirent la résolution de se défendre. Un saint enthousiasme releva les esprits, et ranima le courage. Précédés de leurs prêtres, faisant porter devant eux, comme un étendard sacré, la tunique de la vierge, et adressant de ferventes prières au Dieu des chrétiens, les Français marchèrent contre les adorateurs d'Odin et de Thor. L'armée de Rollon fut défaite et cernée; mais ce chef, toujours armé de son audace naturelle, ne désespéra point de sa fortune. Il ordonna à ses soldats de se précipiter au même moment, pendant la nuit,

par toutes les issues de leur camp, et de fondre sur les Français les armes à la main. Parvenu ainsi à se dégager, et rempli du désir de la vengeance, il répandit au loin l'effroi et le carnage. Hasting disparaît ici de la scène des événemens dont nous parlons. Ayant inspiré de la méfiance, il se livra à d'autres projets. Mais Rollon poursuivit son entreprise, et rien ne put résister à sa fougue martiale. Les habitans des provinces ravagées firent entendre les cris du désespoir. Charles, sollicité, pressé de toutes parts, assembla son conseil pour délibérer sur les moyens de mettre un terme aux calamités de son royaume. Le moment arriva où le peuple put respirer de ses longues souffrances, et où le terrible guerrier du septentrion déposa la foudre guerrière pour jouir paisiblement de ses conquêtes.

La fureur de Rollon avait commencé à s'apaiser; il semblait être fatigué de verser le sang. Son ame était naturellement trop noble et trop grande pour ne pas écouter dans le calme de la passion la voix de l'humanité. Il avait d'ailleurs été ému à l'aspect du culte chrétien, et les vertus de plusieurs ministres de ce culte avaient fait sur lui une grande impression. Il s'était sur-tout rapproché par l'estime et la

confiance de Francion, évêque de Rouen. Ce prélat, qui déjà plusieurs fois avait adouci les rigueurs des combats par l'heureuse influence de son caractère, fut chargé de négocier avec le chef des Normands, et de lui faire des propositions de paix de la part de Charles. La négociation étant terminée, le roi eut lui-même une entrevue avec Rollon. Il lui céda la Neustrie, comme duché relevant de la couronne de France, lui promit même une partie de la Bretagne, et lui donna en mariage sa fille Gisèle ou Gisla. Rollon prit l'engagement de se faire chrétien. Le traité fut conclu en 912, à Saint-Clair-sur-Epte, et la Neustrie reçut de ses conquérans le nom de Normandie. Lorsqu'il fut question de l'investiture, Rollon, peu accoutumé à l'étiquette féodale, se décida avec beaucoup de peine à prêter le serment entre les mains du roi; il refusa entièrement de se mettre à genoux devant Charles, et de lui baiser le pied. Après de longues discussions, il consentit qu'un de ses officiers rendit ce devoir. Celui-ci, soit par maladresse, soit avec intention, en prenant le pied, le leva si haut qu'il fit tomber le roi à la renverse. Cet incident jeta le trouble dans l'assemblée, et Charles se serait sans doute vengé, si les circons-

tances lui eussent été plus favorables ; mais il fallut dissimuler, et tourner un accident injurieux en plaisanterie. Peu après, Rollon fut baptisé dans l'église de Rouen par l'archevêque de Reims. Il eut pour parrain le duc Robert, qui lui donna son nom. Ayant renvoyé Poppa, fille de Bérenger, comte de Bayeux, à laquelle il était uni depuis quelque tems, il épousa Gisèle.

Parvenu à régner sur une des contrées les plus favorisées de la nature, le héros norwégien se rendit digne de sa destinée. Sa nouvelle situation l'appelait à des devoirs importans, et il sut les remplir. Le reste de sa carrière fut consacré au soulagement de ce peuple sur lequel il avait fait peser les calamités de la guerre. Il rétablit l'ordre et la justice ; l'agriculture fut remise en vigueur ; les villages, les villes se relevèrent, et les asiles de la dévotion furent reconstruits avec le plus grand soin. La sûreté publique fut telle, au rapport des historiens du tems, que des bracelets qu'on avait suspendus à un chêne y demeurèrent pendant des années, sans que personne y touchât. Même après la mort du duc, son nom, exprimé par la célèbre clameur de *haro*, était un mot de ralliement pour réprimer la vio-

lence. On a cependant rapporté que ce fameux chef ne se dépouilla point de sa rudesse vis-à-vis de Gisèle, sa femme ; qu'il la maltraita souvent, et qu'il fit périr sur l'échafaud deux députés que le roi lui avait envoyés pour se plaindre. Peut-être y avait-il une trop grande disconvenance de caractère entre les deux époux, ou la cour de Charles avait-elle donné à Rollon quelques autres sujets de mécontentement. Du moins ne paraît-il pas avoir eu des procédés semblables envers sa première femme ou concubine Poppa, et, quoiqu'il l'eût forcée à s'unir à lui au milieu de la guerre et des combats, il lui inspira un grand attachement. Aussi les traditions disent-elles que Rollon lui resta toujours dévoué, et qu'il la reprit après la mort de Gisèle, à laquelle il ne s'était uni que par des raisons de politique. Cette princesse ne lui donna point d'enfans, et ce fut par la fille du comte de Bayeux que se perpétua la race du premier duc de Normandie. Il eut d'elle un fils nommé Guillaume, surnommé *Longue-Epée.*

Rollon, ou Robert Ier, mourut rassasié de gloire et d'honneurs, l'an 927. Son fils Guillaume lui succéda. Ce prince fut père de Richard - *le - Hardi*, auquel succédèrent Ri-

chard II, Richard III et Robert II; celui-ci eut d'une concubine, nommée Arlotte, Guillaume II. Sa naissance lui a fait donner le surnom de *bâtard*, sa fortune celui de *conquérant*. Ce fut lui qui, en 1066, s'empara de la couronne d'Angleterre, après avoir gagné sur Harold la fameuse bataille de Hastings. Son fils aîné, Robert, s'empara de la Normandie, qui conserva cependant des rapports avec l'Angleterre. Au treizième siècle, sous le règne de Philippe-Auguste, ce duché fut réuni à la couronne de France, après avoir été conquis sur Jean-Sans-Terre. Mais la postérité de Guillaume-le-Conquérant, et par conséquent celle de Rollon, s'est maintenue par les femmes sur le trône d'Angleterre jusqu'à nos jours.

Les guerriers qui avaient accompagné Rollon restèrent encore quelque tems attachés aux croyances, à la langue, et aux usages de leur patrie. Ayant reçu ensuite le baptême, ils se mêlèrent aux naturels (1). Mais le tems ne

(1) L'idiome scandinave se conserva le plus long-tems dans les cantons voisins de la mer, et en particulier aux environs de Bayeux. (Guil. de Jum., liv. III.) On a trouvé une origine scandinave à plusieurs mots et à plusieurs noms encore usités en Normandie, qui peuvent cependant s'être introduits également, du moins en partie, par les communications avec

changea que lentement le fond de leur caractère. Devenus chrétiens, les Scandinaves fixés en Normandie, conformément à leur goût naturel pour tout ce qui était extraordinaire et frappant, saisirent dans le christianisme les traits les plus propres à faire une forte impression. Les pélerinages devinrent le grand objet de leur zèle religieux. Il leur fallait des faits d'armes, des courses lointaines, et des aventures remarquables. S'étant rendus en Italie, ils passèrent dans la Palestine. En franchissant des lieux écartés et sauvages, armés de leurs bâtons et de leurs haches, ils combattaient les brigands, et se déclaraient les défenseurs des faibles poursuivis par la violence. Souvent en petit nombre, mais robustes, infatigables, aguerris à tous les dangers, ils ne craignaient pas de se mesurer avec des armées, et les valeureux enfans du septentrion écrasèrent sous leurs hardis efforts les oppresseurs des belles contrées du midi, et devinrent sur-tout l'effroi des Sarrazins et des Grecs de Constantinople.

Vers l'an 1000, des pélerins normands, re-

les Anglo-Saxons ou Anglais, dont la langue est de la même descendance que celle des Scandinaves.

venant de Jérusalem, relâchèrent à Salerne, gouverné par Guimarre, qui les invita à prendre du repos. Les Sarrazins parurent pour demander le tribut qu'on avait l'habitude de leur payer. Indignés de la faiblesse des Italiens, les Normands se jetèrent sur les pirates, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres à regagner les vaisseaux. Chargés de la dépouille des infidèles, ils retournèrent dans leurs foyers, et furent reçus avec de grands applaudissemens. Bientôt de nouvelles troupes de guerriers intrépides partirent pour l'Italie; on les y accueillit comme des défenseurs dont on pouvait se promettre des services importans. Rainolphe, un de leurs chefs, fut fait comte par Sergius, duc de Naples, qui lui donna le territoire où fut bâtie ensuite la ville d'Aversa. Le nouveau comte envoya des députés au duc de Normandie, pour l'engager à faire partir d'autres combattans, qui pussent l'aider à défendre son domaine. La nouvelle des succès de Rainolphe excita l'attention, et le désir de passer en Italie devint général.

Aux environs de Coutance, en Basse-Normandie, s'était fixé dans le château de Hauteville Tancrède, issu d'un Norwégien, parent et compagnon d'armes de Rollon. Marié deux

fois, Tancrède avait eu douze fils, qu'il élevait avec soin, mais auxquels il ne pouvait laisser qu'un très-faible héritage. L'an 1038, ils commencèrent à passer en Italie, sous l'habit de pélerin. Ils furent d'abord peu favorisés par la fortune, qui les réduisit même à subsister quelque tems de pillage et de rapine. Mais ils furent d'autant plus heureux dans la suite, et trois d'entre eux, Guillaume-Bras-de-Fer, Robert Guiscard et Roger, jouèrent sur-tout un rôle remarquable. Les historiens représentent Guillaume comme très-doux dans le commerce de la vie, et très-humain envers les peuples; mais comme un lion sur le champ de bataille. Il fit, avec un petit nombre de ses compagnons, des conquêtes sur les Grecs, sur les Sarrazins, et sur les princes lombards, et fut mis, avec le titre de comte, à la tête des petits Etats qui se formèrent ainsi dans la Pouille. Les conquêtes des Normands ayant excité la jalousie de l'empereur Henri III et du pape Léon IX, ils furent subitement attaqués par des forces supérieures. Mais ils résistèrent glorieusement, sous la conduite de Guillaume, battirent les troupes du pape, et le firent prisonnier lui-même avec ses cardinaux. Touché des égards qu'eurent pour lui les vainqueurs,

Léon IX se réconcilia avec eux, et les confirma dans la possession des domaines qu'ils avaient conquis.

Après la mort de Guillaume-Bras-de-Fer et celle de plusieurs de ses frères, Robert Guiscard se mit à la tête des Normands. Ce chef avait conservé la simplicité des mœurs de ses ancêtres ; mais il y joignait un caractère délié, une grande souplesse d'esprit, et il savait combiner avec les élans de la bravoure les vues politiques (1). Il engagea Nicolas II à lui céder un territoire, et ce pontife, qui l'avait d'abord excommunié, érigea ensuite en sa faveur la Pouille et la Calabre en duché. Dans la querelle qui s'éleva entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, Robert se déclara pour le chef de l'Eglise, qu'il mit en sûreté à Salerne. Il avait formé le projet de soumettre l'empire de Constantinople, et il fit plusieurs invasions dans la Grèce, se présentant comme le vengeur de Michel Parapinace. L'empereur Alexis Comnène lui opposa une formidable armée dans laquelle combattaient également des hommes du Nord, qui formaient la

(1) Le surnom de *Guiscard* ou *Wiscard*, vient de *wis* (fin, prudent), et de *karl* (homme).

garde impériale sous le nom de Barangues. Robert éprouva quelques revers, et ne fut pas toujours assez soutenu par les siens ; mais sa constance et sa fermeté l'emportèrent enfin ; il gagna plusieurs batailles, dont la plus remarquable fut celle de Dyrrachium, ou Durazzo, où sa femme Gaita combattit à côté de lui. Une grande partie de l'ancienne Grèce tomba en son pouvoir. Le descendant d'un guerrier venu de ces régions qui sont voisines du pole cueillit des lauriers dans la patrie des Miltiade, des Epaminondas, des Thémistocle, et les fils des Norwégiens récitèrent peut-être des hymnes scandinaves sur le tombeau de Tyrtée et de Pindare. Robert avait cependant à lutter contre de nombreux ennemis, les Vénitiens ayant envoyé des secours à l'empereur. Dans le même tems se répandit une maladie épidémique dont il fut atteint, et qui mit un terme à ses exploits. Il mourut en 1085, dans l'île de Céphalonie. Le vaisseau qui transportait son corps en Italie ayant fait naufrage vers les côtes, la dépouille terrestre du héros allait être engloutie par les vagues, mais on parvint à la sauver. Elle fut déposée dans les tombeaux de la ville de Vénuse, où jadis Horace avait reçu le jour. Les Etats que possédait Robert Guiscard compre-

naient les provinces qui ont formé depuis le royaume de Naples, et qui, dans l'antiquité, portaient le nom de grande Grèce. Plusieurs villes s'y distinguèrent dès le tems du conquérant, qui administra ses Etats avec une haute sagesse. Naples s'agrandissait insensiblement dans la plus belle position de l'Europe; la première école de médecine s'ouvrait à Salerne, et Amalfi faisait renaître le commerce en expédiant des vaisseaux qui rapportaient en Italie les richesses de l'Orient. L'ombre de Pythagore et de Saleucus semblait de nouveau présider aux destinées de l'espèce humaine dans ces lieux autrefois si remarquables par l'influence de leur génie. Robert Guiscard laissa deux fils, Bohémond et Roger; ils ne purent s'accorder, et Bohémond prit le parti de passer en Asie, où, pendant la guerre sainte, il conquit la principauté d'Antioche. Son frère recueillit la succession de Robert en Italie.

Le plus jeune des fils de Tancrède, qui portait aussi le nom de Roger, s'était rendu en Italie dans un âge si tendre, qu'il pouvait à peine manier les armes. Mais il prit bientôt l'habitude et la passion des travaux guerriers, et se fit un grand nombre de partisans par la noblesse de son extérieur et la franchise de

son caractère. Robert Guiscard fut quelquefois jaloux de ses succès; Roger ne se vengea que par des procédés généreux. Son frère étant un jour sur le point d'être immolé par des soldats irrités contre lui, il prit sa défense et lui sauva la vie. Une réconciliation sincère rapprocha les deux fils de Tancrède, et ils s'appuyèrent réciproquement dans l'exécution de leurs projets. Pendant que l'un poursuivait ses exploits dans la Pouille et dans la Grèce, l'autre gagnait de brillans avantages en Sicile. Il remporta sur les Sarrazins, qui s'étaient rendus maîtres de ce pays, des victoires qui ont été rapportées par plusieurs historiens comme des prodiges. Il y a lieu de croire qu'ils ont mis de l'exagération dans leurs récits; mais un fait avéré et constant, c'est que Roger se rendit maître de la Sicile, et qu'il en reçut du pape l'investiture, avec le titre de comte. Il gouverna cette belle contrée sous les auspices de la modération et de l'humanité. Plus éclairé, plus tolérant que ne le furent depuis les vainqueurs des musulmans en Espagne, il laissa aux Sarrazins que la guerre avait épargnés, leurs biens et l'exercice de leur religion. Rendant justice aux connaissances de leurs docteurs, il leur fit à sa cour

Digitized by Google

un accueil honorable, et ordonna de traduire leurs ouvrages en latin. La Sicile put se remettre de ses longs malheurs, et se rappeler, sans trop de regrets, ces tems où florissaient dans son sein Syracuse, Agrigente et Mégare.

La mort enleva Roger dans les premières années du douzième siècle, et son fils, portant le même nom que lui, devint son successeur. La postérité de Robert Guiscard s'étant éteinte l'an 1127, Roger II de Sicile entra en possession de la Pouille et de la Calabre, et réunit sous son autorité les conquêtes des Normands. Ce fut lui qui le premier prit le titre de roi des Deux-Siciles. On verra dans la suite de cette histoire comment les circonstances le rapprochèrent d'un roi de Norwège, et le mirent en relation avec des guerriers du pays dont il tirait son origine (1).

Il faut suivre maintenant les Norwégiens sous un ciel bien différent. Nous devons nous transporter avec eux sur les mers hyperboréennes, à l'extrémité opposée du monde, dans les îles Færoe, et en Islande, où, en dépit

(1) Voyez Gianone, *Histoire de Naples*; Caruso, *Mém. hist. de Sicile*.

des plus grandes difficultés, ils parvinrent à faire des établissemens. Ce ne fut point par des faits d'armes qu'ils conquirent ces terres lointaines, mais par leur hardiesse à braver les flots, par les longs et pénibles efforts d'une industrie infatigable, que soutenait la passion de l'indépendance, et par cette force d'esprit dont les ressources augmentent avec les difficultés.

Vers le soixante-deuxième degré de latitude septentrionale, est le groupe des îles Færoe. Elles sont à l'ouest de la Norwège, dans le grand Océan; on en compte plus de vingt, dont dix-sept sont maintenant peuplées. Stromœ, la plus grande, a une longueur de dix à onze lieues, sur une largeur de trois à quatre. Toutes ces îles sont autant de rochers souvent très-escarpés, et légèrement recouverts de terre. Les bras de mer qui les séparent forment des courans rapides, ou des golfes dont quelques-uns peuvent servir de port. Les exhalaisons marines répandent une humidité continuelle, nuisible à la santé, mais favorable à la végétation. La composition des rochers a fait supposer que ces îles sont d'origine volcanique. Les côtes sont peuplées d'une multitude d'oiseaux sauvages qui font leurs nids sur

les rochers les plus élevés. Les poissons ne sont pas moins abondans, ainsi que les phoques ou veaux marins. Quelques-unes des îles produisent des grains; d'autres ont des pâturages qui conviennent sur-tout aux moutons. Une tradition obscure transmise parmi les habitans, fait remonter l'origine de la première population à un roi d'Ecosse ou d'Irlande, et un passage d'un géographe irlandais semble indiquer qu'en effet les îles Færoe étaient connues en Irlande au huitième siècle. Ce fut peu après l'année 860 qu'un Norwégien nommé Grim Kamban y fit la première expédition, qui eut des résultats connus et permanens; plusieurs mécontens de Norwège suivirent son exemple. Les établissemens devinrent assez considérables pour exciter la jalousie de Harald. Il équipa des vaisseaux devant prendre possession des îles, qui ne reconnurent néanmoins la domination norwégienne que dans le onzième siècle. On a compté, en dernier lieu, cinq à six mille habitans dans les îles Færoe, dont l'endroit le plus considérable est appelé *Thorshaven*; c'est un bourg situé dans la partie méridionale de Stromæ, sur un golfe où les vaisseaux jouissent du meilleur abri (1).

(1) Les îles Færoe ont été décrites en détail par plusieurs au-

La connaissance des îles Færoe conduisit les Norwégiens à celle d'une île plus remarquable ; c'est l'Islande, production étonnante d'une de ces révolutions du globe qui ont précédé de tant de siècles les révolutions des Etats. L'Islande est située dans l'Océan atlantique, à cent milles de mer de la côte nord de Norwège, et à soixante-dix-huit des îles Færoe, entre le 63e et le 66e degré de latitude septentrionale. Cette île a une longueur de cent vingt à cent vingt-cinq lieues, sur une largeur de soixante à soixante-dix. Elle consiste principalement en chaînes de montagnes, dont la plus considérable court de l'est à l'ouest. Les plus hautes montagnes, nommées *Iokul* dans la langue du pays, sont couvertes de neige et de glace pendant toute l'année. Le Snefield, suspendu sur les bords de la mer, à l'ouest de l'île, a une hauteur de huit cents toises. Vers les côtes, le sol s'abaisse, et c'est là que sont les terres où l'homme a pu se fixer. Plusieurs montagnes sont des volcans dont les

teurs dont on trouve la notice dans la *Statistique des Etats danois*, par Thaarup, à l'article *Færoe*. Le géographe irlandais qui semble en parler est Dicuil, sur lequel M. le Tronne a publié un commentaire. Le nom de Færoe signifie *île des Moutons*, venant de *far* ou *faar*, et *ey* ou *oe*. Voyez le *Dictionnaire islandais* de Haldorson, au mot *færeyar*.

éruptions ressemblent à celles du Vésuve et de l'Etna. Le volcan le plus anciennement observé en Islande est l'Hécla ; sa première éruption connue remonte à l'an 1000 ; celle de l'an 1300 fut une des plus désastreuses. Dans des tems plus moderues, d'autres montagnes ont jeté des flammes parmi les neiges et les glaces dont elles sont couvertes, et ont répandu les plus funestes calamités ; telles sont le Katleja, le Sidru, le Krabble. En 1783, il éclata, non loin du mont Skaptar, un feu souterrain qui fit couler des flots de lave sur un espace de vingt à trente lieues. Trois églises et plus de vingt fermes furent détruites ; les cendres et le sable répandus par le vent couvrirent les prairies et les jardins ; des maladies contagieuses attaquèrent les hommes et le bétail, et l'île entière se ressentit des effets de ce terrible phénomène. Il n'est pas surprenant que l'Islande soit couverte dans toute son étendue de débris volcaniques ; ils sont jetés çà et là dans le plus grand désordre, et souvent ils s'élèvent en masses énormes. Un autre effet remarquable du feu souterrain, ce sont les sources chaudes qui ressemblent à des jets d'eau, et dont la principale, appelée *Geyser* (1), qui jaillit périodiquement, s'élève

(1) Ce nom est expressif. *Geyssa* signifie, en islandais, sortir,

quelquefois à la hauteur de quatre-vingts pieds. Il y a eu jadis des forêts en Islande, comme l'attestent les bois fossiles qu'on rencontre. Maintenant on ne voit que des touffes de bouleaux, disséminées à de grandes distances. Le vent pousse annuellement sur la côte du bois, qui vient vraisemblablement des forêts de Sibérie, après avoir été arraché par les ouragans. Au mois de janvier, des tempêtes violentes poussent vers les rivages d'énormes glaçons que l'on croit venir des parages du Groenland. Avec ces glaçons arrivent des baleines, des phoques, et un grand nombre d'ours, qui font souvent des dégats dans l'intérieur des terres. Les glaçons restent entassés pendant plusieurs mois, et répandent dans l'atmosphère un froid rigoureux. L'Islande offre d'ailleurs tous les phénomènes qu'on observe dans les pays rapprochés du pole, les entassemens et les tourbillons de neige, les aurores boréales, les longs jours d'été et les longues nuits d'hiver. Le canard à duvet et d'autres oiseaux de mer abondent le long des côtes. Il y a aussi plusieurs productions minérales, dont le sou-

avancer avec impétuosité. On retrouve ce mot dans *gaesa*, *gesen*, signifiant fermenter dans les langues scandinave et allemande. Voyez le *Dictionnaire islandais de Haldorson*, au mot *geysa*, et le *Gloss. sueo-got.* d'Ihre, au mot *gaesa*.

fre est la plus importante. L'île produit diverses espèces de lichens, utiles comme remède et comme aliment. On a dit qu'autrefois les grains étaient cultivés avec succès ; maintenant cette culture n'existe plus ; mais plusieurs légumes réussissent, et les pâturages nourrissent un grand nombre de moutons, qui sont une des principales productions du pays. La pêche de la morue est ordinairement très-abondante, et donne des profits considérables. Ce sont ces branches de revenu qui fournissent aux habitans les moyens de se procurer les grains et d'autres objets de consommation.

L'Islande a été répartie pour le gouvernement civil en quatre districts, ceux du midi, du nord, de l'est et de l'ouest. La population a été, dans les tems les plus heureux, de soixante mille ames environ ; plusieurs calamités l'ont réduite à quarante-cinq mille. Outre les fermes isolées et les villages, il s'est formé deux bourgs ou petites villes, *Skalholt* dans la partie méridionale, et *Holum* dans la partie septentrionale. On a donné en dernier lieu le nom et les priviléges de villes à divers endroits qui sont cependant encore peu considérables (1).

(1) Il y a plusieurs Voyages et Recueils destinés à faire con-

Digitized by Google

Plusieurs auteurs ont fait des frais considérables d'érudition pour prouver que l'Islande est le pays de Thule, où aborda le marseillais Pytheas, et que les anciens regardaient comme l'extrémité du monde ; mais il a été démontré que cette opinion rencontre trop de difficultés pour pouvoir être soutenue sérieusement, et d'autres ont cherché le Thule en Jutland, en Suède, en Norwège, et à l'extrémité de l'Ecosse. Il est assez naturel de croire que l'Islande a été visitée d'abord par les navigateurs du nord et du nord-ouest. On peut supposer, avec vraisemblance, que les Irlandais, marins intrépides et heureux pendant le septième et le huitième siècle, apprirent à connaître cette île dans leurs courses, et qu'ils y firent, soit pour faciliter la pêche, soit pour pouvoir s'y livrer au recueillement religieux, des établissemens auxquels ils renoncèrent lorsque leur pays eût été soumis en grande partie par les Scandinaves ou Normands (1). Ce furent les Norwé-

naître l'état physique et géographe de l'Islande. Voyez la Notice qu'en ont donnée Eggers, dans son ouvrage sur ce pays, et Thaarup, dans la *Statistique du Dannemark*, article *Islande*.

(1) Cette opinion avait été indiquée, d'après quelques passages des livres islandais, par plusieurs écrivains, et en particulier par Mallet, *Introduction à l'Histoire du Dannemark*, partie Ire; et par Schoening, *Histoire de Norwège*, tome II.

giens qui devinrent les maîtres des mers conduisant en Islande, et qui, ayant connu cette île dans toute son étendue, lui donnèrent une population permanente. Le premier de leur nation que l'on cite comme ayant abordé à l'île lointaine, fut un pirate nommé Naddod, qui avait séjourné dans les îles Færoe, alors nouvellement signalées par Grim Kamban. Il passa un hiver dans le pays, qu'il avait appris à connaître, et lui donna le nom de *Sneland*, pays de neige. N'ayant découvert aucune trace d'habitation du haut d'une montagne où il s'était rendu, il fit voile vers les terres norwégiennes. Après lui, Gardar issu de Suède aborda dans le même pays; il en fit le tour, observa que c'était une île, et lui donna le nom de *Gardars Holm*, île de Gardar. Il y passa une année en subsistant de la pêche. La curiosité fut excitée de plus en plus. Vers l'an 865, le norwégien Flok, que les chroniques font descendre de Goa, fille de Thor; entreprit le

Elle a été développée en dernier lieu par le professeur Grim-Johnson-Thorkelin, dans un *Mémoire sur l'ancien état de l'Irlande*, inséré dans le Recueil de la société de Copenhague, pour l'an 1793. Plus récemment, M. le Tronne, dans ses *Recherches sur Dicuil*, a cru pouvoir rapporter, au même sujet, un passage de ce géographe irlandais.

voyage. Il emmena trois corbeaux pour lui servir de guides. Le premier qu'il lâcha retourna à la côte de Norwège; le second revint peu après au vaisseau; le troisième dirigea son vol plus avant vers l'ouest, et traça la route. Flok arriva à la terre qu'il cherchait, et en reconnut plusieurs parties; frappé des frimas dont elle était couverte, et sur-tout des énormes glaçons que charriait la mer, il lui donna le nom d'*Islande* (pays de glaces), qu'elle a conservé depuis. Il la quitta après un séjour dont il avait été peu satisfait; mais ses compagnons firent des rapports plus avantageux, et l'un d'eux raconta que dans ce pays l'herbe distillait le beurre.

C'était au moment où Harald établissait son autorité, et portait ses armes dans la partie septentrionale de la Norwège. Ingolfe, d'une famille puissante, eut des démêlés avec le roi, et encourut sa disgrace; Hiorleif, son beau-frère, se rendit coupable, dans le même tems, de plusieurs excès. Ne trouvant plus de sûreté dans leur pays, ces deux hommes s'embarquèrent pour l'Islande, selon quelques rapports en 870, selon d'autres en 874. Ils reconnurent le sol et construisirent quelques habitations. Ingolfe résolut d'établir une colonie, et il n'eut

pas de peine à faire goûter son projet aux mécontens dont la Norwège était remplie. Plusieurs familles se transportèrent en Islande, et occupèrent une partie des côtes. Harald chercha à les gagner, et leur envoya même un député pour leur proposer de le reconnaître pour chef. Mais ce député n'eut aucun succès; on tâcha même de lui ôter les moyens de subsister. Etant sur le point de partir, il déshonora la fille d'un des principaux colons, et fut mis à mort. Peu après, Harald publia une loi pour défendre de passer en Islande sans en avoir obtenu la permission en payant une somme d'argent. Mais cette mesure n'arrêta point l'émigration, qui devint même plus forte, et bientôt toute la partie habitable de l'île se trouva peuplée de familles norwégiennes. On suit avec intérêt ces colons dans leur entreprise hardie. Les plus grands obstacles se présentaient; il fallait traverser une mer orageuse; il fallait créer des demeures dans un désert, arracher les ronces qui couvraient un sol ingrat, dompter des torrens, et supporter toute l'inclémence d'une nature qui semblait repousser l'homme de son sein. Parvenus à s'établir, les colons norwégiens se donnèrent un gouvernement, qui, par sa forme républicaine, leur

rappelait les prérogatives dont ils avaient joui en Norwège sous l'administration des anciens chefs. Un magistrat nommé *Lagman*, homme de loi, fut mis à la tête de la république. Il devait être nommé par le peuple dans une assemblée générale; et surveiller les juges, ou magistrats inférieurs, chargés de l'administration de divers districts, et nommés également par le peuple dans des assemblées particulières. On décréta que l'assemblée générale, ou *alting*, aurait lieu annuellement au centre des habitations, que le premier magistrat la présiderait, et qu'il y serait délibéré sur les mesures à prendre pour la sûreté et la prospérité de l'Etat. Cette organisation politique commença l'année 928, sous la direction d'un sage nommé Ulfliof, et dura pendant trois siècles. Les noms des grands magistrats ont été conservés, et l'on en compte trente-huit depuis la naissance de la république jusqu'à sa réunion à la Norwège au treizième siècle. L'amour de l'indépendance, plus fortement provoqué par des causes particulières, a fait naître à diverses époques, et chez divers peuples, plusieurs autres républiques, qui ont subsisté plus ou moins long-tems. Ce genre de révolutions, considéré dans le grand en-

semble de l'histoire des sociétés politiques, ne paraîtra pas moins naturel que les autres.

Placés dans une terre isolée et lointaine, les Islandais recueillirent ces souvenirs jadis communs à tous les peuples septentrionaux, et surtout chers aux Scandinaves. Ils conservèrent la langue, qui était celle de la Scandinavie à l'époque de leur émigration. Cette langue s'est maintenue parmi eux jusqu'à nos jours, sans avoir éprouvé d'altération sensible, et présente un grand intérêt sous le rapport des origines et des étymologies primitives. Elle coïncide à beaucoup d'égards d'une manière frappante avec l'idiôme mésogothique dont se servit Ulphilas, évêque des Mésogoths, au quatrième siècle, dans sa traduction de la bible (1), avec l'anglo-saxon venu de la Basse-Saxe, et avec cet ancien tudesque qui régnait dans la plus grande partie de l'Allemagne du tems des Carlovingiens.

Les Islandais ont donné de l'illustration à

(1) Il reste une partie considérable des quatre évangiles dans le *Codex argenteus* d'Upsal, imprimés plusieurs fois. On avait découvert d'autres fragmens. L'abbé Ange Mai, un des bibliothécaires de la bibliothèque ambrosionne de Milan, annonce qu'il vient de trouver les treize épîtres protocanoniques de aint Paul.

leur langue, en cultivant leur esprit, et en composant des ouvrages qui, pendant plusieurs siècles, ont formé la richesse principale de la littérature du Nord. Ils ont sur-tout cultivé avec succès l'histoire et la poésie, comme nous aurons occasion de le faire observer dans d'autres endroits de cet ouvrage (1).

Le goût des courses lointaines était devenu général parmi les Scandinaves. Un Norwégien nommé Other entreprit, du tems de Harald aux beaux cheveux, un voyage dans l'Océan septentrional, et dans le même tems, Wulfstan, Danois selon les uns, Anglo-saxon selon les autres, parcourut la Baltique. Ils remirent leur relation au roi Alfred d'Angleterre, qui s'intéressait beaucoup aux progrès du commerce et de la géographie. Other, qui doit

(1) Voyez *Schedœ* d'*Arius* ou *Arefrode*, *Landnamabok*, *S. Liber originum Islandiœ; Crymogœa*, *S. rerum islandicarum libri tres*, par Arngrim Jonæ Widalin; *Historia Norweg.* de Torfœus, 2e partie; *Glossar. sueo-gothicum*, par J. Ihre, dans l'*Introduction;* les Dissertations du même sur les Fragmens d'Ulphilas, ou le *Codex argenteus;* l'édition des mêmes Fragmens, par Zahn. Sur les rapports que plusieurs savans ont trouvés entre l'islandais et les autres anciens dialectes gothiques, le persan et même le scandscrit, voyez l'ouvrage intitulé *Système des Conjugaisons*, etc., par Bopp, en allemand, et le Traité de *Nominibus lucis et visus in ling. sueo-goth.*, par Hallenberg.

nous intéresser ici plus particulièrement, vit les contrées lointaines situées au nord-est dont on n'avait encore eu aucune idée. Parti de l'extrémité septentrionale de la Norwège, il doubla le cap Nord, et avançant dans la direction de l'est, il entra dans la mer Blanche, et parvint à l'embouchure d'un grand fleuve, qui était sans doute la Dwina. Il n'avait vu le long de la côte que des nomades et des pêcheurs ; près du grand fleuve, il trouva le peuple des Biarmiens, qui avait des habitations fixes ; il n'osa point pénétrer dans l'intérieur des terres; mais il recueillit divers renseignemens, et il s'informa sur-tout de la pêche et de la chasse. En parlant des divers habitans de ces régions éloignées, et en donnant un précis de la Norwège et de la Suède, Other indique les traits qu'on retrouve encore de nos jours. Il donne sur lui-même des détails qui peuvent faire juger de l'état des provinces où la culture avait pénétré. Bien qu'il fût au nombre des particuliers les plus riches des districts septentrionaux, il ne possédait, outre un troupeau de rennes, que vingt vaches, vingt moutons et vingt cochons. Il ajoute que le peu de terrain qu'il ensemençait était labouré avec des chevaux. Ce qui donnait, selon Other, le plus grand bien-être

aux Norvégiens de sa province, c'étaient les tributs que payaient les Lapons, tributs qui consistaient en peaux de bêtes sauvages, plumes d'oiseaux, os de baleines, et qui dans la suite furent levés pour le compte du gouvernement (1).

La Norwège avait sans doute perdu par les expéditions maritimes et par les émigrations une partie assez considérable de ses habitans. Mais, d'un autre côté, elle avait étendu sa domination le long de l'Océan jusqu'au cap Nord et dans les îles d'Ecosse, et Harald lui donnait le ressort d'une administration intérieure plus propre à la faire prospérer. Ce prince appré-

(1) La relation d'Other et Wulfstan se trouve dans la traduction anglo-saxonne de l'*Histoire d'Orose*, attribuée au roi Alfred. Elle a été publiée en allemand, en français, en anglais. En dernier lieu, le professeur Porthan l'a traduite en suédois, avec un commentaire qui surpasse de beaucoup celui de Barrington et de Forster. On trouve sur-tout, dans ce travail, des observations neuves sur les Lapons, les Finois, les Queenes et le Quenland. Selon Porthan, le nom de Finois servait chez les anciens Norwégiens à désigner également les Lapons, et il prétend que les Queenes étaient une tribu d'origine scandinave, répandue à l'extrémité du Norrland suédois, sur les frontières de la Finlande. Leur nom, ajoute Porthan, a été appliqué en Norwège et dans le nord de la Suède tant aux Suédois qu'aux Finois. Voyez les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres de Stockholm*, tome VI.

Digitized by Google

çiait les arts de l'industrie dont les peuples Scandinaves avaient eu jusqu'alors peu de connaisance. Il expédia des navires pour faire des échanges paisibles, et il paraît qu'il y eut sous son règne une grande activité dans le port de Toensberg. Ses efforts n'eurent pas moins pour objet l'établissement de l'ordre et de la tranquillité publique. Il défendit sévèrement les pillages, les guerres particulières des vassaux, ainsi que les enlèvemens des femmes. Les provinces septentrionales avaient été les plus difficiles à soumettre ; c'était aussi les plus difficiles à contenir. Harald y établit sa résidence pendant une grande partie de l'année, et fit construire dans la contrée de *Thrandie*, maintenant Drontheim, un palais, ou vaste édifice, généralement désigné par le nom de *Lada*, qui, voulant dire *magasin*, *grange*, rappelle l'antique simplicité des mœurs.

C'était aussi dans la contrée de Thrandie que se trouvaient les principaux établissemens pour le culte païen, et qu'on faisait les grandes offrandes aux dieux. Les peuples scandinaves en avaient un assez grand nombre ; leurs images étaient taillées grossièrement en bois ; mais revêtues d'ornemens en or et en argent. Thor était la principale divinité des Norwégiens. Ils

le représentaient armé d'une hache ou d'un marteau. Son temple était richement décoré, et passait pour le plus distingué de la Scandinavie, après celui que la dévotion du paganisme avait consacré à Upsal, en Suède, aux trois divinités suprêmes, Odin, Thor et Frigga. Nor était aussi regardé comme un dieu par les Norwégiens, et on le confondait souvent avec Niord, le dieu de la mer et des vents. Dans le canton de Sogen, au bord de la mer, il y avait un asile religieux nommé *Baldurhagen;* il était consacré à Baldur, dieu de la sagesse et de l'éloquence, et à sa femme Disa. Des vierges étaient chargées de l'entretien et de la décoration de ces idoles. Les princes, les notables se rassemblaient souvent dans l'enceinte sacrée pour y donner des festins, et vidaient les coupes pendant que les vierges répandaient l'huile sainte sur les idoles. L'imagination avait peuplé de génies les eaux, les montagnes, les forêts, et l'on se représentait ces génies comme exerçant un grand empire sur les hommes et sur la nature entière. La fête du Jul, à-la-fois civile et religieuse, avait lieu en Norwège comme dans toute la Scandinavie. On la célébrait au solstice d'hiver; elle commençait la nuit qui était appelée la nuit mère,

comme donnant naisance à une nouvelle année. C'était l'époque des grandes assises, qui se tenaient pour délibérer sur les intérêts de l'Etat. C'était aussi le tems des réjouissances, des plaisirs, et plusieurs semaines s'écoulaient au milieu de ces saturnales du nord. Les princes grands pontifes, en vertu de leurs dignités, et les juges supérieurs qui en même tems étaient les prêtres ou ministres des dieux, présentaient les offrandes dans les jours solennels. Elles consistaient en fruits de la terre et en divers animaux, y compris les porcs, qui étaient ordinairement offerts à Frigga, ou Freya, femme d'Odin. Mais dans les circonstances extraordinaires, et lorsqu'on voulait obtenir des dieux quelque grande faveur, ou faire cesser une calamité publique, on croyait devoir immoler des victimes humaines. Cet usage barbare, pratiqué également chez d'autres nations, subsista long-tems dans le Nord, et nous en verrons des traces en Norwège immédiatement avant l'introduction du christianisme. Les Norwégiens restèrent aussi très-long-tems attachés à la magie, parce qu'ils avaient plus de communication avec les Finois, qui ont toujours été connus, ainsi que les Lapons, pour leur intelligence dans les pratiques de la magie.

Digitized by Google

On faisait des voyages chez eux pour connaître leurs secrets, et les femmes sur-tout cherchaient à s'en instruire. Plusieurs magiciennes acquirent un tel crédit, qu'elles furent placées parmi les divinités. Ce n'était pas assez qu'on employât des signes, des caractères et des sorts; souvent les cérémonies devenaient cruelles et sinistres, pouvant rappeler celles qui ont rendu fameux le nom de Médée. Il se forma même pour cette grande magie, appelée *seidur*, des associations composées quelquefois de près de cent personnes. Les magiciens tiraient leurs augures des ossemens humains livrés aux flammes en faisant les plus terribles imprécations, et répandaient au loin la terreur par des complots audacieux. Quelques hommes supérieurs par leur génie naturel méprisaient ces égaremens superstitieux. Il y en avait même qui ne respectaient point la croyance aux idoles; ils ne se confiaient qu'en leur force, leur courage, ou ils s'élevaient à l'idée d'un être suprême, cause première de tout, et arbitre des humains; mais le grand nombre avait un profond respect pour les dieux et pour ceux qui étaient regardés comme leurs interprètes ou leurs agens.

On observe, chez les Norwégiens du siècle

de Harald et de ses premiers successeurs, les usages et les mœurs qui, à la même époque, régnaient, ainsi que la religion, dans toute la Scandinavie, et qui avaient appartenu longtems à toutes les nations de race teutonique. Quelques maximes, quelques coutumes constituaient la loi. La vie sédentaire n'excitait point d'intérêt; la passion dominante était celle des entreprises guerrières. Dès la plus tendre enfance on se livrait aux exercices violens, et l'on s'accoutumait à lutter contre les obstacles. Les combats singuliers, qui avaient lieu sur-tout dans les îles, décidaient toutes les discussions importantes. Le caractère était franc, mais fier, rude et tranchant. Il s'adoucissait, néanmoins, quand il s'agissait d'exercer les vertus domestiques, et sur-tout l'hospitalité. Les voyageurs trouvaient un accueil amical, des asiles, et des secours dans les cantons les plus reculés. On aimait à s'entretenir avec eux, et souvent on les accompagnait pour les protéger sur la route. Les vêtemens, les habitations, la nourriture, étaient d'une grande simplicité. On faisait usage, pour se couvrir, de la peau des animaux, et d'étoffes de laine grossièrement fabriquées. Quelques ornemens en or et en argent, tels que des bra-

celets, des colliers, des anneaux, distinguaient les plus riches. Toutes les maisons étaient construites en bois, et le palais même de Harald, dans la Thrandie, qu'il affectionnait le plus, ne se faisait remarquer que par son étendue, et par quelque recherche dans les meubles. La pêche et la chasse, l'éducation du bétail, qui s'étendait depuis quelque tems, fournissaient la plus grande partie des alimens. La bière et l'hydromel servaient de boisson. La religion des Scandinaves leur permettait d'avoir plusieurs femmes. Ils n'en épousaient cependant d'ordinaire qu'une seule, et en prenaient d'autres comme concubines. Elles étaient toutes traitées avec des ménagemens, et même avec des égards, quoique souvent on eût employé la violence pour les obtenir, et que leurs droits civils fussent très-limités. La fiancée recevait un anneau, et en donnait un à son tour. Cet échange d'anneaux, et le présent offert par l'époux le lendemain de la noce, étaient la garantie du pacte matrimonial. Les deux familles et leurs amis se réunissaient pour la fête de la noce, qui durait quelquefois un mois tout entier, et l'on construisait exprès de grandes salles qui pussent contenir tous les assistans. A la naissance d'un enfant, on se réunissait

pour la cérémonie de l'aspersion, qui était une espèce de baptême usité de tems immémorial. Il en est sur-tout fait mention dans les chroniques de Norwège, à l'occasion de plusieurs princes et personnages remarquables. L'enfant recevait alors son nom, et les parens, entourés de leurs alliés, faisaient pour lui des vœux solennels.

Les peuples scandinaves se plaisaient à témoigner de l'intérêt aux morts, parce qu'ils les regardaient comme destinés à passer dans le séjour des dieux; telle était sur-tout l'opinion générale à l'égard des guerriers qui mouraient sur le champ de bataille, et que les nymphes ou déesses, nommées Valkyrs, conduisaient, disait-on, dans le Valhall, sur des chars qui traversaient les airs. On avait à peu près la même opinion au sujet de ceux qui, dans les accès d'un courage mélancolique, se précipitaient du haut des rochers, que la superstition avait entourés de fantômes sinistres. Un des lieux les plus renommés de ce genre était la contrée sauvage que traverse le fleuve de Gothie, sur les anciennes limites de la Norwège et de la Suède. Le fleuve est dominé par des rocs escarpés, et forme des cataractes effrayantes, dont les eaux se précipitent dans

des gouffres profonds. A la mort des hommes illustres, leurs amis célébraient leur mémoire par des discours, ou les poètes cadençaient des vers en leur honneur. On plaçait sur leur tombeau des pierres appelées *bautasten*, façonnées sans art, mais souvent d'une dimension considérable. La plupart des tombeaux étaient en forme de tertres, usage que les Scandinaves conservèrent en Irlande, en Ecosse et en Normandie. Il fut reçu pendant un tems de brûler les morts, et de rassembler leurs cendres dans des urnes que l'on enterrait avec un respect religieux. Des fouilles ont fait trouver près de la ville de Bergen une urne de cristal entourée de fil d'or. A côté de la dépouille terrestre, on mettait les armes, les habits et les effets précieux des défunts, et quelques pièces d'or et d'argent. Le voyageur voit encore en Dannemark, en Norwège, et sur-tout en Suède, les monumens funéraires des anciens tems, au bord des grands chemins, dans les champs et les prairies, ombragés d'arbres, ou recouverts de gazon et de mousse. Les pierres qui en font partie sont souvent revêtues de courtes inscriptions présentant les noms des morts, quelques traits de leur vie, et des vœux pour le repos de leur ame.

Les inscriptions étaient en caractères nommés *runiques* (1), que l'on a cru avoir été connus depuis Odin, ou du moins long-tems avant l'introduction du christianisme. Celles qui existent encore ne sauraient cependant être rapportées d'une manière évidente au tems du culte païen, et semblent toutes indiquer, par les formules qu'elles offrent, une origine postérieure. Il ne s'ensuit pas qu'on doive nier absolument l'existence de l'écriture chez les Scandinaves, avant qu'ils eussent adopté la religion chrétienne. Sans recourir à l'hypothèse sur Odin, admise sans une critique assez sévère par des historiens, d'ailleurs estimables, on peut observer que depuis des tems assez reculés, un alphabet très-ressemblant à celui qu'on nomme runique; et qui, probablement, était une corruption de l'alphabet des Romains, s'était répandu en Allemagne, notamment dans le nord de ce pays, et que de là il aura pu passer facilement en Scandinavie, pour y subir encore quelques nouvelles altérations. Les caractères runiques, qui ont donné leur nom aux monumens où ils ont été employés,

(1) Du mot *runa*, signifiant en général *caractère*, et s'appliquant aussi aux caractères magiques; c'est dans ce sens que l'emploie Sturleson, en parlant d'Odin.

Digitized by Google

se conservèrent le plus long-tems dans les cantons reculés de la Norwège et de la Suède. Il paraît qu'ils commencèrent à faire place, vers le treizième siècle, aux caractères usités dans le reste de l'Europe, durant le moyen âge (1).

Les Scandinaves avaient acquis par l'expérience quelques notions astronomiques ; ils connaissaient les principaux rapports de la justice sociale, et ils avaient plusieurs idées de morale pratique, analogues à leur situation. L'habitude de parler dans les assises ou assemblées nationales leur donnait souvent le don de la parole. Mais ils aimaient et cultivaient sur-tout la poésie. La Norwège ayant été long-tems le principal théâtre de la gloire de leurs poètes, nous croyons devoir nous arrêter quelque tems à un sujet qui n'a pas encore été suffisamment éclairci.

Chez toutes les nations la poésie a été le

(1) On a écrit des volumes sur les runes et sur leur origine. Voyez, sur l'histoire de ce point d'antiquité, l'ouvrage danois de Nyerup, intitulé : *Considérations sur la littérature nationale dans le moyen âge.* L'origine est le mieux discutée dans les Dissertations latines de I. Ihre, sur les runes, qui sont des thèses soutenues sous la présidence de ce savant professeur, à Upsal, de 1769 à 1771.

premier essai des combinaisons de la pensée et de l'imagination, le premier résultat du travail de l'esprit. Elle a dû naître de bonne heure sous le ciel inspirant du Midi. Cependant on voit les nations du Nord s'y livrer également dès les premiers âges de leur existence sociale. Nous ne dirons pas, ainsi que plusieurs écrivains du Nord entraînés par les préventions, qu'avant la naissance de Jésus-Christ Odin enseigna aux peuples septentrionaux l'art de faire des vers, et nous éviterons de nous perdre dans le vague des tems mythologiques, ou dans les ténèbres épaisses des âges, que le manque de monumens a dérobés à l'histoire. Mais, d'un autre côté, nous ne soutiendrons pas, avec quelques critiques modernes, que les premiers poètes scandinaves furent les imitateurs des troubadours, des trouverres, des *minnesinger* du douzième et du treizième siècle. En suivant le développement des mœurs, des usages, des institutions, on trouvera dans le Nord des origines plus raisonnables. Née peut-être en Scandinavie, comme en Allemagne, en Irlande, en Ecosse, à une époque très-reculée, la poésie a dû se développer parmi les Scandinaves après le huitième siècle, lorsqu'ils commencèrent à se livrer à ces expéditions bel-

liqueuses qui les rendirent si redoutables (1). Ce furent leurs exploits qui exaltèrent leur imagination, comme l'indique le caractère de leur poésie : elle était essentiellement guerrière, et les poètes eux-mêmes furent souvent d'illustres guerriers. C'était sur-tout au milieu des combats que leur verve s'échauffait, et qu'ils sentaient l'inspiration de leur muse; telle avait été l'origine de la renommée des bardes, et de même chez les Grecs la poésie s'était formée sous les auspices de la valeur, parmi les triomphes et les illustres faits d'armes. Le goût de la poésie augmenta dans la Scandinavie avec l'illustration nationale, et peut-être aussi par les communications avec l'Ecosse et l'Irlande. Les poètes recueillirent les antiques traditions, racontèrent les événemens dont ils avaient été témoins, et devinrent les premiers historiens de leur pays. En célé-

(1) On cite Starkoter (le vieux), Brage (le vieux), comme d'anciens poètes qui doivent avoir vécu à peu près du tems de Ragnar Lodbrok, vers la fin du huitième siècle. Ce roi, dit-on, fut poète lui-même; et ayant été jeté, en Angleterre, dans une fosse remplie de serpens, il composa, avant d'expirer, le chant qui porta son nom. D'autres ont attribué ce chant à sa femme; mais il y a lieu de croire qu'il a été composé par un poète plus moderne. Voyez Lagerbring, *Histoire de Suède*, tome Ier, page 157.

brant les héros et leurs ancêtres, ils mêlèrent à ces antiques généalogies celles des dieux. Etant plus éclairés, plus capables de grandes conceptions, ils développèrent aussi les leçons de la morale, et donnèrent d'utiles leçons aux peuples et aux princes. Depuis la fin du dixième siècle, la plupart des poètes furent des Islandais, qui se rendaient en Dannemark, en Suède, et sur-tout en Norwège, dont ils étaient plus rapprochés, et où ils avaient conservé d'anciennes relations.

Les poètes de la Scandinavie portaient le nom de *scaldes* (1), qui désignait un homme savant et supérieur par l'esprit. L'opinion qu'on avait de leur talent leur faisait obtenir une grande considération. D'ailleurs ils étaient souvent également distingués par leur origine, et les princes eux-mêmes cultivaient quelquefois l'art de la poésie. Harald aux beaux cheveux fut de ce nombre; doué d'une imagination élevée, il aimait à consacrer ses loisirs aux compositions poétiques. A sa cour, il accordait le premier rang aux scaldes, et il honora d'une faveur particulière Théodolfer Hvinverske, qui avait chanté les rois ses an-

(1) Voyez Ihre, *Glossar. sueo-got.*, au mot *skald*.

Digitized by Google

cêtres (1). Les dispositions favorables de Harald pour les poètes se transmirent dans sa famille. Eric, son fils et son successeur, ayant été informé que le scalde Eigild s'était rendu coupable d'un meurtre, prononça contre lui la sentence de mort. Mais le scalde parut devant le roi, et récita un poëme qui lui fit obtenir sa grâce, et qui est connu sous le nom de *rançon d'Eigild.* Plusieurs autres princes du Nord donnèrent aux Scaldes des preuves signalées de leur estime; on rapporte que le roi de Dannemark Suénon Estritson savait par cœur la plupart de leurs poésies. Il était reçu, en général, de réciter ces poésies, et c'est ainsi que se sont conservées principalement celles qui nous restent.

Un rhythme plus ou moins régulier et cadencé indiquait essentiellement le langage poétique. La rime ne fut introduite que lorsqu'on eut eu connaissance des versificateurs d'Allemagne et de France. Les poètes se permettaient aussi des inversions, dont ils abusèrent même au point d'obscurcir le sens, et de devenir énigmatiques. Ils avaient imaginé une

(1) C'est de ce poëme historique de Théodolfer que Sturleson tira l'histoire des Ynglingiens, qui forme la première partie de sa chronique.

multitude de noms pour exprimer les objets dont ils parlaient le plus souvent. Ainsi ils avaient cent vingt-six noms pour désigner Odin comme le dieu de la guerre, et trente pour dire le chef d'une expédition. Quelquefois leur style prend une teinte orientale et ossianique, et s'enrichit d'images, de figures hardies. Les flèches sont la grêle des combats; le jour est le fils du soleil et de la terre; celle-ci est la base des airs, ou le vaisseau qui flotte sur les âges. Parmi les poésies scaldiques qui nous restent, il y en a qui ne sont que de simples récits historiques; d'autres peuvent être regardées comme des odes, des hymnes, des chants de guerre. Ce sont celles qui font le mieux connaître le genre de talent des scaldes. On y trouve peu de développemens, de la rudesse et des négligences; mais on y remarque aussi de l'élan, de l'énergie, de la grandeur. Les poètes scandinaves réussissaient sur-tout à peindre le mâle courage, la force d'esprit et de corps extraordinaire des héros de leur pays. En les lisant, on éprouve l'impression que la lecture d'Homère faisait à un artiste célèbre: on voit les hommes hauts de dix pieds. Quelquefois des traits touchans de cette sensibilité franche et naïve qui n'est connue que dans

les âges primitifs, se mêlent au récit des combats, et l'accent d'une émotion touchante retentit au milieu du bruit des lances et du choc des boucliers. Sous ce rapport, également, on retrouve dans les scaldes les poètes de la haute antiquité. Qu'il est intéressant d'entendre le valeureux Hialmar, l'amant d'Ingeborg, fille du roi d'Upsal; lorsqu'il a été blessé à mort par Agantyr, en combattant pour obtenir cette princesse, parler ainsi à son ami Odur :

« J'ai seize blessures; mes armes sont brisées; mes yeux se couvrent de ténèbres; l'épée d'Agantyr a porté jusqu'à mon cœur son tranchant affilé.

» Des princes puissans sont assis à la table du roi; d'illustres guerriers se livrent avec lui aux plaisirs des festins; moi, j'essaie en vain de marcher et je ne puis me relever.

» La fille du roi, blanche comme la neige, m'accompagna jusqu'au rivage; ce qu'elle me dit en me quittant était vrai : Hialmar, tu ne reviendras plus!

» De jeunes femmes chantaient sur les rochers; leur voix faisait plaisir à mon oreille; mais il fallut partir pour le lieu du combat, et la barque vogua au gré du vent.

» Odur, ôte de mon doigt cet anneau d'or,

et donne-le à ma chère Ingeborg ; qu'il soit le messager d'une triste nouvelle, et lui apprenne qu'elle ne me reverra plus.

» Le vautour vole vers moi du fond des noires forêts ; l'aigle le suit ; cet avide vautour se nourrira de mon sang ; ce grand aigle aura mon corps pour pâture (1). »

Les femmes avaient beaucoup d'attrait pour les héros scandinaves, et prenaient quelquefois sur eux un grand ascendant. Harald aux beaux cheveux en fournit sur-tout un exemple frappant. Gida captiva son cœur, et l'éleva par la réponse qu'elle lui fit à la hauteur de sa des-

(1) Les poésies scaldiques ont été conservées principalement par les historiens et par les romanciers islandais. On en trouve aussi plusieurs avec des détails sur la versification, dans les recueils mythologiques intitulés *Edda*, dont j'aurai occasion de parler dans la suite de mon travail. Le chant de mort d'Hialmar est tiré du *Herwara saga*. Je donnerai d'autres morceaux de cette ancienne poésie, à l'occasion des événemens auxquels ils se rapportent, et je les traduirai sur les originaux aussi fidèlement que le permet le génie de la langue française. Le recueil de Mallet est bon ; mais l'auteur n'a pas recueilli tout ce qui est intéressant. Ses observations historiques ne sont pas non plus assez complètes ni assez précises. Il n'avait pas les secours qu'on a obtenus depuis par les travaux de Suhm, de J. Olafen, de Nyerup, de Lagerbring, et de plusieurs autres savans du Nord. M. Graberg a publié un *Essai sur les Scaldes*, en italien. Cette production aurait eu besoin d'être mûrie.

Digitized by Google

tinée. Avant et depuis son mariage avec elle, il s'attacha à plusieurs autres femmes, et, selon quelques rapports, il en eut un tems six à-la-fois. Il les choisissait ordinairement dans les familles des anciens chefs, qu'il voulait s'attacher. L'une d'elles, nommée Snefrida, lui était devenue si chère, que lorsqu'elle fut enlevée par une fin précoce, il se plaça près de son cadavre, et ne s'en sépara que lorsqu'il fut entré en putréfaction. Ragnilde, fille d'un prince de Jutland, ne lui accorda sa main qu'en exigeant qu'il renverrait ses autres femmes, et il se soumit à cette condition. Pour l'honneur du roi, il faut supposer que Gida était morte. Il eut de Ragnilde un fils qui reçut le nom d'Eric, et qui obtint son attachement particulier.

Outre ce fils, Harald avait dix-neuf autres enfans. Voulant leur assurer des établissemens dignes de leur naissance, et satisfaire les prétentions qu'ils manifestaient, il choisit un moyen qui lui devint funeste à lui-même et à son pays. Après avoir désigné Eric pour être son principal successeur et le monarque en chef, il assembla les grandes assises, et partagea sous leurs auspices la Norwège entre ses fils, donnant à chacun le titre de roi, et ré-

servant à Éric le droit de supériorité. Il créa même des comtés en faveur de ses filles. Il n'y eut de négligé dans le partage que Haquin, qui était en Angleterre auprès du roi Adelstan. L'exécution de cette mesure de Harald eut lieu de son vivant, soit qu'il se sentît affaibli par les années, soit qu'il voulût consolider son ouvrage par l'autorité paternelle. Telle était encore l'ignorance des vrais ressorts de l'ordre politique dans l'Europe entière, qu'il devait s'écouler des siècles avant qu'on pût se faire l'idée d'un gouvernement régulier, et que les grands Etats pussent prendre une consistance solide. Malgré le désir qu'avaient les princes d'affermir l'autorité, ils ne s'attachaient qu'aux formes féodales et aux institutions qu'ils y trouvaient analogues. Le revenu de leur trésor étant très-borné à cause du manque d'industrie et de commerce, ils cherchaient dans les dotations en domaines et en titres des ressources pour leurs enfans. Ils s'imaginaient que la suprématie d'un chef et l'intérêt commun de la famille suffiraient pour établir un centre d'influence, et pour maintenir la sûreté générale. Avant Harald, et assez long-tems après sa mort, d'autres souverains se conduisirent d'après les mêmes principes, et en

France, en Espagne, en Pologne, en Russie, en Suède, des partages souvent arbitraires, des morcellemens plus ou moins considérables, amenèrent l'incohérence et le désordre. Les peuples ne s'opposaient point à cet état de choses, parce qu'ils le croyaient naturel; mais ils en étaient les victimes. L'organisation des sociétés politiques s'opère lentement; elle est le résultat graduel de l'expérience des siècles. Commencée au moment où les grands rapports ne sauraient être connus, elle n'avance qu'avec le progrès des arts et des lumières, et ne se perfectionne que lorsqu'il s'est formé une raison publique par la masse des talens, ainsi que par l'importance et l'étendue des intérêts.

Dès son vivant, Harald vit éclater entre ses fils la jalousie et la discorde. Son autorité paternelle fut inutile pour rétablir l'union. Les nouveaux rois, au nombre de plus de douze, se firent la guerre et ensanglantèrent le sol norwégien; heureusement pour le pays, ils entreprirent ensuite des courses maritimes, où il en resta huit. L'an 930, le monarque, blanchi sous les années, mais qui, jusqu'alors, avait pris part au gouvernement, s'en démit dans une assemblée des notables du royaume. Eric fut reconnu solennellement pour son suc-

cesseur; ses autres fils encore en vie et présens en Norwège furent déclarés rois subordonnés de diverses provinces. Harald vécut encore quelques années. L'an 933, la mort mit un terme à sa longue carrière; il avait alors plus de quatre-vingts ans et en avait régné plus de soixante. On plaça sur son tombeau une pierre sépulcrale d'une hauteur très-considérable. Ce monument, renversé dans le cours des âges, et long-tems caché sous des ruines, a été retrouvé non loin de la demeure d'un laboureur, dans la famille duquel la tradition en avait perpétué le souvenir.

Harald Ier fut un des princes distingués du tems où il vécut, et il fait époque dans les annales du Nord, pour avoir créé un Etat. On peut lui reprocher des injustices et des mesures violentes ou peu salutaires, et il paya le tribut à son siècle sous plus d'un rapport; mais d'ailleurs son ame était susceptible de mouvemens généreux, et son esprit de conceptions étendues. Il avait su s'élever à l'idée d'une divinité suprême et unique, et c'était au nom de cette divinité qu'il prononçait ses sermens dans les circonstances importantes. Les arts magiques lui étaient odieux. Ayant appris qu'un de ses fils était entré dans l'association des magiciens,

il s'efforça de le ramener, et n'ayant pu y réussir, il ordonna, pour donner un grand exemple, de faire une expédition contre lui, et de le mettre à mort. Jaloux de sa dignité et de sa grandeur, Harald les soutint dans toutes les occasions, et se fit respecter des monarques étrangers. Il paraissait ordinairement avec une suite nombreuse; sa cour présentait un faste martial, propre à frapper une nation valeureuse. Les boucliers, les casques, les haches, arme favorite des anciens Norwégiens (1), brillaient dans le palais. On y voyait les guerriers illustres, plusieurs grands-officiers de la couronne, ayant à leur tête le porte étendard, et les scaldes présidaient à l'assemblée par leur génie et leur haute renommée. Tel fut le fondateur de ce royaume dont nous allons retracer les destinées dans les âges suivans.

(1) Elle est appelée *securis norica* par les historiens étrangers.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

933 — 1033.

Eric, surnommé *Hache-de-Sang*; arrivée de Haquin Adelstan, fils de Harald I[er], surnommé ensuite *le Bon*; son avènement au trône; ses efforts pour introduire le christianisme; intrigues de Gunilde, veuve d'Eric; mort de Haquin I[er] ou le Bon; son caractère; honneurs rendus à sa mémoire; avènement de Harald II, surnommé *Grafell*; trames et complots du comte Haquin; fin tragique de Harald II; succès, crimes et fin tragique du comte Haquin; avènement d'Olaus Trygueson ou Olaus I[er]; son zèle pour l'établissement du christianisme; ses relations avec la reine Sigride; ligue de plusieurs princes contre lui; combat maritime où il périt; partage de la Norwège entre les rois de Dannemark et de Suède, et les comtes norwégiens Eric et Suénon; Olaus Haraldson ou Olaus II, depuis surnommé *le Saint*; ses démêlés avec le roi de Suède; son zèle pour le christianisme; triomphe de Canut-le-Grand, roi de Dannemark; revers d'Olaus; bataille où il périt; traits remarquables sur Olaus; coup-d'œil sur les institutions et les mœurs.

Plusieurs expéditions maritimes avaient fait connaître Eric avant la mort de son père (1).

(1) Voyez Sturleson, 4[e] partie; Torfæus, 2[e] partie, liv. 3, 4, 5; Schoening, tome II.

La plus remarquable est celle qui le conduisit dans ce pays lointain nommé Biarmie, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et dont il est souvent question dans les chroniques du Nord. Il était situé entre la mer Blanche et le golfe de Bothnie. Un peuple de race finoise y était établi de tems immémorial. On y voyait le temple de la principale divinité des Finois, nommée Jumala, et les magiciens y étaient en grand nombre. La Biarmie est représentée comme un pays riche et commerçant, ce qui veut dire sans doute qu'elle avait une pêche abondante et des pelleteries précieuses. Les Norwégiens se rendirent assez fréquemment dans ce pays jusqu'à la fin du treizième siècle. Depuis ce tems, la Biarmie disparaît de l'histoire, et l'on croit que ses destinées se confondirent avec celles de la Russie pendant l'invasion des Tartares (1).

Eric avait ramené de ses courses maritimes une femme nommée Gunilde, qui joignait à un extérieur séduisant un caractère inquiet, impérieux, et qui s'était fait instruire par les Finois dans l'art de la magie. Gunilde prit

(1) On a cru retrouver le nom de Biarmie dans celui de Permie, que porte une des provinces de l'empire russe.

Digitized by Google

bientôt sur le prince un tel empire, qu'il l'épousa et suivit ses conseils dans toutes les affaires importantes. Il était jaloux des prérogatives de ses frères, et de l'indépendance qu'ils ambitionnaient dans leurs domaines. Gunilde nourrit cette jalousie, et le roi résolut de faire périr les rivaux de son autorité. Ayant attaqué ses frères, il en tua deux de sa propre main. Le peuple, indigné, lui donna le surnom de *Hache-de-Sang* (1), et il devint l'objet de la haine générale; sa chute n'était pas éloignée lorsque l'apparition inattendue de Haquin Adelstan en hâta le moment.

Ce prince était fils de Harald aux beaux cheveux et de Thora de Mostur, qui, pendant un voyage maritime, l'avait mis au monde sur un rocher voisin de la côte. Voici comme on rapporte qu'il fut conduit en Angleterre et y passa sa jeunesse. Adelstan, petit-fils du grand Alfred, en montant sur le trône, voulut acquérir de l'ascendant sur Harald, dont la puissance était devenue fameuse dans le nord et dans l'occident. Il lui envoya une épée d'argent, que le monarque norwégien accepta. Au moment de partir, le député anglais lui déclara

(1) *Blodyxe*, dans la langue du pays.

Digitized by Google

que, puisqu'il avait accepté l'épée, il s'était reconnu vassal du roi d'Angleterre. Harald projeta aussitôt de se venger. Il envoya en Angleterre son fils Haquin, encore en bas âge, le confiant à Hauke, un de ses meilleurs guerriers, à qui il donna ses instructions, et qu'il fit accompagner de trente hommes déterminés. Le jeune prince fut présenté à Adelstan par Hauke, qui le plaça sur les genoux du roi, et lui dit : « Le roi de Norwège te salue amicalement, et te somme d'élever ce fils, qu'il a eu d'une de ses concubines. » Choqué de cette démarche hardie, Adelstan saisit l'épée qui était à côté de lui, et sembla vouloir en frapper le prince Haquin. « Tu as reçu le fils de Harald, lui dit Hauke; tu l'as tenu sur tes genoux, et, selon nos usages, tu l'as adopté. Tu peux le mettre à mort; mais Harald a d'autres fils; du reste, je t'applique cette maxime reçue parmi nous, que celui qui se charge d'élever l'enfant d'un autre, se reconnaît son vassal. » En même tems les Norwégiens mirent la main à leurs épées, et après avoir salué le roi, ils s'éloignèrent. Adelstan se calma, garda Haquin à sa cour, et le fit élever avec soin. Les deux monarques, satisfaits sans doute de s'être essayés ainsi réciproquement, vécurent

depuis dans la meilleure intelligence. Harald fit présent d'un vaisseau richement équipé à Adelstan, qui, dit-on, eut le projet de faire échoir la succession d'Angleterre au roi de Norwège (1).

Haquin, éloigné de son pays, n'avait pas été compris dans le partage des Etats de Harald, auxquels il avait des droits, selon les coutumes du tems, quoiqu'il eût reçu le jour d'une concubine. Lorsqu'il fut instruit de la mort de son père et de la conduite d'Eric, il fit le projet de se rendre en Norwège, et d'aspirer à la couronne. Adelstan lui ayant donné des vaisseaux et des soldats, il se mit en route; mais assailli par une tempête, il vit ses vaisseaux dispersés, et ne se sauva lui-même qu'avec beaucoup de peine sur la côte de Wik. Eric était alors dans cette province, où il séjournait souvent, et Haquin ne put hasarder aucune tentative sur ce point. Il se hâta de

(1) Les relations du fils de Harald Ier avec le roi d'Angleterre lui firent donner le surnom d'*Adelstan* ou de *Nourrisson d'Adelstan*, *Adelstans Foster*. Le nom de Haquin s'exprime, dans les langues scandinaves, par Hakon, Hokan et Hagen, dont on a fait Haquinus ou Haco en latin, et en français, Haquin et quelquefois Hącon. Je me suis conformé à l'usage le plus généralement adopté par les historiens qui ont écrit en latin ou en français.

passer avec les débris de sa flotte dans le district de Thrandie ou Drontheim, dont le roi, désigné par les dispositions de Harald, avait été immolé à la jalousie d'Eric, et qu'administrait le jarl ou comte Sigurd. Le comte accueillit avec empressement un prince dont il avait surveillé l'enfance, et auquel il reconnut des qualités supérieures. Il assembla le peuple, et lui présentant Haquin, il parla ainsi : « Eric a fait périr votre roi ; le fer et le poison servent tour-à-tour l'ambition de sa femme. Harald, en préférant ce fils pour en faire le chef suprême de la Norvège, a manqué à sa prudence ordinaire, et s'est laissé entraîner par des sollicitations intéressées. Habitans de cette contrée, la mort de votre roi doit être vengée, si vous ne voulez attirer sur vous la colère des dieux. Les dieux font connaître leur volonté ; ils vous envoient un prince dont les traits retracent ceux de son illustre père, et qui a pour allié le puissant monarque d'Angleterre. Vous ne devez point balancer, car la Norwège entière est indignée contre Eric, et renoncera à lui obéir aussitôt qu'elle verra un successeur digne du pouvoir. » Sigurd ayant cessé de parler, Haquin s'avança et harangua le peuple. Il s'attacha sur-tout à captiver les

laboureurs et propriétaires de fonds de terre. Vous serez maintenus, leur dit-il, dans la jouissance de vos droits, et les champs que vous cultivez seront l'héritage de vos enfans; nous en faisons tous ici le serment solennel (1). » L'assemblée applaudit; on entendit répéter ces mots: « C'est le fils du grand Harald; il a la taille imposante de ce roi, ses traits, sa démarche. » Haquin fut proclamé roi dans la Thrandie, et peu après dans les autres parties du royaume. Il donna cependant des provinces aux fils de ses frères qui avaient échappé à l'ambition cruelle d'Eric et aux embûches de sa femme (2).

Eric voulut opposer une armée et une flotte à Haquin et à ses partisans; mais il se vit abandonné partout, et fut obligé de prendre la fuite. Il se retira d'abord avec sa famille dans les îles Orcades, où il fit le métier de pirate. S'étant rendu en Angleterre, il parvint à s'é-

(1) C'était la classe qu'on désignait par le nom d'*odalbonde*, si honorable, sous tous les rapports, dans la Scandinavie. Harald Ier, dans ses expéditions, avait dépouillé plusieurs de ces propriétaires, qui faisaient de justes réclamations.

(2) Voyez Sturleson, 4e partie, chap. 1 et 2; et Torfæus, 2e partie, livre 4, chap. 6, où les discours sont rapportés, ainsi que les circonstances qui rendirent si remarquable cette assemblée du peuple.

tablir, sous les auspices d'Adelstan, dans la province de Northumberland, en s'engageant à la défendre contre les incursions des Normands. Après avoir eu plusieurs autres aventures, il périt dans un combat sur lequel il n'y a point de renseignemens authentiques. Gunilde, sa veuve, et quelques-uns de ses fils, passèrent dans les îles d'Ecosse, et de là en Dannemark, où ils méditèrent des projets de vengeance, et se lièrent avec les grands de ce pays, qui leur étaient alliés par Ragnilde, dont Eric avait reçu le jour.

Haquin I[er], parvenu au trône en 936, prit plusieurs mesures pour s'y affermir. Il chercha sur-tout à défendre les provinces frontières contre les attaques des rois de Dannemark et de Suède. On a raconté qu'il eut avec eux, vers l'an 950, une entrevue près de la rivière de Gothie, sur les confins des trois royaumes du Nord, dans l'île de Danaholm, et que les trois princes firent, pendant cette entrevue, un traité de limites, confirmé depuis par le pape Agapet II (1). Mais il n'y a rien de certain sur cet événement, et l'authenticité de la bulle du pontife n'a pas été reconnue. Il eût

(1) Voyez Schoening, tome II, parag. 83, page 308.

été assez singulier qu'à cette époque où le christianisme avait fait si peu de progrès en Scandinavie, le chef de cette religion eût été pris pour arbitre dans un différent politique. Il n'est pas même probable que les trois monarques aient eu recours à des négociations. Les limites conservaient plus ou moins de vague, selon les anciens usages, et l'on se bornait à prévenir les incursions et les pillages. Haquin fit bâtir des forts, ordonna d'établir des signaux le long des côtes, et il créa des gouvernemens ou des districts maritimes pour l'équipement de ses flottes.

Tous les témoignages se réunissent pour reconnaître la haute sagesse que Haquin fit présider à son administration. Il perfectionna les lois, et c'est à lui que remontent les codes les plus anciennement mentionnés dans les Annales du Nord. La renommée de sa douceur et de sa modération engagea les habitans du Jemtland à le reconnaître pour leur souverain. Mais il perdit d'un autre côté le tribut des îles Orcades, dont le comte, nommé Arfin, ayant épousé une fille d'Eric, se déclara indépendant, et soutint quelque tems ses prétentions. Haquin put d'autant moins se livrer à des expéditions lointaines, qu'il était occupé

d'un projet important, mais difficile à exécuter. Il désirait d'introduire en Norwège la religion chrétienne, dans laquelle il avait été élevé en Angleterre par les soins du roi Adelstan.

Haquin convoqua plusieurs fois les grandes assises pour faire recevoir son projet. Mais il rencontra une forte opposition, et il n'y eut que les hommes de sa cour et de sa suite qui adoptèrent le christianisme. Le comte Sigurd lui-même, qui s'était montré si dévoué à ses intérêts, ne le seconda point dans cette circonstance. Ne voulant pas agir directement, il provoqua le zèle d'un homme puissant, nommé Asbioern, qui, en présence du peuple, adressa au roi un discours dont nous rapporterons les principaux traits : « Tu as été reçu parmi nous avec joie, parce que tu es le descendant de nos princes, et que tu as promis de nous rendre nos libertés ; mais tu veux maintenant nous donner une religion qui ne nous convient point, et qui n'est point celle de nos pères. Les dieux de la Norwège sont aussi anciens que le monde ; nos pères, que nous ne devons point accuser de simplicité, les ont adorés et servis. Ce sont ces dieux qui ont protégé notre patrie. Quoique nous soyons prêts à sacrifier à notre roi nos biens et notre vie, nous ne lui sacrifierons

pas nos dieux. Si tu leur portes atteinte, et que tu persistes à vouloir nous donner une nouvelle religion, nous renoncerons à t'obéir, et nous mettrons un autre à ta place. » Sigurd prenant ensuite la parole, dit au peuple : « Le roi ne s'occupe que de la prospérité du royaume, et il veut rester votre ami. Il désirerait que vous devinssiez chrétiens, mais il ne forcera personne. » (1) Par cette tournure adroite, Sigurd contraignait Haquin à laisser subsister les idoles, et, sans heurter le prince, il captivait le peuple. Mais pendant l'assemblée les esprits s'étaient échauffés. On demanda que le roi donnât des preuves de son attachement à l'ancien culte. On le força à vider la coupe de Thor et à manger de la chair de cheval, ce que les chrétiens regardaient comme une impiété. Dans le même moment, on détruisit les églises que Haquin avait fait construire, et les prêtres chrétiens qu'il avait fait venir d'Angleterre furent mis à mort. Le roi, quelle que fût la modération de son caractère, entreprit de venger sa dignité ; il rassembla des troupes, et ordonna les préparatifs d'une expédition militaire ; mais le comte Sigurd interposa l'autorité de ses conseils, et la guerre n'éclata point.

(1) Voyez Sturleson, 4e partie, chap. 17.

Cependant la fermentation durait encore, et la tranquillité publique était menacée.

Gunilde et ses fils avaient été attentifs à ces événemens, et se proposaient d'en profiter. Secondés par le roi de Dannemark, les princes Gammal, Harald Grafell et Sigurd, équipèrent une flotte, et les signaux de la côte ayant été négligés, ils entreprirent une descente. Haquin fut à leur rencontre, et les repoussa. Le prince Gammal périt, et ses frères prirent le parti de se retirer. Mais étant revenus vers l'année 960 sur un autre point, ils surprirent le roi au moment où il n'avait autour de lui qu'un petit nombre de combattans. Reconnu à son casque éclatant, il vit tous les efforts se diriger contre lui. Un élan de courage lui fit cependant repousser l'attaque, et il poursuivait le cours de sa victoire, lorsqu'il fut atteint d'un javelot et blessé mortellement. Emporté par les siens du champ de bataille, il voulut se faire conduire sur un vaisseau à une habitation qu'il possédait dans un canton peu éloigné. Mais pendant le trajet ses forces l'abandonnèrent, et l'on fut obligé de le déposer dans le lieu le plus proche qu'on pût atteindre; c'était ce même rocher où sa mère lui avait donné le jour. On dressa une tente sous laquelle il mourut. Il ne laissait point de fils. Conformément

à son caractère et à l'esprit de la religion qu'il professait au fond de son cœur, il légua la couronne à l'un de ses neveux, Harald Grafell (1), quoique ce prince eut combattu contre lui. Les assistans lui ayant demandé s'il désirait qu'on le transportât en Angleterre pour y être enterré selon les usages des chrétiens : « J'ai vécu, dit-il, comme païen, je dois être enterré comme païen. » Le peuple, revenu de ses préventions contre lui, rendit justice à sa mémoire, et lui décerna d'une voix unanime le surnom de *Bon*. Il ne put recevoir la béatification chrétienne, mais il obtint celle du paganisme, parce qu'il avait eu des vertus que doivent respecter toutes les religions. Après avoir revêtu sa dépouille mortelle de ses plus beaux habits, on le déposa dans la terre avec la plupart des cérémonies accoutumées, à quelque distance du lieu où il était mort. L'émotion fut générale ; l'assemblée le recommanda aux dieux, et le scalde Eyvind, qui avait assisté au combat, composa un hymne à son honneur. Après avoir représenté son arrivée et sa gloire dans le séjour des immortels, le poète disait : « Il est né sous d'heureux auspices, le roi

(1) Ce surnom signifie *peau* ou *couverture grise*. Il fut pris d'une circonstance particulière de la vie du prince. V. Torfæus.

Digitized by Google

qui sait ainsi mériter la faveur des dieux ; l'âge où il a vécu restera à jamais dans la mémoire des hommes.

» Le loup Fenris (1) brisera ses liens pour répandre le ravage, avant qu'un aussi bon roi reparaisse sur une terre désolée de sa mort.

» Les troupeaux expirent, le parens meurent, beaucoup d'hommes sont réduits à l'esclavage, les peuples gémissent depuis que le roi Haquin est allé demeurer avec les dieux (2). »

Aussitôt que les fils de Gunilde eurent été instruits de la noble conduite de Haquin, ils prirent la résolution de se rendre auprès de lui ; mais il venait d'expirer quand ils arrivèrent. Harald Grafell ou Harald II prit le titre de roi en chef (3), et trois de ses frères ob-

(1) Ou le génie du mal, qui devait amener la fin du monde.

(2) Sturleson, 4ᵉ partie, chap. 33, rapporte l'hymne dans toute son étendue, tel qu'on l'avait de son tems. Mallet a donné la traduction de la plupart des strophes. J'ai traduit celles que je rapporte sur le texte de Sturleson. Elles m'ont paru les plus intéressantes et les plus propres à peindre à-la-fois le caractère de Haquin et le génie de la poésie scaldique. Il y a dans un endroit de l'hymne, que le roi rencontra huit frères dans le séjour des dieux. C'est sans doute ce qui a fait dire à Mallet que les huit frères avaient péri dans le même combat avec Haquin ; mais ils étaient morts auparavant dans des expéditions maritimes, comme on l'a vu dans l'histoire de Harald Iᵉʳ.

(3) Voyez Sturleson, 5ᵉ partie ; Torfæus, 2ᵉ partie, tomes VI, VII, VIII ; Schoening, tome III.

tinrent des provinces ; mais ce fut leur mère, l'ambitieuse Gunilde, qui exerça le pouvoir. Elle profita de son ascendant pour satisfaire sa vengeance. Ce fut sur-tout contre le comte Sigurd que se dirigèrent ses intrigues et ses perfidies. Après lui avoir fait des protestations d'amitié, elle prit des mesures pour le faire périr au milieu des flammes, dans sa propre maison. Deux petits-fils de Harald aux beaux cheveux, Trygue et Gudriod, furent assassinés. Astride, veuve de Trygue, se sauva en Suède avec un fils en bas âge, nommé Olaus, et le même pays devint l'asile de Harald Graenske, fils de Gudriod.

Mais un homme non moins ambitieux que Gunilde, non moins versé qu'elle dans les machinations de la haine et de la vengeance, Haquin, fils du comte Sigurd, jura la perte de celle qui avait été l'instrument de la mort de son père. Après avoir été obligé de quitter le gouvernement de Thrandie, dans lequel il avait succédé à son père en qualité de comte, il se rendit en Dannemark, où régnait Harald *à la dent bleue*. Atteint d'une maladie grave, il fut retenu quelque tems sur le lit de la douleur. Ce fut dans cette situation qu'il conçut un projet dont son ame dure et vindicative

s'applaudit, et qu'il parvint à exécuter. Il entra en conférence avec le neveu du roi de Dannemark, le prince Gull Harald, et il engagea ce prince à demander la moitié du royaume, comme lui revenant par le droit de sa naissance. Le monarque danois fut très-embarrassé de cette demande, et crut devoir prendre conseil de Haquin, qui avait su, dans le même tems, gagner ses bonnes grâces. Le comte norwégien lui dit que le meilleur moyen de se débarrasser des prétentions de son neveu serait de lui faire obtenir le royaume de Norwège, aux dépens du fils de Gunilde, Harald Grafell. Ce roi avait quelques bonnes qualités, et tempérait, par une conduite souvent généreuse, les impressions défavorables qu'il donnait, en suivant les suggestions de sa mère et de ses frères. Le roi de Dannemark l'avait même accueilli dans sa jeunesse pendant la fuite de sa famille. La proposition du comte Haquin fut d'abord rejetée; mais le perfide conseiller parvint à faire disparaître tous les scrupules. Il présenta les prétentions de Gull Harald d'une manière si alarmante, que le roi approuva le projet de l'élévation de son neveu sur le trône de Norwège.

Une disette de plusieurs années avait réduit

ce pays à une situation déplorable. Le roi et ses frères trouvaient à peine le moyen de subsister dans leur cour; le peuple se montrait tantôt abattu, tantôt irrité, parce qu'il regardait la famine comme une punition des dieux, dont la famille royale avait excité le courroux, en favorisant l'introduction du christianisme. Le comte Haquin sut tirer parti de ces circonstances. Il fit en sorte qu'on invita Harald Grafell à se rendre en Dannemark, et qu'on lui promit un asile dans le Jutland. Le roi de Norwège, accablé de chagrins et de craintes; peu disposé à la méfiance, et depuis long-tems en relation d'amitié avec le Dannemark, accepta l'offre qu'on lui fit. Quoique Gunilde, sa mère, qui soupçonnait une trahison, cherchât à le détourner du voyage, il partit avec sa suite vers l'année 963. A peine eut-il abordé en Jutland, qu'il fut assailli par les soldats de Gull Harald, qui l'attendaient, et on le mit à mort, malgré la résistance courageuse que lui-même et ceux qui l'accompagnaient opposèrent à ce noir attentat. Peu après parut Haquin, avec des vaisseaux et des soldats, qui ordonna de passer tous les Norwégiens au fil de l'épée. Le prince danois croyait triompher; mais le traître Haquin, plus profondément

pervers, et qui avait des vues très-différentes, se saisit de lui, le dépouilla de tous les trésors qu'il avait amassés dans ses expéditions maritimes, et le fit mourir comme perturbateur du repos public, et assassin d'un roi. Le comte s'était assuré du consentement de Harald de Dannemark, en lui représentant qu'il serait dangereux peut-être de laisser parvenir son neveu au trône de Norwège, qu'il devait en prendre possession pour lui-même, et nommer un lieutenant dont il recevrait le tribut; insinuant que cette dignité pourrait être la récompense de celui qui dirigeait cette révolution. Le roi partit en effet pour la Norwège avec une flotte et une armée, traita ce pays comme sa conquête, et donna quelques provinces à Harald Graenske, fils de Gudriod (1). Trompé par les insinuations fallacieuses du comte Haquin, il le nomma son lieutenant, et lui imposa un tribut annuel de cinquante marcs d'or, et de soixante faucons. En retournant en Dannemark, il laissa les troupes à sa disposition, achevant ainsi d'être l'instrument méprisable d'un ambitieux qui se

(1) On lui donna le surnom de *Graenske* ou *Grenske*, parce qu'il avait été élevé dans le district alors appelé Grænland, ou Greenland; c'est maintenant le bailliage de Bradsberg.

jouait de sa crédulité. Gunilde prit la fuite avec les fils qui lui restaient, et se retira dans les îles Orcades. Cette famille humiliée disparut de la scène des grands événemens, et il n'y a que des rapports incertains et vagues sur la manière dont une reine, qui avait exercé tant d'empire sur son époux et sur ses enfans, termina sa carrière.

Dans tous les siècles et dans toutes les religions l'hypocrisie peut devenir un moyen de tromper la multitude et de couvrir des vues intéressées ou coupables. Le lieutenant du roi de Dannemark, voulant se placer au rang des souverains, ne négligea aucune mesure pour atteindre son but, et il s'attacha sur-tout à gagner le peuple norwégien, en déployant le plus grand zèle pour le culte des idoles. Par un effet de la marche des saisons et des influences de l'atmosphère, le fléau de la disette cessait au moment même où le chef hypocrite faisait rendre à Thor et Odin leurs antiques honneurs. La multitude vit aussitôt l'intervention des dieux apaisés, et mêla le respect religieux à l'obéissance qu'elle accordait à Haquin.

La fortune, qui se laisse entraîner par les manœuvres artificieuses du vice et du crime plus souvent qu'elle ne cède aux nobles efforts

Digitized by Google

de l'honneur et de la vertu, seconda long-tems et d'une manière éclatante cet homme, livré aux plus coupables passions. Son fils Eric voulut, avec l'appui du roi de Dannemark, soustraire à son autorité deux provinces; mais il fut bientôt ramené à d'autres sentimens, et, soit par dévouement, soit par crainte, il favorisa tous les desseins de son père. Dans le même tems, Haquin réussissait à raffermir la domination norwégienne dans les îles écossaises, et leur imposait un tribut considérable. Parvenu à une haute puissance, il résolut enfin de se rendre entièrement indépendant, et d'anéantir tous les rapports du roi de Dannemark avec la Norwège. Un événement arrivé sur les frontières d'Allemagne, vers l'an 975, le mit à même d'exécuter un projet qu'il savait d'ailleurs devoir être agréable à la nation.

Le roi de Dannemark, ne soupçonnant point les intentions de Haquin, et donnant son attention principale aux Etats danois, avait pris part à la querelle qui s'était élevée entre l'empereur d'Allemagne Othon II et Henri, duc de Bavière, et avait fait, en faveur de celui-ci, une invasion dans la Basse-Saxe. Othon, après avoir réduit Henri, marcha contre Harald de Dannemark, et menaça de s'emparer des pro-

Digitized by Google

vinces limitrophes de l'empire germanique. Le roi rassembla une armée, et somma le comte Haquin de le joindre à Sleswig, avec les troupes de Norwège. Le comte ne se pressa point, et lorsqu'il arriva, Harald avait été défait, et s'était retiré dans le golfe de Limfiord en Jutland. Les autres événemens de cette guerre sont peu connus, et paraissent avoir été peu importans (1). Cependant le lieutenant du roi en Norwège était absent de ce pays, et Harald qui, depuis ses relations avec l'Allemagne, était devenu un zélé partisan du christianisme, forma le dessein d'introduire cette religion parmi les Norwégiens. Il envoya des vaisseaux avec des missionnaires et des troupes dans la province de Wik. Il força même Haquin à se faire baptiser, et à amener sur sa flotte des prêtres chrétiens. Le comte sut encore, dans cette occasion, faire triompher l'orgueil de son caractère, et la supériorité de sa politique. En partant, il passa avec ses vaisseaux dans le détroit du Sund, mit à terre les prêtres qui l'accompagnaient, pilla les côtes, et entra ensuite dans un port de la province

(1) En général, il règne une grande obscurité dans les écrivains du moyen âge, sur les guerres de l'empereur et du roi de Dannemark.

d'Ostrogothie en Suède. Là, il fit un grand sacrifice, et consulta les dieux sur ses projets. Le vol de deux corbeaux, que l'on crut envoyés par Odin, lui parut un augure favorable. Ayant mis le feu à ses vaisseaux, il traversa la Suède avec ses guerriers, livra un combat sanglant, fit un riche butin, pilla même les temples, et se rendit dans la province de Wik, pour s'y emparer des bâtimens, des soldats, et des missionnaires envoyés par le roi de Dannemark. Cette proie lui étant échappée, par le prompt départ de tout le convoi, il leva des contributions et passa dans la Norwège septentrionale. Le roi, ayant appris le retour des missionnaires et le peu de succès de son entreprise, voulut se venger de l'affront fait à son autorité. Il équipa une flotte considérable, et fit voile vers la côte norwégienne. Mais Haquin s'étant présenté avec une armée, les Danois n'osèrent avancer dans le pays et prirent le parti de la retraite. Depuis ce moment, le comte Haquin refusa de payer aucun tribut, et s'étant donné une nouvelle illustration en faisant épouser sa fille au roi de Suède, Eric-*le-Victorieux*, il se déclara indépendant, sans prendre néanmoins le titre de roi. Peu après, Harald *à la dent bleue* fut précipité

du trône de Dannemark par son fils Suénon, et tué par le pirate Palnatoke, dont il avait blessé les prétentions.

Ce fut ce Palnatoke qui réduisit la piraterie en système, et qui fonda une république de pirates, dont l'audace et l'avidité troublèrent long-tems le repos d'une partie de l'Europe. Le siége de la république était à Jomsbourg, non loin, à ce que l'on croit, du bourg de Julin, dans la Vandalie ou pays des Vendes, maintenant Poméranie. Cette place, depuis quelque tems conquise ou fondée par les Danois, était entourée d'un rempart, et pourvue d'un port. L'entrée du port était défendue par des tours et des chaînes jetées d'un bord à l'autre. Palnatoke introduisit dans la république des pirates des usages et des lois qui avaient pour but d'enflammer le courage, et d'inspirer en même tems un dévouement aveugle aux intérêts du chef. Il fallait, pour y être admis, avoir dix-huit ans accomplis, prouver par témoins qu'on n'avait jamais refusé un combat singulier, et promettre de ne point amener de femmes. Les membres de la république s'engageaient par serment à venger ceux des leurs qui auraient été mis à mort par des étrangers, à combattre sans jamais donner aucun signe de crainte, à

déclarer au chef le butin rassemblé pendant leurs courses, et à ne pas se tenir éloignés de la place plus de trois jours. Le chef distribuait le butin; il était l'arbitre de tous les différents, et c'était à lui seul qu'on révélait les nouvelles importantes pour l'association. Une foule d'hommes avides de pillage se rendirent à Jomsbourg; il en arriva de Dannemark, de Suède et de Norwège; les Vendes ou Vandales ne prirent pas moins de part aux pirateries, et toute la côte fut un repaire de brigands aussi heureux que hardis, jusque vers la fin du douzième siècle (1).

Les Jomsbourgeois étaient en relation étroite avec Suénon, devenu roi de Danemark. Un jour, que ce prince leur donnait un grand repas, Sigvald, leur nouveau chef, s'engagea par un serment solennel à faire une expédition en Norwège, et à chasser de ce pays

(1) Voyez Schwartz, *De Jomsburgo Pomeraniæ vandalo inclyto oppido; Jomsvikinga saga, sive Historia Jomsvicensium*, etc.; production islandaise du moyen âge, où le récit historique est mêlé de traits fabuleux; *Recherches historiques sur Jomsborg*, insérées dans le second volume d'un ouvrage danois, *Sur les Périodes anciennes et remarquables de l'histoire nationale*, par Vedel Simonsen. Sturleson, Torfæus, Schoening, Lagerbring, ont aussi donné des détails sur Jomsbourg.

le comte Haquin, dont la puissance était redoutée dans tout le Nord. On applaudit à la résolution de Sigvald, et il fut aussitôt décidé qu'on équiperait une flotte de cent cinquante vaisseaux. Suénon en fournit quarante, se promettant de tirer parti de cette expédition. Les Jomsbourgeois arrivèrent en 994 sur la côte de Norwège; mais ils ne trouvèrent point celui qu'ils espéraient immoler à leur haine. Haquin, averti, s'était caché dans les îles septentrionales pour avoir le tems de rassembler ses forces. Du fond de sa retraite, il avait répandu ses ordres dans tout le pays, et les habitans, irrités de cette invasion étrangère, s'étaient empressés de prendre les armes. Quand il crut le moment favorable arrivé, Haquin se mit à la tête d'une flotte dans les eaux que domine maintenant la ville de Bergen. Les Jomsbourgeois ayant paru, le combat commença. Il fut aussi long que sanglant. Pendant que les combattans prenaient du repos, Haquin se rendit dans l'île de Primsig, où étaient les idoles de deux magiciennes, auxquelles on avait accordé l'apothéose. Il les interrogea avec une grande solennité, se jetant par terre, et tournant son visage vers le Nord; on rapporte même qu'il leur immola un de ses fils. Ayant obtenu une

Digitized by Google

réponse favorable, il retourna au combat, et répandit l'enthousiasme dans son armée; on crut voir la magicienne principale apparaître sur les eaux, soulever les vagues contre les ennemis, et combattre elle-même dans les rangs des Norwégiens. Le choc de ceux-ci fut si terrible, que la plupart des Jomsbourgeois périrent sous le fer ou dans les eaux. Ceux qui furent faits prisonniers ayant été conduits devant le vainqueur, il ordonna de leur trancher la tête en sa présence, pour voir comment ils envisageraient la mort. Le premier qui subit le supplice dit, sans montrer aucune altération: « Pourquoi ne m'arriverait-il pas ce qui est arrivé à mon père; il est mort, et moi aussi, je dois mourir. » Un autre dit au bourreau : « Je me tiendrai immobile, et tu verras si je donne quelque signe de frayeur, ou si même je cligne des yeux; nous sommes accoutumés à ne pas remuer quand nous recevons le coup de mort, et nous nous exerçons à cela entre nous. » Le dernier était un jeune homme d'une figure intéressante, et dont les cheveux blonds flottaient en boucles sur ses épaules. « Que penses-tu de la mort? lui demanda-t-on. — Je la recevrai volontiers, répondit-il, puisque j'ai rempli le premier devoir de la vie, et que j'ai vu mou-

rir ceux à qui je ne dois pas survivre ; je demande seulement qu'aucun esclave ne touche mes cheveux, et qu'ils ne soient pas souillés de mon sang. » On souleva ses cheveux, mais dans le moment où la hache allait le frapper, il se dégagea, en disant : « Tous les Jomsbourgeois ne sont pas morts. » Le fils de Haquin, le comte Eric, frappé de sa bonne mine et de sa contenance intrépide, lui fit accorder la vie, et il parvint également à sauver quelques autres prisonniers illustres dont le courage fut même récompensé par leurs ennemis. La victoire remportée sur les corsaires de Jomsbourg les éloigna pour long-tems, et délivra Haquin de toute inquiétude. A peu près dans le même tems, la mort de Harald Graenske lui fit obtenir un nouvel accroissement de puissance.

Harald Graenske périt par la méchanceté et la perfidie d'une femme fameuse dans les annales de la Scandinavie : c'est Sigride, fille d'un seigneur suédois, et surnommée *l'Altière*. Lorsque Eric-le-Victorieux, roi de Suède, eut perdu sa première femme Auda, fille du comte Haquin, il épousa Sigride. Il s'aperçut bientôt qu'elle aspirait à le gouverner, et il lui déclara qu'il ne pouvait se prêter à ses vo-

Digitized by Google

lontés. Choquée de cette déclaration du roi, la reine résolut de le quitter. Un ancien auteur a dit qu'elle se détermina sur-tout à prendre ce parti, parce qu'elle croyait savoir que le roi n'avait pas beaucoup d'années à vivre, et qu'elle ne voulait point se laisser enterrer avec lui. Mais l'histoire de Suède n'offre aucun exemple qu'une femme ait été enterrée vivante avec son mari (1). Sigride se retira dans les domaines de sa famille, et affecta d'y vivre dans la plus grande indépendance. Eric, plus avancé en âge, mourut avant elle. Plusieurs prétendans s'annoncèrent, mais ils furent renvoyés avec dédain. Cependant Harald Graenske, sorti d'une tige royale, et qui régnait sur quelques provinces de Norwège, crut avoir des titres suffisans. Il était marié; mais il se proposait de renvoyer sa femme pour faire une alliance plus illustre. Il se rendit deux fois auprès de Sigride, qui le reçut avec distinction, mais qui lui fit sentir qu'il n'était pas un assez

(1) Le rapport est du moine Oddus, auteur d'une Histoire d'Olaus Trygueson; Lagerbring le réfute dans son *Histoire de Suède*, tome Ier, page 189, note 3. Mallet, dans son Introduction, et d'autres ont adopté trop légèrement, d'après le passage d'Oddus, et une phrase obscure de l'*Edda*, que les femmes étaient obligées, en Scandinavie, de suivre leurs maris dans le tombeau.

Digitized by Google

grand monarque pour prétendre à sa main; elle l'exhorta même à garder sa femme, lui prédisant que de cette union naîtrait un prince qui jouerait un rôle remarquable. Mais Harald reparut une troisième fois, et renouvela sa demande. Dans le même tems était arrivé auprès de la reine un prince de Russie, ayant également le projet de l'épouser. Ils furent l'un et l'autre régalés magnifiquement. Le soir, s'étant retirés dans la maison où ils devaient passer la nuit, Sigride ordonna d'y mettre le feu, et les deux princes périrent dans les flammes. Les gens de leur suite ayant voulu venger leur mort, furent taillés en pièces. « C'est ainsi, dit l'orgueilleuse reine, que je désaccoutume ces petits princes de leurs prétentions. » Peu après la mort de Harald Graenske, sa femme Asta donna le jour à un fils qui fixera notre attention dans la suite.

Les provinces de Harald tombèrent au pouvoir de Haquin, qui rejeta fièrement les prétentions que le roi de Dannemark voulut faire valoir. Ainsi le chef des Norwégiens se vit maître de tout le pays, et il ne lui manquait que de faire oublier son usurpation et ses crimes en travaillant au bonheur de sa nation. Mais il est plus facile de parvenir à la gran-

deur et à la puissance que d'en faire un bon usage, et le succès achève de pervertir les ambitieux. Haquin abusa de son pouvoir de la manière la plus étrange, et ne prit aucune précaution pour voiler sa tyrannie. On l'avait craint long-tems; on commença à le haïr. Il porta ouvertement atteinte à la propriété et à la liberté personnelle. Il osa même enlever les femmes à leurs maris pour assouvir ses passions. Cependant les peuples allaient être vengés. Une nouvelle inattendue vint effrayer le tyran. On lui parla de la gloire et des faits d'armes d'Olaus Trygueson, ou fils de Trygue, que nous avons vu amené en Suède par sa mère Astride, lorsque Gunilde profitait de son funeste ascendant pour perdre les frères d'Eric et leur postérité. Haquin conçut de vives inquiétudes, et en effet c'était ce même Olaus que le sort destinait à le faire tomber. Mais avant de parler de la révolution que fit ce prince, il faut rapporter les traits remarquables qui signalèrent sa vie depuis sa fuite et son exil, jusqu'au moment de son retour (1).

(1) Voyez sur Olaus Trygueson et sur son règne, Sturleson, part. 6; Torfæus, p. 2, liv. 9, etc. Il y a une histoire particulière d'Olaus, en islandais, attribuée communément à Oddus, moine à Thyrainge en Islande, au douzième siècle. Il faut se tenir

Olaus Trygueson était né vers l'an 955; Astride, sa mère, après s'être mise quelque tems avec lui sous la sauve-garde d'un seigneur de Suède, commença à craindre les poursuites de Gunilde, et chercha un asile plus éloigné. Quittant la Suède, elle se retira avec son fils en Russie, où Sigurd, son proche parent, jouait un rôle distingué. Les fugitifs éprouvèrent cependant de grands revers, et tombèrent même au pouvoir d'un pirate, qui les priva de la liberté. Après plusieurs vicissitudes, Astride reprit le chemin de la Norwège, et Olaus fut admis à la cour de Wladimir-le-Grand. Mais il devint l'objet de la jalousie des hommes puissans du pays. Pour se soustraire à leurs intrigues, il équipa quelques vaisseaux, et entreprit des courses dans la Baltique. Arrivé en Poméranie, où régnait alors un prince vende, nommé Burislef, il vit la fille de ce prince, Geyra, qui était veuve depuis peu, et qui avait reçu comme apanage des domaines considérables. Il la demanda en mariage et l'obtint. Mais bientôt son ardeur pour les en-

en garde contre la crédulité de l'auteur, et contre son goût pour les visions et les miracles. Voyez, sur Oddus et son ouvrage, la Préface de Torfæus et l'Introd. lat. du *Dictionnaire islandais* de Haldorsen.

treprises guerrières le conduisit dans le pays de Sleswig, où l'empereur d'Allemagne faisait la guerre au roi de Dannemark. Ce fut lui qui indiqua à l'empereur le moyen de s'emparer du rempart de Danewirk qui défendait la frontière danoise. Après cette expédition, il parcourut la Basse-Saxe, où il rencontra un prêtre chrétien nommé Thangbrand, qui le premier lui donna du penchant pour le christianisme, et qui gagna sa confiance. Peu après son retour en Poméranie, il perdit sa femme. Pour se distraire de son chagrin, il se rendit à Nowgorod, auprès de Wladimir. Ce prince travaillait alors à devenir maître de toute la Russie avec le secours d'un corps de soldats warègues. Olaus prit peu de part à cette révolution, et passa à Constantinople, ce qui lui fit donner le surnom de *Girski (le Grec)*. De nouvelles expéditions maritimes conduisirent le prince norwégien sur les côtes de France, d'Angleterre et d'Ecosse. Il s'entretint dans les îles Sorlingues avec un savant abbé, qui acheva de le convertir au christianisme. Un projet de mariage le retenait en Angleterre, lorsque le comte Haquin entendit vanter son courage et ses exploits.

Le régent de Norwège envoya auprès d'Olaus

Thorer Klaka, homme à-la-fois rusé et hardi, pour lui tendre des piéges et se saisir de sa personne. Thorer lui dit que la nation était trèsmécontente, et qu'elle recevrait avec empressement un descendant de ses rois. Le prince fut flatté de la perspective que la fortune semblait lui présenter. Il s'embarqua avec Thorer, et se fit accompagner du prêtre Thangbrand, qui l'avait rejoint en Angleterre. A leur arrivée en Norwège, ils apprirent qu'en effet une grande partie du peuple s'était soulevée, et que plusieurs hommes puissans avaient pris les armes contre le régent. Thorer, qui ne s'était pas attendu à une pareille issue des événemens, chercha aussitôt le régent pour conférer avec lui; mais Haquin, saisi de terreur, avait disparu. Après avoir fait de vains efforts pour s'embarquer, il s'était retiré auprès de Thora, son ancienne concubine, qui lui avait fait creuser dans une étable une caverne où il se tenait caché, et qui était recouverte d'une pierre. Thorer voulut cependant consommer son projet. Il engagea Olaus à se rendre à terre, se proposant de le faire périr. Mais le prince, soupçonnant ses intentions, le prévint et le fit mettre à mort.

Haquin ne paraissant pas, Olaus s'avança

dans le pays et gagna un grand nombre de partisans. Il chercha par-tout le régent, et, arrivé à l'endroit où celui-ci avait trouvé un asile, et qu'on désignait comme tel dans le canton, il parcourut toute la ferme sans rien découvrir. Alors, placé sur la pierre même qui recouvrait la caverne, il dit d'une voix très-forte, devant un grand nombre d'assistans ; « On a cherché vainement le tyran Haquin ; sa tête est mise à prix, et celui qui l'amènera, mort ou vivant, obtiendra une grande récompense. » Ces paroles retentirent jusqu'au fond de la caverne, et Haquin trembla. Craignant que l'appât de la récompense ne gagnât le domestique qui était avec lui, il n'osa plus se livrer au sommeil. Ne pouvant néanmoins résister plus long-tems à son accablement, il s'endormit ; mais il eut aussitôt des songes sinistres, et poussa des hurlemens affreux. Le domestique, effrayé, se jeta sur son maître et lui coupa la gorge. Il porta la tête sanglante à Olaus, qui, d'abord, le récompensa ; mais qui, ensuite, le fit décapiter, afin de donner un exemple utile à sa propre conservation. Les deux têtes furent attachées à la même potence. Aussitôt qu'on eût appris la mort de Haquin, on proclama roi Olaus Trygueson, qui prit les rênes

Digitized by Google

du gouvernement, sous le nom d'Olaus Ier.

Haquin termina sa carrière en 995, à l'âge de cinquante-huit ans. Il laissait deux fils, Eric et Suénon, qui passèrent en Suède. Le peuple, d'un commun accord, lui donna le surnom de *Méchant*. Cette résolution fut un acte de justice nationale, qui rappelle l'usage d'un peuple célèbre dans l'antiquité. On ne peut disconvenir que Haquin n'eût des talens supérieurs. Son courage, son activité, l'étendue de ses conceptions, lui donnèrent un grand ascendant; mais la dureté de son caractère, la perversité de son ame, la férocité de son ambition, le rendirent odieux, et sa fin, à-la-fois ignominieuse et tragique, fut une juste punition des excès auxquels il s'était livré si long-tems. Il ne peut avoir de droits qu'à la célébrité des grands coupables, et l'histoire doit applaudir à la nation juste et loyale qui a transmis sa mémoire à la postérité avec la flétrissure qu'elle méritait.

Olaus Ier eut à peine obtenu le sceptre, qu'il entreprit d'établir le christianisme en Norwège. Il mit dans l'exécution de cette entreprise, d'un côté une politique habile, de l'autre un emportement, une rudesse analogues à l'esprit de son siècle. Il ne craignit pas de lutter, au

Digitized by Google

péril de sa couronne, avec des hommes si jaloux de leurs usages, et qui avaient opposé aux efforts d'un autre prince une résistance victorieuse. Accompagné de quelques prêtres et d'un plus grand nombre de soldats, il parcourut les diverses parties du royaume, entraînant quelques chefs par l'appât des honneurs, et le grand nombre par le prestige des visions et des miracles, ou par la terreur des supplices. Il parut d'abord dans la province de Wik. Ayant gagné deux hommes importans, Thorgey et Hyrning, en leur donnant en mariage deux de ses sœurs, il assembla les assises dans la partie méridionale de la province, et proposa l'introduction du christianisme. La proposition fut acceptée, et la plupart des habitans reçurent le baptême. Mais ceux de la partie septentrionale ne se montrèrent pas si dociles. Pour les faire obéir, le roi en exila plusieurs, et en fit périr d'autres par le gibet. La fermentation des esprits se répandit dans le canton de Rogaland, et une conjuration se forma pour la défense des idoles. Mais Olaus étant arrivé, les conjurés n'osèrent agir, et le christianisme triompha, du moins en apparence. L'ordre fut donné de construire, dans l'île de Mostur, une église, qui est regardée

comme la plus ancienne du royaume. Le prêtre Thangbrand fut chargé d'y organiser le culte chrétien. A peu près dans le même tems le bruit se répandit que des marins avaient trouvé, dans l'île déserte de Selia, les restes de cadavres, et un corps tout entier parfaitement conservé. Un évêque déclara que ce corps était celui de la princesse irlandaise Sunéfa, qui s'était sauvée avec sa suite dans l'île, pour se soustraire à un pirate païen qui l'avait demandée en mariage. Olaus se rendit lui-même à l'île, et ordonna de construire, à quelque distance, une chapelle pour y déposer les cadavres, comme des reliques précieuses.

Les habitans de la Norwège septentrionale allaient cependant opposer de grands obstacles au zèle du monarque. Il parvint à gagner, par des concessions avantageuses, une famille puissante du Hordaland, et il se flattait de réduire d'autant mieux ce canton et les contrées voisines. Il eut d'abord quelques succès, et il s'avança jusqu'à Lada en Thrandie, détruisant les temples païens. Mais ayant voulu se rendre dans le Halogaland, il fut arrêté par une insurrection des habitans. Il se contenta de parcourir quelques îles pour renverser les idoles,

et, retourné en Thrandie, il assembla les grandes assises à Frosta. Ses propositions furent mal accueillies par le peuple, qui, s'étant mis sous les armes, le menaça de porter atteinte à sa vie s'il continuait de persécuter l'ancienne religion. Le roi se montra très-calme au milieu de cet orage, et après s'être assuré par surprise des principaux chefs, il indiqua une autre assemblée à Moere. Non loin de là était un des plus fameux temples du dieu Thor. Un homme connu dans le pays sous le nom de Jarnskeg (*barbe de fer*) s'engagea dans une discussion avec Olaus, au sujet de l'idole. Irrité des railleries qu'il se permit à l'égard des chrétiens, le roi renversa de sa lance l'image de Thor; dans le même moment les soldats se jetèrent sur Jarnskeg, et le mirent à mort. Le peuple, consterné de l'impuissance de Thor, consentit à se faire chrétien. Pour donner une satisfaction du meurtre de Jarnskeg, le roi épousa Gudrunna, sa fille, qu'il renvoya cependant dès le lendemain des noces, parce que pendant la nuit elle avait voulu le poignarder.

Le zèle du roi s'échauffait de plus en plus, et il n'observait aucun ménagement. Il profana même par des cruautés révoltantes le carac-

tère de la religion qu'il voulait établir. Il invita Eyvind, qui était le chef des magiciens, et qui descendait de Harald aux beaux cheveux, à un repas avec sa suite, et ne pouvant persuader ces païens obstinés, il fit mettre le feu à la maison où ils étaient réunis, après les avoir endormis par l'ivresse. Ils périrent tous, à l'exception d'Eyvind, qui, s'étant réveillé à tems, se sauva; mais il fut repris ensuite et précipité dans la mer du haut d'un rocher. Un autre païen, distingué par sa naissance et sa fortune, ayant refusé de céder aux sollicitations du roi, on le mit à nu, et on lui attacha des charbons ardens sous le ventre. Parvenu dans le Halogaland, Olaus y rencontra une forte opposition à ses vues de la part de deux hommes très-considérés, Thorer et Raude: Thorer fut tué dans un combat; Raude, fait prisonnier, fut sommé de recevoir le baptême; mais ayant refusé dédaigneusement de se soumettre à cette cérémonie chrétienne, on lui fit avaler un serpent qui lui dévora les entrailles. Une révolte générale eût sans doute éclaté, si, d'un autre côté, le roi n'eût comblé de richesses et d'honneurs ceux qui se prêtaient à l'exécution de ses desseins. Mais la conviction manquait à la plupart des prosé-

lytes, et il y eut plus d'un retour secret aux cérémonies du paganisme. On se retirait dans les endroits écartés, dans les forêts, parmi les plus âpres rochers, pour adorer les divinités dont le souvenir ne s'effaçait point, quoique leurs temples fussent détruits (1).

Après avoir établi le nouveau culte, du moins à l'extérieur, dans le royaume de Norwège, Olaus résolut de le répandre en Islande. Cette île s'était peuplée de plus en plus, et prospérait sous sa constitution républicaine. Le roi y envoya un missionnaire qui n'eut aucun succès ; il fit partir ensuite, pour la même destination, le prêtre Thangbrand, dont il était bien aise de se débarrasser, parce qu'on l'accusait publiquement de vol et de concussion. Thangbrand voulut imiter Olaus dans la conversion des Islandais, et le sang eût coulé en Islande, si le premier magistrat n'eût pris de sages mesures pour contenir le fanatisme du prêtre. Thangbrand fut dénoncé comme perturbateur du repos public au roi de Norwège, qui le rappela. Le premier magistrat publia une loi pleine de modération, qui calma les

(1) Torfæus expose avec une impartialité remarquable les détails de l'établissement du christianisme par Olaus, tirés de plusieurs écrivains dignes de foi.

esprits et amena peu-à-peu l'introduction du christianisme. Ce fut vers l'an 1000 qu'Isleif devint le premier évêque d'Islande. Environ à la même époque, le christianisme se répandit dans les îles Færoe, et pénétra dans une région encore plus éloignée, qui avait été découverte peu auparavant.

Un Norwégien, Eric Thorvaldson, surnommé *le Roux*, que son père avait conduit en Islande, se voyant poursuivi pour avoir donné la mort à un de ses antagonistes, se mit en mer l'an 982, dans le dessein de chercher un asile. On avait parlé depuis quelque tems d'une côte qui devait se trouver au nord-ouest, et qu'on disait avoir été aperçue par un navigateur de Norwège. Eric prit cette direction, et aborda dans une île où il passa l'hiver. Au printems il alla reconnaître le pays voisin, et ayant aperçu une belle verdure, il lui donna le nom de *Grœnland* (terre verte). Retourné en Islande quelques années après, il emmena de cette île plusieurs personnes, et en 985 ou 986 se formèrent les premiers établissemens dans le Groenland, où il n'y avait eu qu'un petit nombre de nomades. Les voyages qu'on y fit, par intérêt ou par curiosité, donnèrent occasion l'an 1000, à peu près, de re-

connaître un pays où l'on aborda et auquel on donna le nom de *Winland*, parce qu'un Allemand, qui était de l'expédition, y avait trouvé un fruit semblable au raisin. L'opinion générale a été que ce pays était situé dans le nord de l'Amérique, et que les Norwégiens connurent le Nouveau-Monde dès le onzième siècle. Quelques savans ont soutenu que la même côte avait été fréquentée auparavant par les Irlandais. Quoi qu'il en soit de cette découverte sur laquelle d'un côté le goût du merveilleux, de l'autre des conjectures peu satisfaisantes ont répandu de l'obscurité, le Winland fut quelque tems après perdu de vue; mais le Groenland resta connu et fut fréquenté pendant plusieurs siècles. Abandonné ensuite, il a été cherché de nouveau dans les tems modernes, et de nouveaux établissemens y ont été formés par les soins du gouvernement danois. Nous aurons encore plusieurs fois occasion de parler de cette contrée; il s'agit maintenant de faire connaître comment le christianisme y fut établi.

Le fils d'Eric Thorwaldson, nommé Leif, se rendit en Norwège au moment où Olaus employait tous les moyens pour convertir ce pays à la religion chrétienne. Il se laissa per-

suader par le roi à recevoir le baptême, et repartit pour le Groenland. Assailli d'une violente tempête, il parvint à sauver les vaisseaux et les équipages, ce qui lui fit donner le surnom de *Fortuné*. Il avait promis au roi de faire adopter le christianisme dans les établissemens du Groenland, et dès son retour il voulut s'acquitter de sa promesse. Son père fit cependant une longue résistance; mais à la fin il céda aux sollicitations de Leif et se fit baptiser. Les autres colons imitèrent son exemple. La nouvelle religion prospéra dans cette plage polaire au point qu'il y eut plusieurs églises, un évêque et des couvens. Il est probable que le christianisme pénétra aussi dans le pays de Winland avec les Norwégiens et les Islandais qui s'y rendirent. Mais les traces de cette antique colonie ayant été perdues, il est impossible de suivre ses destinées (1).

Le bruit des actions guerrières d'Olaus et de ses succès lui avaient fait une réputation brillante, et il était regardé comme le monarque le plus remarquable du Nord. Sigride *l'Altière*,

(1) Voyez Torfæus, *Groenlandia et Winlandia antiqua*; le Mémoire du professeur Thorkelin, sur l'Irlande, cité plus haut; et Schoening, *Histoire de Norwège*, tome III, appendice 1er, parag. 14.

Digitized by Google

que nous avons vue dédaigner tant de princes, fut frappée de l'éclat du trône de Norwège, et trouva celui qui l'occupait digne de sa main. Les traits d'orgueil et de méchanceté qu'on pouvait reprocher à Sigride auraient dû inspirer de l'éloignement pour une alliance avec elle; mais on admirait cette intrépidité, cette audace de son caractère qui la rapprochait des héros, et les vastes domaines qu'elle possédait en Suède, près de la frontière de Norwège, étaient un appât pour le roi de ce pays. Instruit de ses dispositions, Olaus lui envoya des députés pour la demander en mariage, et peu après il eut une entrevue avec elle. Ils se traitèrent d'abord avec beaucoup d'égards, et le mariage fut arrêté. Un contrat devait précéder la cérémonie, et Olaus voulut y faire entrer la condition que Sigride se ferait chrétienne. Elle rejeta fièrement cette proposition. Le roi, irrité, lui dit qu'il ne pourrait se résoudre à vivre avec une bête païenne, et, s'étant échauffé, il la frappa au visage avec son gant. La négociation fut rompue, et Sigride, en quittant le roi, lui prédit que sa conduite envers elle lui coûterait le trône et la vie. On va voir cette prédiction s'accomplir.

Sigride épousa Suénon *à la barbe fourchue*,

roi de Dannemark. Ce prince avait une sœur nommée Thyra, qu'il avait donnée en mariage à Burislef, le même dont Olaus avait épousé la fille, morte peu après avoir contracté cette union. Thyra, mécontente de son mari, le quitta furtivement, et n'osant se rendre en Dannemark, elle passa en Norwège. Olaus l'épousa sans demander le consentement de Suénon, et quoique, dans la situation où elle se trouvait, elle ne pût devenir sa femme sans qu'il violât les lois de cette religion dont il était un si ardent promoteur. Sigride représenta la conduite du roi de Norwège sous les plus odieuses couleurs à son mari le roi de Dannemark, et le sollicita d'en tirer vengeance. Comme il existait déjà des jalousies entre les deux monarques, Suénon se laissa aisément entraîner, et la perte d'Olaus fut résolue. Pour mieux parvenir à son but, Sigride employa Sigwald, qui était alors à la tête de la république de Jomsbourg, et dont elle connaissait le caractère astucieux. Sigwald gagna d'abord le roi de Suède; il se rendit ensuite auprès du roi de Norwège, et lui fit plusieurs propositions insidieuses; voyant qu'Olaus prenait confiance en lui, il l'invita à une conférence avec les rois de Suède et de Dannemark,

et lui fit entrevoir une négociation avantageuse. Dans le même tems, Thyra sollicitait son mari d'entreprendre une expédition en Poméranie pour lui faire rendre les domaines qui formaient son apanage. Olaus, cédant au désir de Thyra, avait équipé une flotte de cent vingt vaisseaux, et au printems de l'an 1000 il mit à la voile. En passant près de l'endroit où son entrevue avec les deux rois devait avoir lieu, il s'arrêta dans l'espoir de les rencontrer; mais cette entrevue n'avait été proposée que pour lui donner le change, et les rois ne parurent point. Olaus continua la route, et arriva en Poméranie. Burislef, le craignant, se réconcilia avec lui, et rendit à Thyra ses domaines. Mais Sigwald, de concert avec Sigride, poursuivait l'exécution des plans qu'il avait tramés contre le roi de Norwège; il s'applaudit de le voir éloigné de ses Etats, et s'étant rendu auprès de lui, il chercha à le retenir par divers motifs. En attendant, on armait en Dannemark et en Suède, et les fils du comte Haquin, qui étaient entrés dans le projet, levaient des troupes en Norwège pendant l'absence du roi. Le bruit de ces armemens s'étant répandu sur la côte d'Allemagne, Sigwald le déclara controuvé. Il poussa la fausseté et la perfidie

jusqu'à offrir ses propres vaisseaux à Olaus, èn cas d'attaque imprévue. Olaus s'étant décidé à retourner en Norwège, fit mettre ses vaisseaux à la voile. Les parages où la flotte devait passer étant remplis de bas-fonds, il se fia à Sigwald, qui connaissait les eaux, pour lui indiquer la meilleure route. A peine sorti de la rade avec un nombre de bâtimens qu'il commandait lui-même, il se trouva au milieu des vaisseaux ennemis qui arrivaient, et qui s'étaient cachés d'abord derrière les îles de la côte. L'avant-garde du roi, qui formait la partie la plus considérable de sa flotte, avançait déjà vers la haute mer et se dispersait. On voulut engager Olaus à gagner également le large, en forçant de rames. Mais il rejeta ce parti comme indigne d'un guerrier intrépide, et il résolut de combattre. Le vaisseau qu'il montait était le plus grand qu'il y eût dans le Nord. On l'appelait *le Long-Serpent*, à cause de sa longueur extraordinaire; mais sa hauteur n'était pas moins considérable, et il présentait l'aspect d'une forteresse flottante. Le roi s'y plaça sur un siége très-élevé pour pouvoir observer l'ennemi, et donner ses ordres avec promptitude. L'engagement eut lieu près d'un endroit que les historiens du tems appellent Swolder,

et que l'on croit avoir été situé sur la côte où sont maintenant les villes de Stralsund et Greifswald. Considérant les vaisseaux ennemis commandés par les rois de Suède et de Dannemark, et le comte Eric, Olaus dit d'une voix forte et animée : « Ces Danois ne nous ont jamais vaincus, ces Suédois sont des mangeurs de chair de cheval, et font des offrandes aux faux dieux ; mais là, plus loin, sont des Norwégiens qui nous ressemblent, et qui rendront la rencontre sanglante. » En effet, le combat ayant commencé, ce fut le comte Eric qui avec ses soldats et ses vaisseaux de Norwège décida de l'issue. Déjà la plupart des vaisseaux du roi étaient pris ou coulés à fond ; celui où il se trouvait lui-même résistait seul avec succès. Un nouvel assaut fut livré par l'ennemi, et les flèches volèrent de toutes parts. Olaus fut blessé ; un trait lancé avec une force extraordinaire brisa l'arc d'Eynar, le plus brave des combattans du roi. « C'est la couronne de Norwège, dit Eynar, qui s'est brisée dans mes mains. » Cependant le roi ne voulait pas se retirer ; la retraite eût été à ses yeux une honte ineffaçable ; il continua la lutte. Le comte Eric, impatient de la terminer, ordonna de couper des arbres sur la côte, et les fit placer sur ses

vaisseaux, de manière à les élever à la hauteur de celui d'Olaus. Ce moyen réussit; la valeur devint inutile contre le nombre des assaillans, qui pouvaient combattre à l'abordage. Le désespoir fit encore disputer quelque tems la victoire; mais enfin le roi, menacé de tomber entre les mains de ses ennemis, se précipita dans la mer.

La manière dont Olaus disparut de la scène du monde et termina sa carrière a donné lieu à plusieurs traditions singulières. Selon le moine Oddus, au moment où la lutte devenait décisive, une lumière éclatante se répandit autour du vaisseau, et le roi fut enlevé au ciel. Selon d'autres, il atteignit à la nage un navire poméranien ou vende, qui le conduisit à une côte voisine, d'où il se rendit en pélerinage à Rome et à Jérusalem. On ajoute même qu'il devint abbé d'un monastère en Syrie, qu'il fit plusieurs miracles, et qu'il vivait encore en 1037. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne reparut point en Norwège.

Les compagnons d'armes d'Olaus pleurèrent sa perte; Thyra sa femme mourut de douleur; tous les Norwégiens regrettèrent qu'un héroïsme exagéré les eût privés d'un monarque

qui eût pu les élever à la plus grande puissance. L'éclat de ses exploits et plusieurs traits de son administration firent oublier ses rigueurs fanatiques, et les poètes le placèrent parmi les rois les plus illustres du Nord. Il existe un monument de son règne, qui honore sur-tout sa mémoire : c'est la ville de Drontheim, dont il fut le fondateur. En Norwège, comme dans tout le nord de l'Europe, il n'y avait qu'un petit nombre de lieux d'échange et de bourgades ouvertes, qui devenaient souvent les asiles des vagabonds et des pirates. Les mesures prises par Harald *aux beaux cheveux* pour la sûreté de l'industrie et du commerce avaient eu peu de résultats permanens. Olaus I[er], qui, dans ses expéditions maritimes et dans ses voyages, avait vu plusieurs cités florissantes, et qui voulait établir des greniers d'abondance pour prévenir la famine, jeta les fondemens d'une ville dans ses Etats. Il choisit cette province de Thrandie, qui était depuis long-tems le point important des rapports politiques du royaume. La ville fut établie vers l'embouchure de la rivière de Nid, qui se jette dans un golfe de l'Océan ; elle fut d'abord appelée Nidaros, et reçut ensuite le nom de Throndhiem ou Drontheim,

sous lequel elle est communément désignée par les historiens et les géographes étrangers (1).

Cependant l'issue du combat de Swolder avait mis la Norwège dans la situation la plus critique. Les vainqueurs se présentèrent et prescrivirent des lois. Les rois de Dannemark et de Suède s'attribuèrent les provinces qu'ils trouvaient à leur convenance ; les comtes Eric et Suénon, fils de Haquin, s'emparèrent des autres, et furent nommés lieutenans. Mais

(1) Le nom de *Throndhiem*, *Thrundhiem*, rappelle celui de *Thrond*, *Thrandia*, qui appartient à la géographie du moyen âge. Drontheim est une corruption allemande, qui a été adoptée en France et ailleurs. Le premier nom *Nidaros* veut dire embouchure de la Nid, venant de *a*, *ar*, qui signifie rivière, et du mot *os*, qui, dans l'ancienne langue scandinave, répondait à l'*os* ou *ostium* des Latins. Les Islandais disent encore *aros*, pour exprimer en général l'embouchure d'une rivière. Plusieurs antiquaires de Norwège ont prétendu que c'est Toensberg qui est la plus ancienne ville du pays. Mais ils confondent les bourgades ouvertes, ou les places d'échange avec les villes proprement dites, et aucun document positif ne vient à l'appui de leur opinion. Il est question de Toensberg dans l'*Histoire de Harald Ier*; mais simplement comme d'un lieu d'échange ou *étape*, ce que veut dire proprement l'ancien mot *toen* ou plutôt *tun*, qu'on a mal à propos traduit, dans les Chroniques, par *oppidum*, *civitas*. Il y avait d'autres étapes pareilles en Norwège, telles que Konghell, Stavangr, Stenskiaer, Levanger, et il y en a encore maintenant plusieurs, à plus ou moins de distance des villes proprement dites.

le triomphe des monarques étrangers ne fut pas durable. La principale influence échut bientôt aux deux comtes. Eric sur-tout montra une grande fermeté et un ardent patriotisme. S'étant engagé au moment du partage à payer un tribut, il s'en affranchit aussitôt qu'il eût gagné la confiance du peuple, et ne chercha qu'à relever l'indépendance de sa patrie. Les deux frères adoptèrent le christianisme, comme ils en avaient fait le vœu en marchant contre Olaus; mais ils ne persécutèrent point les adorateurs des idoles, et n'employèrent que la douceur pour les persuader. Ils faisaient en même tems régner l'ordre, et s'appliquaient à répandre les arts utiles. Au lieu de heurter les familles puissantes, comme avait fait plus d'une fois Haquin leur père, ils les attachèrent à leur cause par des distinctions, et ils gagnèrent même l'ambitieux Eynar (1), l'ami d'Olaus, en lui donnant leur sœur en mariage. La nation bénit leur gouvernement, et leur pardonna d'avoir été les instrumens de la jalousie et de l'ambition des étrangers. Quinze années s'écoulèrent ainsi dans un calme heureux; mais

(1) Les Chroniques norwégiennes et islandaises l'appellent *Eynar Tambaskelver*. C'est le même qui se trouva au combat de Swolder, et dont l'arc fut brisé.

les événements extérieurs amenaient une nouvelle révolution.

Les Danois s'étaient établis dans quelques provinces d'Angleterre. Leur roi Suénon, assisté, dit-on, d'Olaus de Norwège, leur avait donné dans ce pays une grande puissance par plusieurs victoires; mais ils se livrèrent à tous les excès de l'orgueil et de la cupidité. Le roi Ethelred, au lieu de les réprimer par la force ouverte, les immola à une lâche perfidie. Il donna des ordres secrets, et ils furent tous massacrés le même jour. Suénon, roi de Dannemark, dont la sœur, mariée en Angleterre, avait été enveloppée dans le massacre, jura de venger sa nation et son sang, et fit équiper une flotte. Cette expédition ne ressembla point aux courses maritimes de ces guerriers scandinaves qui s'étaient abandonnés à tous les hasards de la fortune. Ce fut l'entreprise d'un prince puissant, qui disposait des ressources de toute une nation, et qui avait un but déterminé. Suénon passa en Angleterre avec des forces qui devaient le rendre victorieux. Il s'empara des places les plus importantes, répandit la dévastation, humilia Ethelred, et se fit payer des sommes immenses. Encouragé par le succès, il se livra à de nouveaux desseins. Laissant

Digitized by Google

son fils Canut avec quelques troupes dans une des provinces, il prend lui-même le chemin de Londres, et forme le siége de cette ville. Ethelred, menacé par les Danois, trahi par les siens, se retire en Normandie, et les habitans de Londres se soumettent à Suénon. Tout le royaume suit cet exemple, et Suénon est proclamé roi d'Angleterre l'année 1014. A la mort de ce prince, arrivée peu après, son fils, connu dans l'histoire sous le nom de Canut-*le-Grand*, succéda en Dannemark, où il résidait alors, et se proposa de réclamer également la couronne d'Angleterre. Il fit une descente; ayant rencontré des obstacles, il augmenta ses forces, et appela auprès de lui le comte Eric de Norwège, en qualité de son vassal. Eric crut devoir suivre cet appel. Il partit, laissant en Norwège son fils Haquin, peu avancé en âge, sous la tutelle d'Eynar.

Ces circonstances éveillèrent l'ambition d'un prince norwégien issu de la famille royale. Il s'appelait Olaus Haraldson, et avait reçu le jour de Harald Graenske et d'Asta, l'an 992 (1). Si-

(1) Sturleson, partie 7, donne beaucoup de détails sur Olaus Haraldson ou saint Olaus, et sur l'état de la Norwège à la même époque. Torfæus, partie 3, en a rassemblé également, et a confronté les écrivains anglais avec ceux du Nord. Voyez aussi

gride avait présagé sa destinée remarquable. Ne pouvant faire valoir ses droits en Norwège pendant la régence du comte Haquin, il se livra d'abord à diverses expéditions dans les mers septentrionales. Une de ces expéditions le conduisit dans la Baltique, et arrivé sur la côte de Suède, il pénétra dans le lac Maélar, qui n'avait alors qu'une seule issue dans la mer. On résolut de le faire prisonnier, et le passage fut fermé avec des chaînes; mais le prince norwégien s'étant dirigé vers un autre côté du lac, fit creuser avec la plus grande diligence dans un isthme étroit un canal, au moyen duquel il put regagner le large. On voit ensuite Olaus à différentes époques en Normandie et en Angleterre, offrant ses secours au roi Ethelred. D'autres voyages maritimes le conduisirent en Italie et en Espagne, où il guerroya avec gloire. Il revint ensuite en Angleterre pendant que le le fils d'Ethelred combattait contre Canut-le-Grand, et ce fut à cette époque qu'il résolut de passer en Norwège pour s'élever sur le trône de ce pays.

Le roi de Dannemark était occupé à établir son pouvoir en Angleterre; le comte Eric ve-

les *Essais* de Suhm et Schoening, *pour perfectionner l'ancienne histoire de Dannemark et de Norwège*, en danois.

Digitized by Google

nait de mourir; le roi de Suède n'avait pas les qualités nécessaires pour se faire respecter dans les provinces norwégiennes passées sous sa domination après le combat de Swolder. Tout favorisait l'entreprise d'Olaus Haraldson, et ce prince, après avoir fait un riche butin dans la province de Northumberland, se mit en route avec les vaisseaux qu'il put rassembler. Un vent propice le conduisit rapidement à la côte de Norwège. Il entra dans un détroit, où le jeune Haquin, fils du comte Eric, se trouvait avec quelques bâtimens. Haquin ne s'était pas attendu à une attaque subite, et voyant le danger dont il était menacé, il voulut se sauver à la nage. Mais il fut pris, et tomba au pouvoir d'Olaus. Ses traits avaient de la noblesse et de la franchise; sa grande jeunesse augmentait l'intérêt de sa situation. « Ta famille, lui dit Olaus, est renommée pour ses succès; mais elle paraît toucher au terme de sa prospérité. — Quelque jeune que je sois, répondit Haquin, je sais que la fortune a des vicissitudes; elle m'accable au sortir de mon adolescence, peut-être me sera-t-elle un jour moins cruelle. — Désormais tu ne pourras plus être ni vaincu ni vainqueur. — C'est à toi à en décider. — Quelle rançon m'offres-tu? — Propose-la toi-même, et je l'ac-

quitterai. — Je te rends la liberté à condition que tu sortiras du royaume, et que tu ne porteras point les armes contre moi. »

La mère d'Olaus, Asta, vivait encore; elle séjournait dans la province d'Upland, où elle avait épousé en secondes noces Sigurd Syr, descendant des anciens princes de Norwège, et possesseur d'un domaine considérable. Le fils d'Asta désirait vivement de revoir celle qui lui avait donné le jour, et qui avait veillé sur son enfance. Il lui fit annoncer son arrivée. Le messager la trouva entourée de ses femmes et occupée avec elles des soins domestiques. Son mari était dans les champs, où il avait coutume de partager les travaux des laboureurs. La joie se répandit dans la maison. Asta donna aussitôt ses ordres pour recevoir son fils. Les plus riches ornemens furent étalés, et l'on fit les préparatifs d'un repas splendide. Le lendemain, à l'aube du jour, Olaus arriva avec son cortège; sa mère fut au-devant de lui et le serra dans ses bras; Sigurd, qui, selon son habitude, s'était déjà rendu dans les champs, apercevant de loin les bannières, accourut aussitôt et partagea l'allégresse générale.

Après avoir payé le tribut à la piété filiale, Olaus exposa ses projets. Asta applaudit au

courage et à la noble ambition d'un fils qu'elle chérissait tendrement, et qui allait rétablir la gloire des rois dont il était issu. Sigurd, qui jouissait d'un grand crédit, parvint à aplanir les difficultés dans un partie du royaume, et seconda généreusement les desseins d'Olaus. Mais le comte Suénon, frère du comte Eric, se préparait à la résistance. Il mit dans ses intérêts Eynar, autrefois très-attaché à la famille royale, qu'il avait vue à regret dépouillée du sceptre, mais entraîné dans le parti des comtes, depuis qu'il était devenu leur beau-frère, Suénon parvint à rassembler des forces considérables, et Olaus éprouva quelques revers. Mais ce prince ne se laissa point abattre, et, retournant au combat, il défit complètement l'ennemi dans une bataille navale. L'an 1015 il fut proclamé roi, sous le nom d'Olaus II, auquel, après sa mort, a été ajouté le surnom de *Saint.* Suénon et Eynar se retirèrent auprès du roi de Suède; le premier mourut peu après, et le second, au bout de quelque tems, retourna en Norwège.

Le roi de Suède portait, comme celui de Norwège, le nom d'Olaus; on le surnommait *l'Enfant*, parce qu'il était parvenu au trône à l'âge de quatre ans. Il avait plus de vanité et

d'ostentation que de valeur et de fermeté. Cependant il refusa de reconnaître le nouveau roi de Norwège, et continua de lever des tributs dans les provinces norwégiennes, qu'il prétendait relever du trône de Suède. Le conflit entre les agens des deux princes mit les habitans de l'un et l'autre royaumes dans une situation critique, et provoqua les plaintes, sur-tout le long des frontières. Olaus de Norwège ayant peu d'égards pour Olaus de Suède, fit mettre à mort quelques-uns de ses agens, et interdit les communications avec les Suédois. Le roi de Suède fut si irrité, qu'il défendit de prononcer en sa présence le nom d'Olaus le Norwégien, et de l'appeler autrement que le *gros homme*, à cause de son embonpoint. Cette vengeance puérile ne terminait pas les différents, et les deux peuples continuaient d'être entravés dans leurs relations. Il y avait même souvent, sur les limites, des rencontres sanglantes accompagnées de pillage et de dévastation. Les habitans de la province norwégienne de Wik, et ceux de la province suédoise de Vestrogothie eurent recours à l'intervention d'un seigneur puissant nommé Ragwald, qui possédait de grands domaines près de la rivière de Gothie. Il avait épousé

une fille du dernier roi de Norwège, Olaus Ier, et le roi de Suède l'avait revêtu de la dignité de comte. Ragwald céda aux sollicitations qu'appuyait sa femme, et il eut une entrevue avec le monarque norwégien. Dans cette entrevue, il fut convenu qu'il y aurait une trève d'un an sur la frontière, et que tous les actes d'hostilité cesseraient de part et d'autre. En attendant, on tâcha de rapprocher les deux souverains par une négociation directe entre eux. Olaus de Norwège se prêta au désir de ses sujets et aux vues d'une saine politique. Le Norwégien Bioern (1) partit pour la Suède, accompagné de plusieurs personnages importans, parmi lesquels étaient le scalde islandais Sigwater, et un autre islandais nommé Hialte, qui avait la réputation d'un courtisan adroit. Cette mission n'était pas sans danger, le roi de Suède continuant de se montrer très-irrité, et ne cessant de proférer les plus terribles menaces. Il pouvait, dans un de ces accès de colère qui lui prenaient quelquefois, faire payer aux députés les torts que leur maître avait à

(1) Ce nom revient souvent dans l'Histoire du Nord. Il signifie *ours* dans les langues scandinaves. Les historiens étrangers du moyen âge en ont fait *Birn* ou *Bern*. C'est du reste le *bear* et le *baer* des Anglais et des Allemands.

Digitized by Google

ses yeux. Mais Bioern était au-dessus de la crainte par son courage; Hialte se fiait sur son adresse, et le scalde Sigwater avait des intelligences dans le pays.

Arrivés à Upsal, où résidait le roi, les députés s'annoncèrent avec beaucoup de prudence. Hialte, de concert avec Sigwater, commença par gagner deux Islandais, qui étaient à la cour en qualité de poètes. Mais le roi, toujours attaché à ses projets de vengeance, fut insensible aux représentations qu'on lui fit, et rejeta même l'encens que lui présentèrent les poètes pour flatter sa vanité. Hialte prit alors le parti de s'adresser à sa fille, la princesse Ingegerd, connue par ses qualités aimables, et qui avait un grand ascendant sur son père. Il représenta à cette princesse la gloire qu'elle pourrait acquérir en donnant une heureuse issue à une négociation qui intéressait le bonheur de deux peuples, et il lui fit entrevoir qu'elle pourrait devenir le lien de la paix, en épousant le roi de Norwège. Il vanta en même tems les qualités de ce monarque, et rappela ses brillans exploits. Ingegerd rougit, et Hialte le député observa que ses propositions n'avaient pas déplu. Cependant Ingegerd ne put fléchir son père, qui persista dans ses préventions.

Mais Hialte se croyant assuré des dispositions de la princesse, et ne doutant pas non plus que le roi de Norwège n'approuvât son plan, engagea les députés à tirer parti des circonstances d'une autre manière. On s'adressa au comte Rogwald, et Ingegerd lui manda de se rendre à Upsal. Le comte entreprit le voyage, et s'étant convaincu que la princesse était fortement prévenue en faveur du roi de Norwège, dont il connaissait également les vues, il conféra avec Thorgny, juge de la province d'Upland. Ce magistrat était un des hommes les plus puissans et les plus considérés de son pays. Sa charge et son âge lui donnaient un grand ascendant sur le peuple ; ses richesses le rendaient indépendant, et la droiture de son caractère le mettait au-dessus de tout soupçon. Il désirait la paix, et il promit d'appuyer les projets qui tendraient à la maintenir.

C'était au solstice d'hiver, époque où, selon l'ancien usage des pays scandinaves, lié aux cérémonies religieuses, le peuple s'assemblait en grandes assises pour délibérer avec le roi. En Suède, cette assemblée solennelle avait lieu dans la plaine d'Upsal. Le roi y parut au jour désigné, ayant pour cortége les grands vassaux et les grands-officiers de la couronne. Le peuple

se rangea avec les juges de manière à pouvoir prendre part aux délibérations. L'assemblée ayant été ouverte, les députés norwégiens se présentèrent. Bioern prit la parole et dit : « Je suis envoyé par le roi de Norwège pour offrir la paix, et pour demander le rétablissement des anciennes limites. » Le roi s'agitant avec violence, empêcha le député d'en dire davantage. Le comte Ragwald prit ensuite la parole. « Vous entendez, dit-il, que le roi de Norwège propose la paix; les habitans de la Vestrogothie sollicitent une réconciliation avec leurs voisins, et veulent qu'il soit mis un terme aux désordres et au pillage. Je puis ajouter que le roi de Norwège, pour cimenter la paix, demande la main de la princesse Ingegerd. » A ce discours la colère du roi de Suède augmenta; il accusa le comte de trahison, et le menaça du bannissement; il s'étendit sur ses griefs contre le roi de Norwège, et proclama sa résolution de lui faire la guerre. L'assemblée avait écouté avec calme; elle s'agita et fit retentir les cris d'applaudissement, lorsque le juge Thorgny se fut avancé pour prendre la parole. Sa stature imposante, sa longue barbe, qui descendait jusqu'à ses genoux, et sa haute renommée, attirèrent sur lui tous les regards et captivèrent

l'attention. Un profond silence avait succédé à l'agitation de l'enthousiasme, lorsqu'il commença à parler. « Les rois de Suède, dit-il, se conduisent maintenant d'une autre manière que jadis. Mon aïeul se rappelait le tems d'Eric Edmunson, et racontait que dans la force de son âge, ce prince fit des expéditions glorieuses à l'est, mais qu'au milieu de ses succès, il ne fut jamais assez fier pour dédaigner d'entendre ceux qui avaient des choses importantes à lui proposer. Mon père accompagna souvent le roi Bioern, qui rendit son royaume puissant et redoutable, mais qui se montra toujours affable et bienveillant. Moi-même, j'ai accompagné Eric-le-Victorieux dans plusieurs expéditions; il défendit courageusement ses Etats, et acquit une grande renommée, sans qu'il devînt orgueilleux et nous empêchât de conférer avec lui. Mais le roi qui règne aujourd'hui n'écoute que ceux qui le flattent, et pour avoir accès auprès de lui, il faut trahir la vérité. En attendant, il a laissé échapper les pays autrefois tributaires de la Suède. Il voudrait maintenant soumettre la Norwège, qui n'a point relevé de notre royaume, et il en résulte pour nous de grandes calamités. C'est donc notre résolution que tu fasses la paix, Olaus, avec le roi de Nor-

Digitized by Google

wège, et que tu lui donnes ta fille en mariage. Si tu veux reconquérir les pays de l'est, que possédaient tes ancêtres, nous sommes prêts à te suivre; mais si tu persistes à vouloir faire la guerre au roi de Norwège, nous tomberons sur toi, et tu périras. » Après avoir ajouté encore plusieurs paroles menaçantes : « Déclarenous maintenant, dit-il en finissant, quel est le parti que tu veux prendre (1). » Le discours du juge fit une grande impression ; il était analogue à l'esprit d'un siècle où les formes plus adoucies ne tempéraient point l'âpreté d'une franchise intrépide, et où l'exécution suivait très-promptement la menace. Olaus parut céder, et promit de se conformer à la volonté générale.

En effet, la guerre n'éclata point, mais le roi évita de faire un traité de paix formel, et résolut de disposer autrement de sa fille. Il entra en négociation avec la cour de Russie, qui se montra disposée à contracter une alliance dans sa famille. En attendant, le roi de Norwège s'était rendu sur la frontière, et se préparait à recevoir magnifiquement le monarque

(1) Voyez Sturleson, *Histoire d'Olaus Haraldson*, ou *Olaus II*, chap. 80 et 81.

Digitized by Google

suédois et sa fille. Quand il eut appris qu'il ne les verrait ni l'un ni l'autre, et que le mariage n'aurait pas lieu, on eut beaucoup de peine à retenir sa colère, et à l'empêcher de faire aussitôt une invasion en Suède. Pour l'apaiser, on imagina un nouveau projet. Le roi de Suède avait une autre fille nommée Astride, remarquable par sa beauté, et digne de remplacer sa sœur. Elle se rendait souvent en Vestrogothie, et les Norwégiens avaient eu occasion de la connaître. Le comte Ragwald, de concert avec plusieurs autres, proposa au roi de Norwège d'épouser la sœur d'Ingegerd. Le mariage fut résolu, sans qu'on demandât le consentement du père d'Astride; et cette princesse, flattée d'épouser un puissant monarque, après avoir passé en Vestrogothie, se laissa conduire en Norwège. Olaus de Suède en ayant été informé, fit une violente protestation; mais il n'en était plus tems : sa fille était entre les mains d'un époux décidé à la garder, et le comte Ragwald cherchait à se mettre en sûreté. Ingegerd avait été mariée au prince de Russie Jaroslaw; en consentant à cette union, elle s'était réservé d'avoir à sa cour un des notables de son pays; restant attachée à Ragwald, qui avait voulu seconder son premier plan de mariage, elle

fit tomber son choix sur lui. Le comte prit aussitôt la route de Russie, et obtint des domaines sur les bords du lac Ladoga. Par ses relations avec les deux princesses, l'une et l'autre satisfaites de ses services, il eut la protection de deux cours contre les poursuites d'un souverain irrité.

Ne pouvant se procurer d'autre vengeance, le roi sévit contre les habitans de la Vestrogothie, les accusant d'avoir conspiré contre lui avec les Norwégiens. Les esprits s'échauffèrent, et le comte Emund, qui depuis le départ de Ragwald était l'homme le plus puissant des provinces occidentales, se proposa de tirer parti des conjonctures pour élever sa famille sur le trône de Suède. Il parcourut les divers cantons où ses richesses lui donnaient le plus d'influence, et déjà il était question de lui remettre le pouvoir suprême. Mais les habitans de l'Upland, ou de la Suède centrale, qui depuis long-tems prétendaient à jouer le premier rôle dans les révolutions politiques, furent d'un avis différent. Ils convinrent qu'Olaus avait eu des torts, mais ils proposèrent de maintenir sa famille et de choisir son fils Anund Jacob. Les amis particuliers d'Olaus parvinrent même à lui faire conserver le titre de roi, et une part

à l'administration. Voyant qu'il lui importait d'être en bonne intelligence avec le roi de Norwège, il demanda une entrevue à ce prince, et se réconcilia avec lui, l'an 1022. Quelques années après, il mourut. Ce fut lui qui renonça formellement à l'ancien titre de roi d'Upsal, pour prendre celui de roi de Suède. Il favorisa aussi l'introduction du christianisme dans le royaume, en recevant le baptême des mains d'un prêtre anglais.

La nouvelle religion faisait quelques progrès dans le Nord; mais l'ancien culte conservait encore beaucoup de partisans. Olaus de Norwège, très-attaché au christianisme, résolut de l'affermir dans ses Etats, et d'achever la destruction des idoles. Il appela un grand nombre de missionnaires, et publia un code pour régler l'établissement du rit chrétien (1). Pendant plusieurs années, il fit des voyages dans les provinces pour appuyer la prédication des missionnaires, et pour détruire tous les monumens du paganisme. La douceur évangélique n'accompagnait pas toujours le monarque, et plusieurs excès furent commis en son nom. Le

(1) Ce code, appelé *Christinret*, se trouve dans un recueil d'anciennes lois de Norwège, publié par J. Paus.

mécontentement fut quelquefois sur le point d'éclater. Il se forma dans les provinces méridionales une conspiration dirigée par quelques princes du sang royal, qui s'étaient rendus indépendans durant les troubles politiques, et qui, pour flatter le peuple, combattaient le zèle du roi. Olaus ayant été instruit de cette conspiration, déploya une rigueur barbare. Après avoir condamné un grand nombre des habitans à la peine de mort, il fit arracher la langue au prince Gudriod, et crever les yeux au prince Rerek. On le suit avec plus d'intérêt dans un voyage qu'il entreprit au nord du royaume. Le culte de Thor y était encore en vénération. Un évêque, qui accompagnait le roi, eut ordre de parler du Dieu des chrétiens et de sa puissance suprême. Mais le peuple se déclara pour Thor, parce qu'il était visible. Le roi remit l'assemblée au lendemain; elle eut lieu dans une plaine, de très-grand matin, avant le lever du soleil. Cet astre ayant tout-à-coup paru sur l'horizon, « Voilà, dit Olaus, l'œuvre du Dieu que je sers; » et dans le même moment il ordonna de briser l'idole de Thor. Un grand nombre de reptiles auxquels l'intérieur de cette idole avait servi de retraite en sortirent, à l'étonnement de la multitude qui

voulut se disperser, mais elle se rassura peu-à-peu, et le roi lui persuada d'accepter le baptême. S'étant rendu dans un autre canton, il rencontra une troupe de paysans qui résistaient aux prédicateurs, et les traitaient avec peu de ménagement; transporté de colère, il fit mettre le feu à leurs maisons, passant ainsi des beaux élans d'une ame noble et grande aux mouvemens barbares d'un enthousiasme fanatique. Il envoya dans la suite aux Islandais une grande cloche et des matériaux pour construire une église; mais en même tems il leur demanda la cession d'une île de la côte. Les Islandais rejetèrent sa demande, craignant qu'il ne plaçât dans l'île des soldats qui exerceraient des violences en son nom.

La rigueur d'Olaus contre les partisans de l'ancienne religion avait fait des impressions très-défavorables; il provoqua de nouvelles plaintes en attaquant les propriétés, et en heurtant par des mesures arbitraires les familles puissantes. Dans le même tems un prince étranger, Canut-*le-Grand* (1), méditait des projets hostiles, et menaçait de sa puissance le monarque norwégien. Canut ve-

(1) Knud ou Knut den *store*.

Digitized by Google

nait d'achever la conquête de l'Angleterre; ce royaume et celui de Dannemark, que lui avait donné la naissance, ne suffisaient pas à son ambition. Il entreprit de faire valoir les droits sur la Norwège, dont il prétendait avoir hérité à la mort de son père Suénon. Possédant de grands trésors, il répandit des largesses parmi les Norwégiens qui, déjà mécontens, ne devaient pas être difficiles à captiver. Comptant sur ce moyen et sur ses puissantes armées, il envoya l'an 1028 des députés à Olaus pour lui déclarer la guerre s'il ne cédait cette partie de la Norwège, qui avait relevé de Suénon, ou s'il ne consentait à rendre son royaume tributaire du Dannemark. Olaus renvoya les députés en leur faisant cette réponse : « J'ai appris par les traditions de nos pères que Gorm était un monarque puissant, et néanmoins il ne régnait que sur le Dannemark; ses successeurs n'ont pas voulu s'en contenter : Canut a de plus grandes prétentions encore, et quoiqu'il possède, outre le Dannemark, toute l'Angleterre, il veut m'enlever la couronne de mes ancêtres. Retirez-vous, et dites-lui que je conserverai mon royaume aussi long-tems que ma vie, et que j'aimerais mieux le perdre que de me soumettre à payer un tribut. »

Olaus sentait néanmoins qu'il était exposé à un danger imminent, et qu'il devait prendre de grandes mesures pour pouvoir résister à Canut. L'an 1029, il fit un traité avec le roi de Suède, Anund Jacob. Ce prince était son beau-frère, et s'intéressait d'autant plus à sa cause qu'il redoutait également les vues ambitieuses du roi de Dannemark. Il promit de fournir des vaisseaux et des soldats. Les deux rois alliés ouvrirent la campagne l'an 1030. Celui de Norwège ravagea l'île de Sélande; celui de Suède fit une invasion dans la province de Scanie. Canut était en Angleterre; il se hâta de passer en Dannemark, et se mit à la tête de ses forces. Sa flotte répandit la terreur dans la Baltique, et les rois alliés entrèrent ensemble dans un port suédois. Canut les poursuivit sans pouvoir néanmoins les réduire à capituler; mais il réussit à corrompre leurs troupes. Le roi de Suède, abandonné de ses soldats, fut obligé de renoncer à combattre. Olaus se vit environné de traîtres sur le vaisseau même qu'il montait; il quitta sa flotte, et se rendit par terre en Norwège. En parcourant les provinces pour préparer de nouveaux armemens, il fit mettre à mort un jeune Norwégien convaincu d'avoir accepté de Canut un

riche présent pour assassiner son roi. Mais le coupable était appuyé, et le juste châtiment d'une odieuse trahison excita des murmures. Les animosités et les haines, que provoque l'abus du pouvoir ou l'esprit de faction, peuvent égarer le peuple le plus loyal et le plus généreux. Le meurtre commis par les gens du roi sur Esling, homme puissant et considéré, acheva d'irriter la multitude. Olaus ne put parvenir ni par les sollicitations, ni par les menaces, à faire prendre les armes aux habitans. Ce fut dans ce moment que Canut, qui avait été précédé par de nombreux émissaires, parut lui-même en Norwège, et se rendit à Drontheim. L'éclat de sa représentation et de sa munificence étonna des hommes dont une grande simplicité de mœurs et une honorable pauvreté caractérisaient l'existence, et auxquels les piéges cachés souvent sous les formes brillantes par une politique astucieuse étaient inconnus. Leurs yeux furent éblouis, leur esprit captivé. Canut, profitant des avantages que lui donnait un concours de circonstances heureuses, se fit proclamer roi, et donna la charge de son lieutenant au comte Haquin, fils du comte Eric. C'était ce même Haquin que nous avons vu tomber entre les mains d'Olaus,

et qui avait fait observer à ce prince que la fortune a des vicissitudes. Exilé de Norwège, il s'était retiré en Angleterre auprès de Canut, qui sut tirer parti de ses talens et de sa situation. Pendant que Canut triomphait ainsi dans la contrée de Drontheim, Olaus s'occupait dans une autre partie du royaume à rétablir ses forces; mais il ne put réussir, et pour échapper aux poursuites de son antagoniste, il se retira avec sa famille en Suède. De là il passa en Russie auprès de son beau-frère le prince Jaroslaw, amenant avec lui son fils Magnus, qu'il avait eu d'une concubine nommée Alfide.

Jaroslaw offrit au roi détrôné la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce pays au christianisme. Mais Olaus fit le projet de se rendre à Jérusalem, et d'entrer dans un monastère. Cependant un songe lui fit prendre une résolution différente; il se crut appelé par le Ciel à retourner en Norwège pour reconquérir la couronne. Ses espérances se fortifièrent lorsqu'il eut appris que Haquin, lieutenant de Canut, venait de mourir. Aucune représentation ne put le retenir, et il partit pour la Suède au mois de janvier 1033. Arrivé dans ce pays, il eut une entrevue avec le roi Anund Jacob, qui

lui donna un corps de quatre cents hommes, et lui permit d'en enrôler un plus grand nombre dans le pays. Arrivé par les chemins les plus pénibles à la frontière de Norwège, il vit douze cents Norwégiens mécontens se joindre à sa troupe, et il eut trois mille hommes sous ses ordres. Voulant combattre au nom de la religion le parti qui lui avait reproché son zèle religieux, il ordonna de baptiser ceux de ses soldats qui étaient païens. De plus il fit peindre des croix sur les casques, et donna pour cri de ralliement ces mots : *En avant! soldats du Christ, de la croix et du roi.* Ce fut donc un prince de Norwège qui le premier consacra cette formule que les croisés adoptèrent au concile de Clermont en 1096, au moment où ils partaient pour faire la guerre aux infidèles.

Quoique le lieutenant de Canut fut mort, ce prince avait un parti considérable. On parvint à mettre sous les armes une multitude de paysans, et on leur inspira une ardeur guerrière qui les rendait très-redoutables. Ceux qui étaient païens aspiraient à venger leur religion; ceux qui avaient embrassé le christianisme prêtaient l'oreille aux discours d'un évêque nommé Sigurd, Danois de naissance, et dé-

voué à Canut. Ils s'avancèrent tous sous les ordres de quelques chefs fameux par leurs exploits.

Plusieurs jours se passèrent avant que les deux armées se rencontrassent. En attendant, Olaus augmentait ses troupes, et animait leur courage. Suivant l'ancienne coutume des princes scandinaves, lorsqu'ils allaient à la guerre, il avait pris à sa suite des scaldes parmi lesquels se distinguait, par ses talens autant que par sa valeur, Thormod surnommé Kolbrun, né en Islande. Un matin, vers le lever du soleil, le roi lui ordonna de réciter des vers; Thormod, se tournant vers l'armée, qui était encore plongée dans le sommeil, fit entendre ces accens :

« Le jour commence à paraître; le coq en s'agitant fait retentir ses plumes; il est tems de commencer nos travaux.

» Réveillez-vous, amis, réveillez-vous, vous, leurs chefs; combattans du roi, marchez à la victoire.

» Le valeureux prince a des combattans de bonne race; il a avec lui des hommes qui ne fuient jamais.

» Je ne vous appelle pas aux plaisirs de la table, ni aux amusemens avec les jeunes filles;

je vous appelle au jeu terrible des combats. »

La voix forte et sonore du scalde eut bientôt réveillé tout le camp ; il continua le chant guerrier, et les applaudissemens retentirent de toutes parts. Olaus fut si satisfait du poète qu'il lui donna une bague d'or, en présence de l'armée, et le poète fit le serment de ne point se séparer du roi (1).

L'instant décisif approchait ; les troupes d'Olaus étaient arrivées près d'une ferme nommée *Stiklastad*, peu éloignée de Drontheim. Ce fut là que les combattans des deux partis se rencontrèrent, et que la bataille décisive se donna au mois d'août de l'année 1033. Le roi, étant monté sur une hauteur, vit les ennemis qui approchaient, et il donna aussitôt ses ordres pour les recevoir. Il recommanda au propriétaire de la ferme d'avoir soin des blessés, et de faire dire des messes pour le salut des morts. S'adressant ensuite à l'armée : « Le moment, dit-il, est venu de signaler votre courage ; ne vous laissez point effrayer par cette multitude d'hommes. Les ennemis seront plus nombreux, et vous, vous saurez mieux combattre. Il faut fondre sur eux avant qu'ils

(1) Voyez Sturleson, *Histoire d'Olaus Haraldson* ; Torfæus, partie 3, livre 3.

puissent se reconnaître, et porter la mort dans leurs rangs par la rapidité de l'attaque. Si vous triomphez, vous aurez la dépouille des vaincus, leurs armes, leurs trésors, leurs champs. Si vous tombez, une félicité encore plus grande vous attend, et vous obtiendrez la palme du martyre. Pour moi, je suis décidé à vaincre ou à mourir. » Les soldats s'élancèrent avec impétuosité, et firent un grand carnage; le scalde Thormod brava le péril avec une intrépidité qui ne produisit pas moins d'effet que son chant guerrier. Le prince Harald, né du second mariage de la mère du roi, et qui malgré sa grande jeunesse avait voulu prendre part à l'action, montra un héroïsme digne de son sang, et continua de combattre, quoiqu'il eût été blessé au premier choc. Entraîné par sa propre ardeur et par celle de ses compagnons d'armes, Olaus se précipita lui-même dans les rangs ennemis; il y porta l'épouvante, et blessa de sa main un des principaux chefs, Thorer Hund. Mais dans le même moment accourut un homme audacieux, depuis long-tems irrité contre le roi, qui pour le punir d'un meurtre lui avait fait enlever ses vaisseaux. Armé de sa hache, il en frappa Olaus qui, blessé grièvement, laissa tomber son épée, et

se traîna avec beaucoup de peine vers un rocher pour s'appuyer. Thorer Hund, qui avait repris ses forces, s'approcha de lui et le perça de son épée. Des troupes auxiliaires arrivaient de Suède; mais la mort du roi avait répandu la consternation parmi les siens, et ils abandonnèrent le champ de bataille (1).

Olaus Haraldson, ou Olaus II, était dans la force de l'âge lorsqu'il termina sa carrière. Il fut enterré secrètement par les soins du propriétaire de la ferme de Stiklastad, qui était parvenu à soustraire son corps au peuple irrité. Au bout d'un an ce même peuple fut conduit à des sentimens bien différens par des causes que les écrivains du Nord n'ont pas expliquées d'une manière claire et satisfaisante. Peut-être ce changement ne fut-il que l'effet du repentir que le tems fait succéder aux égaremens des passions. Peut-être aussi fut-il l'ouvrage d'un parti qui, peu satisfait des suites qu'amena la fin malheureuse du roi, profita de ce penchant du grand nombre pour le merveilleux, dont on a si souvent tiré parti. L'évêque Sigurd fut chassé de Drontheim; son successeur montra le plus grand zèle pour la mé-

(1) Les circonstances de la bataille de Stiklastad sont rapportées par Sturleson, Torfæus et d'autres écrivains du Nord.

moire du roi, dont le corps fut déterré et exposé aux regards du peuple. On prétendit qu'il avait été conservé miraculeusement, et que même il y avait eu une croissance frappante dans les ongles et les cheveux. On l'enterra avec pompe, et sous les règnes suivans ses reliques furent placées dans l'église du Christ, qui devint la cathédrale de Drontheim. Le cercueil était d'argent, et un coffre du même métal, orné de pierres précieuses, renfermait les habits dont Olaus avait fait usage. Au lieu du surnom de *Gros* que ce prince avait reçu quelquefois pendant sa vie, il eut après sa mort celui de *Saint*. On lui attribua beaucoup de miracles, qui contribuèrent à la propagation du christianisme. De nombreux pèlerins se rassemblèrent annuellement autour de ses reliques, et déposèrent de riches offrandes pour honorer sa mémoire. Des églises lui furent dédiées non-seulement en Norwège, mais en Suède, en Dannemark, en Angleterre, en Russie, et même à Constantinople, par les guerriers du Nord qui étaient au service de l'empereur. Les rois de Norwège furent couronnés sous ses auspices, et il fut regardé comme le patron du royaume. Mais tous ces honneurs disparurent lorsque le luthéranisme

eût été introduit, et que le dernier archevêque eut emporté les objets précieux consacrés par la dévotion. En 1565 les restes du saint roi furent déposés dans un tombeau que l'on recouvrit de terre quelques années après. La cathédrale de Drontheim, devenue peu-à-peu un des temples les plus imposans, les plus richement ornés qu'il y eût dans le Nord, s'est également ressentie des vicissitudes du tems. Plusieurs incendies l'ont considérablement diminuée, et ont fait disparaître son antique magnificence (1).

Le règne de S. Olaus forme une époque importante. Ce prince fut égaré quelquefois par une imagination exaltée ; mais il avait de grandes vues et des intentions généreuses. Le christianisme fut consolidé ; les nombreux missionnaires appelés pour le prêcher contribuèrent au perfectionnement des arts mécaniques. Le roi introduisit plusieurs charges, et en parti-

(1) Eynar Skuleson, scalde du douzième siècle, a fait un poëme sur S. Olaus, où il parle de ses miracles et de ses visions. Ce poëme est inséré dans l'édition de Snorro Sturleson, qui paraît à Copenhague. Schoening a donné, en danois, une Description historique de la cathédrale de Drontheim, et on trouve des détails curieux sur cette église dans la première partie de Torfæus, livre 2.

culier celle de chancelier, remplie d'ordinaire, comme dans les autres pays, par un ecclésiastique ; sa cour était mieux ordonnée que celle de ses prédécesseurs ; il fit des efforts pour régler la succession, et il établit une résidence royale à Drontheim. Cette ville s'étendit considérablement par ses soins ; il fonda celle de Sarpsbourg, qui fut réduite en cendres pendant les guerres avec la Suède, et qui a été rétablie dans les tems modernes sous le nom de Frédéricstad. Les premières monnaies du pays fûrent frappées au nom d'Olaus par des ouvriers anglais. Cette époque, qui pouvait accélérer le progrès de la prospérité, fut suivie de plusieurs années de revers ; mais un fils de S. Olaus était destiné à les réparer et à relever la gloire du royaume.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

1033 — 1222.

Canut-le-Grand et Suénon, son fils; entreprise en faveur de Magnus, fils de S. Olaus; avènement de Magnus *le Bon* au trône de Norwège et ensuite à celui de Dannemark; exploits et aventures de Harald, frère de S. Olaus; ses prétentions à la couronne; partage du royaume de Norwège entre Magnus et Harald III, ou *le Sévère;* guerre avec Suénon, neveu de Canut-le-Grand; mort de Magnus Ier; lutte entre Harald III et Suénon de Dannemark; combat naval; pacification des deux royaumes; expédition de Harald III en Angleterre; sa mort; règne d'Olaus III, *le Pacifique*, et de Magnus II; mœurs et usages; Magnus III; ses expéditions et sa mort; règne de Sigurd Ier, surnommé *le Pèlerin de Jérusalem*, et de ses frères Eysten Ier et Olaus IV; croisade de Sigurd à la Terre-Sainte; croisades du Nord; progrès du christianisme et son établissement définitif dans les pays septentrionaux; troubles intérieurs de la Norwège; règnes orageux de Magnus IV, *l'Aveugle*, de Harald IV, d'Ingon Ier, d'Eysten II, de Sigurd II, de Haquin II; arrivée d'un légat du pape; Magnus V et Sverrer; Haquin III; Guttorm; Ingon II; avènement de Haquin IV, *le Vieux*.

Canut-le-Grand séjournait en Angleterre lorsqu'il apprit la mort du comte Haquin, son

lieutenant en Norwège (1). Il désigna aussitôt comme roi de ce pays son fils Suénon ou *Suend,* qu'il avait eu d'une concubine anglaise nommée *Alsifa.* L'issue de la bataille de Stiklastad ouvrit à Suénon la route du royaume que son père lui destinait. Il s'y rendit avec Alsifa. Cette femme impérieuse, et plusieurs Danois, lui firent prendre des mesures qui mécontentèrent les Norwégiens. Leur éloignement pour lui devint encore plus grand lorsque, continuant de céder aux conseils des étrangers qui l'environnaient, il augmenta arbitrairement les charges publiques, et donna un édit par lequel il accordait aux Danois des prérogatives injurieuses à la nation norwégienne. Le témoignage d'un seul Danois devait valoir celui de dix Norwégiens devant les tribunaux. En même tems il fut défendu aux Norwégiens de sortir du pays sans le consentement du roi, sous peine de confiscation de leurs biens. On ne pouvait provoquer plus fortement la haine nationale. Elle tarda cependant à éclater, parce que les fils des plus notables personnages du royaume étaient en Angleterre auprès de Canut, qui tenait leur sort dans ses mains. Suénon se crut

(1) Voyez Sturleson, partie 8, ou *Histoire de Magnus-le-Bon;* et Torfæus, part. 3, livre 4.

même si assuré de son autorité qu'il entreprit une expédition en Ecosse. Il n'eut point de succès, et retourna en Norwège, où il reprit le système d'administration qu'il avait suivi auparavant; mais la patience des Norwégiens s'étant enfin lassée, et Jaroslaw de Russie entretenant des intelligences dans leur pays en faveur du fils de S. Olaus, le prince Magnus, qui s'était réfugié à sa cour, le moment d'une révolution arriva.

Eynar, qui depuis long-tems jouait un rôle important en Norwège, et dont l'ame altière ne supportait aucune espèce d'humiliation, se mit à la tête des mécontens. Il avait été contraire au roi Olaus II, et avait contribué à sa chute; mais Canut ayant refusé de le nommer son lieutenant après la mort du comte Haquin, et les prétentions que les étrangers manifestaient sans aucune retenue ayant irrité son orgueil, il s'était livré à d'autres sentimens. De concert avec Kalv, homme également redoutable par sa fermeté, son courage, il proposa de rappeler le prince Magnus. La mémoire d'Olaus, père de ce prince, était devenue si chère à la nation, qu'on pouvait s'attendre qu'elle ferait les plus grands efforts pour rétablir sa postérité. Eynar et Kalv se rendirent

en Russie. Jaroslaw, qui avait traité les Norwégiens en ennemis depuis la bataille de Stiklastad, se réconcilia avec eux, et leur promit son alliance (1). L'an 1036, le prince Magnus fut conduit en Norwège, où tout avait été préparé pour le recevoir. Reconnu roi par la nation, il eut bientôt une armée. Il chercha Suénon pour le combattre; mais le prince danois s'était déjà retiré en Dannemark, où il mourut peu après à la fin de l'année 1036.

Pendant cette même année était mort Canut-*le-Grand*. Il fut principalement redevable de ce surnom à l'étendue de ses Etats, et aux richesses qu'il possédait. Sa puissance embrassait le Dannemark, l'Angleterre, la Norwège, et, selon quelques relations, elle s'étendait même sur une partie de la Suède.

Mais trois royaumes pouvaient suffire pour donner à Canut une grande influence dans le Nord et dans l'Europe entière. Cette vaste monarchie, qui s'était formée par le concours de plusieurs circonstances, autant que par le génie du monarque, subsista pendant sa vie,

(1) Un fragment historique islandais, publié à Copenhague en 1815, dans un programme académique, par le savant Thorlacius, fait connaître en détail la part que prit Jaroslaw à la révolution dont il s'agit ici.

Digitized by Google

A sa mort, en vertu des dispositions qu'il avait laissées, elle devait être partagée entre ses trois fils : Hardi Canut, Harald *aux pieds de lièvre*, et Suénon. On a vu que celui-ci, qui avait été envoyé en Norwège du vivant de son père, était mort à peu près en même tems que lui. Hardi Canut, appelé à régner en Dannemark, aspira aussi à soumettre les Norwégiens. Mais les discussions qu'il eut avec Harald, au sujet de l'Angleterre, réclamèrent d'abord toute son attention. Il avait de nombreux partisans dans ce pays, qui, selon le testament de Canut, devait échoir à Harald. Ce prince, quoique peu aimé des Anglais, n'était pas disposé à céder son héritage, et employa toutes ses ressources pour le conserver. Sa mort, arrivée en 1039, termina la querelle, et Hardi Canut réunit l'Angleterre au Dannemark. Il reprit alors ses projets sur la Norwège, et se flatta de rétablir dans toute son étendue la monarchie de son père. Mais les Norwégiens s'étaient attachés à Magnus, issu de l'antique famille de leurs princes, et ce roi, agréable à la nation, avait les qualités nécessaires pour défendre sa couronne. Hardi Canut s'étant rendu sur la frontière avec une armée, s'aperçut

qu'il lui serait difficile de pénétrer dans le pays, et s'arrêta dans sa marche.

Les notables de Norwège s'entendirent avec ceux de Dannemark, et négocièrent un accommodement. Il fut convenu, sous leur garantie, l'année 1039, que les deux rois conserveraient chacun leurs Etats, et que le dernier survivant hériterait de ceux de l'autre, si celui-ci était mort sans laisser de descendans mâles. La fortune favorisa le roi de Norwège : Hardi Canut mourut l'année 1042, ne laissant point de fils. En vertu de la convention, Magnus passa aussitôt en Dannemark pour s'y faire proclamer. On le reçut avec empressement, quoiqu'il fût étranger, parce qu'il avait été précédé de la renommée de ses talens et de ses vertus. Les députés de la nation danoise lui prêtèrent hommage à Wiborg en Jutland.

Les Anglais, revenant au souvenir de leurs anciens rois, avaient choisi Edouard, fils d'Ethelred, et surnommé *le Confesseur*. Magnus voulut cependant faire valoir la convention qui l'avait rendu maître du Dannemark, et réclama également le royaume d'Angleterre. Edouard, à qui la nature avait donné de la valeur, de la fermeté, et qui ne fut faible que

par superstition, répondit qu'il garderait l'héritage de ses pères, et qu'il ne le céderait qu'avec la vie. Magnus, frappé de cette réponse, dit aux ambassadeurs anglais : « En effet, c'est assez pour moi de deux royaumes à gouverner, si Dieu m'accorde la sagesse nécessaire pour y réussir. Edouard peut compter que je ne lui ferai point la guerre, et que je le laisserai jouir paisiblement de ses Etats. »

La générosité et la modération, qui étaient naturelles à Magnus, lui avaient fait donner la promesse, en montant sur le trône de Norwège, de ne point tirer vengeance de la catastrophe du roi son père. Mais le ressentiment se ranima dans son cœur; il fit faire des perquisitions pour découvrir ceux qui avaient pris part à la bataille de Stiklastad, et en poursuivit plusieurs avec une grande sévérité. Il menaça même de sa colère Kalv, qui avait contribué à son élévation. Kalv prit la fuite, se retira auprès de son parent Thorfin, comte des Orcades, et se livra à des projets de vengeance. Le mécontentement se répandit dans le royaume, et les plaintes éclatèrent sur-tout dans les provinces septentrionales. Les conseillers du roi, craignant un soulèvement général, engagèrent le scalde Sigwater, qui

Digitized by Google

jouissait d'une grande considération, à faire entendre la vérité au monarque. Le scalde, en effet, lui représenta les dangers auxquels il s'exposait; il lui adressa des exhortations énergiques, et lui rappela la promesse qu'il avait faite en montant sur le trône. Magnus l'écouta avec attention, et fut ému. Il publia une amnistie générale, fit de grandes largesses aux notables, et remit au peuple une partie des impositions. Son caractère naturel ayant repris entièrement le dessus, il assembla les hommes les plus sages pour supprimer toutes lois dures et injustes établies par l'influence des étrangers durant le règne du fils de Canut, et pour rédiger un code dont les dispositions pussent garantir la sûreté publique et la prospérité nationale. Ce fut ainsi que Magnus rétablit la confiance, le repos, et recueillit des bénédictions au lieu de faire couler des larmes. Les Norwégiens lui donnèrent le surnom de *Bon*, et ce surnom fut confirmé par les Danois.

Canut-le-Grand avait laissé, outre ses fils, un neveu nommé Suénon Estridson (1), né du mariage de la princesse Estride ou Astride

(1) Le nom indigène est *Suend Estrithsen*.

avec le comte Ulf. Ce puissant vassal ayant fait éclater une grande ambition, fut mis à mort, par ordre de Canut, dans l'église de Roskild, et son fils Suénon prit la fuite. Il se retira en Suède, où sa naissance et les dons de son esprit lui firent obtenir un accueil honorable. S'étant ensuite rendu en Norwège, il se présenta à la cour de Magnus, qui venait de monter sur le trône de Dannemark. Il prit les dehors d'une grande modestie, et se contenta de demander un asile. Magnus fut touché de sa résignation, et lui donna sa confiance. Franc et généreux lui-même, il ne suspectait point les intentions des autres. Il crut même devoir saisir cette occasion de se montrer agréable aux Danois, et, ayant assemblé son conseil, il fit connaître le dessein qu'il avait de nommer Suénon son lieutenant en Dannemark. Plusieurs de ses conseillers désapprouvèrent cette mesure, et représentèrent les inconvéniens qui pourraient en naître dans la suite; mais le roi ne se laissa point persuader, et persista dans sa résolution. Il fit venir Suénon dans l'assemblée, l'arma lui-même de l'épée et du casque, et le déclara jarl, ou comte de Dannemark. Suénon prêta le serment de fidélité sur les reliques de saint Olaus, et le roi

se rendit avec lui en Dannemark pour l'installer dans sa dignité.

Accueilli avec empressement par les Danois, Suénon se fit bientôt un parti. Il oublia les obligations qu'il avait à Magnus ; il oublia le serment qu'il avait prêté si solennellement, et n'écoutant que l'ambition, il fit le projet d'acquérir l'autorité suprême, et d'anéantir les liens qui l'attachaient à la Norwège. Magnus apprit que son représentant en Dannemark aspirait à la couronne de ce pays, et qu'il était appuyé par des hommes puissans. Une flotte fut aussitôt équipée dans les ports de Norwège, et le roi, d'autant plus irrité qu'il s'était montré plus loyal, plus désintéressé, alla combattre Suénon, qui avait déjà rassemblé des forces pour soutenir ses prétentions. Le vassal infidèle fut vaincu dans plusieurs rencontres, et se sauva par la fuite. Dans le même tems, les Vendes d'Allemagne ayant infesté la côte danoise, Magnus marcha contre eux, et remporta une victoire signalée dans le pays de Sleswig. Il combattait partout avec tant de bonheur, que l'opinion se répandit qu'il obtenait par l'intervention de saint Olaus un appui surnaturel. Le succès du roi contre les Vendes accéléra le moment de la chute de Suénon, qui

avait reparu, et qui, après avoir été complètement défait près d'Helgenes en Scanie, se réfugia sur le territoire suédois. Mais un autre prétendant se présenta tout-à-coup pour faire valoir des droits sur la Norwège même : c'était Harald Sigurdson, qui avait été absent, et avait fait briller sa valeur, comme plusieurs autres princes de sa maison, dans les contrées lointaines (1).

Ce prince avait reçu le jour de Sigurd et d'Asta, qui, par son premier mariage avec Harald Grenske, était devenue mère de saint Olaus. Il était remarquable par sa taille imposante, par sa force extraordinaire et par son intrépidité. A peine âgé de dix-sept ans, il s'était distingué à la bataille de Stiklastad; couvert de blessures, il se retira dans les montagnes, où quelques pâtres hospitaliers lui donnèrent des secours. Il passa ensuite par la Suède en Russie. Allié à Jaroslaw, prince de ce pays, il fut accueilli favorablement. S'étant épris d'Elizef, ou Elizabeth, fille du prince russe, il la

(1) Voyez Sturleson, part. 9; Torfæus, part. 3, liv. 3 et 4; Schoening dans les *Essais sur l'Histoire ancienne de Dannemark et de Norwège*. La critique a fait écarter des premières expéditions de Harald quelques circonstances évidemment fabuleuses.

demanda en mariage, mais il ne put obtenir son consentement, et allant chercher la gloire, il se rendit à Constantinople. Il fut connu de l'impératrice Zoë, et engagé dans cette garde impériale, composée de guerriers du Nord (1).

Après avoir fait la guerre aux Sarrasins, sous les ordres du général George Maniacès, il devint chef d'un corps de troupes, et fit une expédition en Sicile, où il se renforça des Normands arrivés dans cette île, et attaqua les côtes de la Barbarie. Il gagna en Afrique dix-huit combats, s'empara d'un grand nombre de villes, et fit un immense butin qu'il envoya en Russie. Ses courses guerrières le conduisirent même à Jérusalem. L'année 1142, il retourna à Constantinople. L'impératrice Zoë le reçut comme un héros; elle se prit même pour lui d'une forte passion, et fit le projet de le placer sur le trône en immolant son époux. Mais Harald ayant appris que Magnus, son neveu, était devenu maître des royaumes de Norwège et de Dannemark, résolut de prétendre au premier,

(1) Les Byzantins les appellent Barangues; Sturleson leur donne le nom de Waeringues, qui rappelle celui de Warègues, dont j'ai parlé dans la première partie. Le même écrivain et les autres auteurs islandais désignent Constantinople par le nom de *Miklagard*.

et de retourner dans le Nord. Il se démit de ses charges militaires à Constantinople, et se prépara pour le départ. Zoë le sollicita de rester, mais en vain. Irritée de son indifférence, elle l'accusa de s'être attribué la partie du butin qui revenait à l'empereur, et le fit jeter dans un cachot, où il y avait, dit-on, un énorme serpent que Harald mit à mort. Au moyen des intelligences qu'il entretenait avec une autre femme, il se remit en liberté, et se hâta de partir. S'étant procuré deux navires avec l'assistance des Barangues, il s'embarqua dans le détroit. En voulant franchir les chaînes qui fermaient le passage, il perdit un des navires, mais il n'en continua pas moins sa route, et passa dans la mer Noire pour se rendre ensuite en Russie. Pendant ce voyage, son imagination lui reproduisit vivement les charmes d'Elizabeth, le premier objet de son amour. Il composa des vers où il parlait de ses exploits en Norwège et dans les pays lointains du Midi, et se plaignait dans chaque refrain d'avoir été dédaigné de la jeune fille de Russie (1).

Arrivé à la cour de Russie, Harald retrouva les objets précieux qu'il avait envoyés des di-

(1) Voyez Sturleson ; *le Knytlingâ saga* ; Mallet, *Monumens de la poésie des anciens peuples du Nord.*

verses contrées où ses expéditions s'étaient étendues, et qui surpassaient tout ce qu'on avait vu jusqu'alors de richesses dans les pays du Nord. Il demanda encore la main d'Elizabeth; elle ne se montra plus insensible à ses vœux. Jaroslaw, son père, donna le plus grand éclat à la fête nuptiale. Les deux époux partirent ensuite pour la Suède, où ils avaient de proches parens. La famille de Jaroslaw était destinée à se répandre au loin, et à faire des alliances remarquables. A peu près dans le même tems où Harald épousait Elizabeth, la sœur de cette princesse, nommée Anne, fut demandée en mariage par Henri Ier, roi de France. Elle passa dans ce pays l'année 1044, et devint mère de Philippe Ier. Elizabeth partagea les grandeurs qui tombèrent en partage au prince norwégien, mais elle ne lui donna point d'héritiers mâles.

Harald trouva en Suède Suénon Estridson, qui venait d'être vaincu par Magnus. Les deux princes s'entendirent pour prendre des mesures hostiles contre le monarque dont ils étaient jaloux l'un et l'autre. Ils attaquèrent les Norwégiens en Dannemark, et firent plusieurs entreprises par terre et par mer. Cependant les notables de Norwège avaient com-

mencé à négocier avec Harald, qui, se méfiant des vues de Suénon, ne refusait point de se rapprocher de Magnus, et de faire avec lui une convention amicale. Résolu enfin à quitter le Dannemark, il s'embarqua pour la Norwège sur un vaisseau richement équipé. On convint qu'il aurait la moitié du royaume, à condition que le trésor qu'il avait rapporté de ses expéditions serait partagé entre lui et Magnus en deux parts égales. Les deux princes se rendirent dans une île du lac Miœsen, très-anciennement cultivée, et qui avait été un lieu de réunion dans plusieurs circonstances importantes. Là, en présence de l'évêque Grimkel et de plusieurs notables du royaume, la convention fut ratifiée de la manière suivante. Après un grand festin, Magnus fit de riches présens aux officiers de Harald; prenant ensuite deux cannes à jonc, il en présenta une au prince Harald, en disant : « C'est ainsi que je vous transmets la moitié du royaume de Norwège, avec l'autorité fondée sur nos lois, me réservant le premier rang dans les camps et sur les flottes, et vous sommant de défendre le pays de toutes vos forces. » Le lendemain, la même cérémonie fut réitérée en présence du peuple. Harald donna un festin à son tour; son trésor fut ap-

porté, et après qu'il eut été pesé, on le répartit en deux parts entièrement égales. Dans une chronique du moyen âge rédigée en Allemagne, il est rapporté qu'entre autres objets précieux, ce trésor contenait une masse d'argent si pesante, que douze hommes ne pouvaient la soulever. Les exagérations de ce genre sont ordinaires dans les tems peu éclairés. Ce qui doit surprendre davantage, c'est que les historiens modernes les aient admises quelquefois comme des faits constatés, et en aient tiré des conclusions évidemment contraires au vrai sens de l'histoire.

Les deux rois vécurent d'abord en bonne intelligence. Mais Harald, dont le caractère était impérieux et altier, mit en avant des prétentions choquantes qui pouvaient produire des discordes. Il imposa des tributs arbitraires, et s'arrogea la première place dans une expédition en Dannemark. Magnus se plaignit, mais il ne donna point de suite à ses plaintes; il lui importait de maintenir l'harmonie pour réduire Suénon, qui ne renonçait pas à ses projets, et qui faisait de nouveaux armemens avec l'appui des Danois. Les hostilités ayant recommencé par terre et par mer, Magnus et Harald remportèrent plusieurs avantages. Suénon

fut défait partout, et après avoir en vain sollicité des secours en Angleterre, il renonça au titre de roi de Dannemark.

Dans le même tems, l'année 1047, Magnus fut atteint d'une maladie mortelle. Avant de mourir, il donna des preuves touchantes de la noblesse de son caractère. Il recommanda tous ses amis à Harald, et lui déclara que n'ayant point de fils, il reconnaissait ses droits à la Norwège entière, mais qu'il léguait le royaume de Dannemark au plus proche parent de Hardi Canut. C'était ce même Suénon dont il avait eu tant à se plaindre; il lui envoya même, dans le dessein de l'avertir, des députés, qui arrivèrent au moment où le prince allait se mettre en route pour chercher de nouveau un asile contre les revers. Harald témoignant son mécontentement de cette disposition, et demandant de plus à Magnus combien il lui restait de sa part au trésor, le roi mourant recueillit ses forces pour faire cette réponse : « Je vous prédis que vous ne régnerez jamais en Dannemark, et je vous apprends que j'ai distribué le trésor entre mes serviteurs, dont la fidélité m'a toujours été plus précieuse que l'or et l'argent. » Tels furent les derniers momens de Magnus, surnommé *le Bon*. Il sut

Digitized by Google

vaincre, pardonner et répandre le bonheur. Eynar, qui avait travaillé à son élévation, et qui lui était toujours resté attaché, fit transporter son corps en Norwège, où il fut déposé dans l'église principale de Drontheim. Le scalde Oddur récita ces paroles en son honneur :

« Quand on porta au tombeau les restes du roi, une grande douleur se répandit parmi les siens, qu'il avait comblés de bienfaits.

» Ces guerriers, inébranlables dans les batailles, insensibles aux blessures, sentirent cette fois une profonde émotion, et répandirent des larmes (1). »

Harald, troisième roi de Norwège de ce nom (2), devenu seul maître du royaume, aspira aussi à monter sur le trône de Dannemark. Avant de quitter ce pays, où il s'était rendu avec Magnus pour combattre Suénon, il somma les guerriers norwégiens de le suivre à Wiborg en Jutland pour forcer les Danois à

(1) Voyez sur la mort de Magnus, Sturleson et Torfæus, qui ont recueilli tous les détails intéressans avec leur exactitude ordinaire.

(2) Ou quatrième, selon ceux qui comptent Harald *à la dent bleue*, de Dannemark, que le comte Haquin empêcha cependant d'exercer aucun pouvoir.

Digitized by Google

le proclamer. Mais Eynar refusa d'obéir, et ses compagnons d'armes suivirent son exemple. Le roi fut obligé de retourner en Norwège sans avoir obtenu son but, et Suénon reparut en Dannemark, où le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Harald ne pouvait cependant se déterminer à le reconnaître. Ayant fait alliance avec le roi d'Angleterre, il équipa une flotte, et se porta sur les côtes danoises. Il mit le feu aux villages, enleva les femmes et les enfans, et emporta un grand butin. En reprenant la route de Norwège, il passa près du Jutland, et rencontra le long de la côte une armée danoise commandée par Suénon. Le prince lui fit demander le combat; Harald répondit qu'il ne s'engagerait pas avec l'ennemi sur son territoire; mais qu'il combattrait sur mer. Suénon n'ayant pas accepté cette proposition, le roi de Norwège continua sa route. Arrivé près de Lessoe, il fut forcé par les vents contraires à jeter l'ancre. Les Danois l'avaient suivi avec leurs vaisseaux, et à la faveur d'un épais brouillard, ils approchèrent si près de sa flotte, qu'ils furent sur le point de la cerner. La honte de tomber entre les mains de l'ennemi était pour les guerriers scandinaves le plus grand des revers. Ce sentiment

Digitized by Google

devait agir plus fortement sur un héros aussi fier, aussi accoutumé à la victoire que Harald. S'étant aperçu du danger, il ordonna de jeter à la mer le butin, les femmes et les enfans pour alléger ses vaisseaux, et pour répandre l'épouvante parmi les Danois. En effet, pendant que ceux-ci cherchaient à sauver les malheureux qui allaient périr, les Norwégiens purent gagner le large, et atteindre les ports de leur pays.

Retourné en Norwège, Harald se méfia de plusieurs personnages importans. Voulant connaître leurs dispositions, il répandit des émissaires qui se présentaient comme venant de la part de Suénon pour gagner des partisans à ce prince. Ils s'adressèrent à tous les notables du pays. Les réponses qu'on leur faisait étaient envoyées au roi, qui prenait en conséquence des mesures aussi promptes que rigoureuses. Eynar fut également mis à l'épreuve, mais il ne se compromit point. Cependant Harald était jaloux de son faste et de la considération dont il jouissait. Craignant son influence, il chercha l'occasion de le perdre. Après plusieurs discussions qui avaient eu lieu entre le roi et Eynar, celui-ci fut invité à un repas dans le palais. Harald, qui d'abord avait paru le traiter

avec beaucoup d'égards, engagea ensuite Gudriod, parent de la famille royale, à le railler d'une manière insultante. Eynar entra en fureur, et se jetant sur Gudriod, il le tua. Le palais se remplit aussitôt des gardes du roi, et le meurtrier allait être immolé à son tour; mais il offrit une satisfaction selon l'usage du tems, et Harald l'accepta, dissimulant sa colère, et remettant sa vengeance à un autre tems. Eynar reparut peu après à la cour avec son fils et une suite nombreuse. Le roi l'ayant fait entrer dans une pièce très-basse et très-obscure, des hommes armés l'assaillirent et le mirent à mort. Son fils, qui entreprit d'investir le palais, fut tué dans la mêlée. Mais les vassaux d'Eynar répandirent l'alarme dans la ville de Drontheim, dont les habitans se mirent sous les armes, et menacèrent les jours du roi, qui fut obligé de se cacher chez un de ses parens, et qui ne se trouva en sûreté qu'après avoir fait plusieurs concessions aux familles puissantes. Ces familles étaient d'autant plus redoutables alors, que la libéralité de Magnus les avait enrichies par des dotations considérables, et que la modération de son gouvernement avait favorisé leur penchant pour l'indépendance.

Digitized by Google

Pendant ce tems Harald n'avait point perdu de vue le Dannemark, et les hostilités reprirent leur cours. Suénon éprouva encore une grande défaite ; mais il prit sa revanche en revenant avec des forces considérables, et en enfermant Harald dans le golfe de Limfiord. Harald ne trouva d'autre moyen d'échapper que de faire transporter ses vaisseaux sur l'isthme qui se trouve au fond du golfe. Cette mésaventure humilia son orgueil, et il résolut de terminer sa querelle avec Suénon par un engagement décisif.

Un héraut partit pour le Dannemark, et proposa à Suénon, de la part de Harald, un combat naval à outrance, où ils déploieraient l'un et l'autre toutes leurs forces. La proposition ayant été acceptée, on fixa le tems, et le lieu où l'on se rencontrerait, et les armemens furent aussitôt conduits avec activité ; c'était au commencement de l'année 1062. Harald ordonna de construire un vaisseau d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires, qu'il se proposait de monter lui-même. Ce vaisseau était orné de têtes de dragons et de serpens richement dorées ; il avait trente-cinq bancs de rameurs, et pouvait en outre tenir cinquante combattans. Quand sa flotte eut été

Digitized by Google

équipée, le roi de Norwège se rendit à l'endroit convenu. Suénon n'avait pas négligé d'équiper également une flotte considérable, et de réunir tous ses moyens de défense; mais il ne parut point au terme stipulé. Harald ne pouvant tenir plus long-tems ses vaisseaux réunis, en renvoya une partie, et avec l'autre il ravagea la côte du Halland, province danoise limitrophe de la Norwège. Tout-à-coup Suénon arriva avec trois cents vaisseaux, et dans un passage étroit vers l'embouchure de la Nissa, il présenta le combat aux Norwégiens. Ceux-ci, voyant qu'ils étaient de beaucoup inférieurs en nombre, voulurent aviser à la retraite; mais Harald, enflammé de rage, et déterminé à tout risquer, leur ordonna de former les rangs. Il se plaça lui-même vis-à-vis de Suénon, et les deux princes firent tous leurs efforts pour animer les combattans. Les eaux étant étroites, on attacha plusieurs vaisseaux les uns aux autres avec des chaînes. Vers le soir de la Saint-Laurent, le signal fut donné par les clairons et les trompettes. On se battit avec acharnement; le carnage devint général. Les Norwégiens allaient succomber, lorsqu'un seigneur de leur pays, Haquin Jwarson, qui revenait avec plusieurs vaisseaux d'une course

maritime, se joignit à eux, renforça leurs rangs, et fit des prodiges de valeur. Les Danois furent mis en déroute, et ceux qui étaient arrêtés dans leur fuite par l'embarras des vaisseaux enchaînés furent taillés en pièces. Harald s'empara du vaisseau de Suénon, qu'il n'y trouva plus. On le crut mort, et le roi donna ordre de chercher son corps dans les eaux. Mais il vivait, et avait quitté son navire assez à tems pour ne pas être pris ou tué (1). Ce fait est raconté ainsi. Pendant que Haquin Jwarson était occupé à soigner les blessés à son bord, un homme d'une taille élevée, ayant le visage recouvert d'un grand chapeau, et conduisant à la rame un léger esquif, vient à lui et lui dit d'une voix basse : « Je m'appelle *Vanrad* (homme sans conseil ou sans ressource); ma vie est dans tes mains; je te la demande comme une grâce. » Jwarson reconnut Suénon. Soit par un mouvement de générosité, soit pour ne pas trop favoriser les vues ambitieuses de Harald, sans interroger le fugitif, il le fit conduire chez un homme sûr, en Halland, par deux domestiques affidés. Suénon était à peine arrivé dans le lieu de son asile,

(1) Voyez Torfæus.

que la nouvelle de l'issue du combat se répandit. On proféra autour de lui ces mots : « Il est fâcheux que notre prince n'ait pas eu plus de courage. — Le courage ne lui a pas manqué, répliqua-t-il; mais il est poursuivi par le malheur. »

Suénon était vaincu, sa situation paraissait désespérée ; mais il résolut de tenter encore la fortune. Ayant passé en Sélande, il rassembla de nouvelles forces, et menaça de recommencer la guerre. Harald s'aperçut que sa victoire n'avait pas été décisive ; il ne pouvait se dissimuler que son antagoniste, revenu en Dannemark, était encore redoutable. D'un autre côté, il n'ignorait point qu'en Norwège ses antagonistes étaient jaloux de l'accroissement de sa puissance. Il prit donc le parti de faire la paix. Elle fut conclue à Konghell, près de la frontière norwégienne, l'année 1064, et Suénon fut enfin paisible possesseur du royaume de Dannemark. Ce prince devint la tige d'une nouvelle dynastie, qui a occupé le trône pendant plus de trois siècles. Par sa mère, il sortait de l'ancienne famille des rois de Dannemark, qui finit, dans la descendance mâle, à la mort de Hardi Canut, et dont on faisait remonter l'origine à Skiold, rejeton d'Odin.

Suénon commença sa carrière politique par l'ingratitude et la duplicité ; il en fut puni par de longs revers, et il effaça cette tache par la valeur qu'il montra dans plusieurs rencontres, par une persévérance infatigable, et par les qualités qu'il déploya sur le trône. Il acquit une grande renommée dans le Nord, et l'on vanta ses lumières, les agrémens de son esprit, la sagesse de son administration.

Harald n'avait pas vu sans un mouvement de jalousie la gloire que Haquin Jwarson s'était acquise au combat de Nissa. Lorsqu'il eut appris, à son retour, que c'était ce guerrier qui avait sauvé Suénon, il se rendit à son habitation avec deux cents hommes armés, pour le faire périr. Mais Jwarson avait été instruit à tems ; il avait pris la fuite et méditait une insurrection. Il leva des troupes en Suède, et livra plusieurs combats à Harald. Quoique vaincu, il se maintint dans ses domaines par la faveur du peuple, sur qui ses anciens exploits avaient fait une grande impression. Il fut cependant de nouveau obligé de sortir du royaume pour échapper aux poursuites du roi, qui infligea à ses partisans les punitions les plus rigoureuses. D'autres seigneurs mécontens éprouvèrent, dans le même tems, la

vengeance de Harald, qui, depuis cette époque, reçut le surnom de *Sévère* (1). Les esprits cédèrent à la crainte et à l'ascendant d'une vigilance soutenue ; la tranquillité intérieure fut rétablie, et Harald put se livrer à sa passion dominante, celle de la gloire, des armes et des conquêtes.

Edouard-*le-Confesseur*, roi d'Angleterre, était mort en 1066 sans postérité. Le fils du comte Godwin, Harold (2), comte de Kent, se présenta pour lui succéder. D'un autre côté, Guillaume, duc de Normandie, avait des prétentions, alléguant un testament que le roi décédé devait avoir fait en souvenir des services que lui avaient rendus les princes de Normandie pendant sa fuite. Harald de Norwège, enfin, n'avait pas oublié que Magnus s'était cru autorisé, par la convention avec Hardi Canut, à demander le royaume d'Angleterre. Il s'ouvrit donc un vaste champ aux intrigues et aux entreprises guerrières. Un frère de Harold, comte de Kent, nommé Toste, ayant été frustré de l'espérance d'obtenir au moins une

(1) Haardraade, qui, à la lettre, veut dire celui dont le commandement est dur ; Mallet et d'autres ont traduit le *vaillant*, ce qui n'est pas exact.

(2) Il est aussi appelé Harald.

partie de la succession d'Edouard, se rendit auprès du roi de Norwège, et le sollicita de passer en Angleterre avec une armée. Il fut accueilli très-favorablement, et le roi lui promit un établissement avantageux, s'il secondait efficacement l'expédition. Une des flottes les plus considérables qu'on eût encore vues dans les mers du Nord eut ordre d'appareiller. Avant de se mettre en route, Harald fit proclamer, comme son successeur présomptif en Norwège, Magnus son fils aîné, qui resta dans le pays avec Thora sa mère, que Harald avait épousée du vivant d'Elizabeth de Russie, pour avoir des héritiers mâles, et qui lui avait donné un second fils nommé Olaus. Ce prince accompagna son père. Elizabeth fut amenée avec ses filles dans les îles Orcades. En partant, le roi emporta les cheveux et les ongles de saint Olaus, espérant que ces reliques contribueraient au succès de son expédition. On rapporte qu'après les avoir retirées, il ferma le reliquaire et jeta les clefs dans la rivière de Nid, près de Drontheim.

La flotte était forte de cent vaisseaux de guerre de la première grandeur, et de cinq cents bâtimens moins considérables, mais chargés également de munitions et de soldats.

Après avoir touché les îles Schettland et Orcades, elle arriva au mois de septembre 1066 à l'embouchure de la rivière de Tyne. Après avoir reçu l'hommage de Toste, qui avait levé des troupes, le monarque norwégien s'avança dans le pays. Le fort de Skarborough fut pris, deux armées anglaises furent défaites, les habitans furent épouvantés, et les Norwégiens marchèrent sur la ville d'York, qui se rendit. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, Harald devait être proclamé roi d'Angleterre. N'ayant plus de méfiance, il retourna sur la côte pour faire la revue de ses vaisseaux. On avait, de part et d'autre, donné plus de cinquante otages; mais, pendant la nuit, arriva le comte de Kent, qui s'était tenu en embuscade, et les habitans d'York lui ouvrirent les portes de leur ville. Il fut dès le matin à la rencontre du roi de Norwège, qui revenait de la côte avec une partie de ses troupes, et qui, se croyant assuré du succès, avait ordonné de laisser sur les vaisseaux les cottes d'armes et les cuirasses. Toste lui conseilla de retourner pour les chercher; mais rejetant ce conseil, comme pusillanime, il se contenta d'envoyer quelques cavaliers pour faire venir un

plus grand nombre de combattans. En attendant, il rangea ceux qui étaient avec lui en cercle et se plaça au centre, ayant Toste à côté de lui. Il recommanda aux soldats de se tenir serrés et de se faire un rempart de leurs lances. Pendant que les Norwégiens se disposaient ainsi à soutenir le choc, vingt cavaliers de l'armée ennemie, revêtus de leurs casques, se présentèrent. L'un d'eux, qu'on apprit avoir été le fils de Godwin lui-même, offrit à Toste le tiers du royaume. Mais celui-ci resta fidèle au prince qu'il accompagnait: « Que donnerez-vous, leur dit-il, au roi de Norwège pour le dédommager? — Sept pieds de terre, lui répondit-on, et autant qu'il en faudra en outre pour sa taille extraordinaire. » Les cavaliers disparurent en même tems, et les deux armées se préparèrent au combat.

Lorsqu'on était sur le point de se rencontrer, Harald, qui avait le talent de la poésie, entonna ce chant de guerre :

« Avançons contre les ennemis; ils ont des cuirasses; je n'ai point la mienne; notre armure est sur nos vaisseaux, mais en serons-nous moins intrépides?

» La déesse de la guerre nous ordonne d'être

fermes dans nos rangs. Elle m'a dit autrefois : Dans le choc, il faut avoir l'épée et la tête levées; c'est l'épée qui doit décider. »

Le scalde Thiodolf, qui accompagnait l'armée, parla ainsi :

« Quand le chef des peuples tomberait, je ne fuirais point, et je n'abandonnerais pas ses jeunes héritiers.

» Les arrêts du ciel s'accomplissent toujours ; le soleil éclaire maintenant l'illustre monarque; s'il meurt, il laissera un fils qui vengera sa mort (1). »

Le combat commença. Il eut lieu non loin de Stanford; c'était le 25 septembre 1066, selon la plupart des historiens. Les Anglais avaient un corps de cavalerie. Il voulut rompre les rangs des Norwégiens; mais ses efforts furent inutiles, et il se retira. On poursuivit cette cavalerie avec trop d'impétuosité ; elle se retourna, profita du désordre et répandit le carnage. Les troupes que le roi attendait tardant à arriver, il ne pouvait plus se sauver que par la fuite, ou par un assaut désespéré. Avec la fureur d'un lion irrité, il s'élance parmi les Anglais, tuant, renversant

(1) Voyez Sturleson.

Digitized by Google

tous ceux qu'il rencontre. Mais bientôt il reçoit lui-même une blessure mortelle. Un javelot lui traverse la gorge, et il expire. Cependant les Norwégiens continuèrent à combattre sous le commandement de Toste, et un moment après le renfort arriva. Mais il fut inutile; la victoire était aux Anglais. La plupart des Norwégiens périrent, et Toste lui-même fut tué. Le prince Olaus parvint à se sauver, et ramena quelques vaisseaux. Les autres tombèrent au pouvoir des Anglais, qui s'emparèrent aussi du riche trésor de Harald, dont il ne s'était jamais séparé. Mais le vainqueur Harold, fils de Godwin, ne jouit pas long-tems de son triomphe. Guillaume de Normandie, déjà arrivé en Angleterre, marcha contre lui. La même année, le 16 octobre, s'engagea la fameuse bataille de Hastings, où Harold perdit le trône et la vie. Guillaume devint roi d'Angleterre, et reçut le surnom de *Conquérant*. La conquête eût été difficile si le roi de Norwège eût vécu (1).

(1) Plusieurs historiens anglais, qui ont parlé de l'expédition de Harald, se sont trompés sur divers points, comme on le voit par les observations de Torfæus et de quelques autres écrivains du Nord. Ils ont sur-tout commis une erreur essentielle en désignant le roi par le surnom de *Harfager*, *aux beaux cheveux*,

On avait sauvé le corps de Harald, et on le transporta à Drontheim. Ce prince termina ses jours à l'âge de cinquante-trois ans. Il fut peu aimé à cause de la dureté de son caractère et de son administration; mais on admirait sa valeur, ses exploits, et selon la façon de penser alors dominante, sa mort fut regardée comme le comble de sa gloire. Harald jeta l'an 1054 les fondemens de la ville d'Opslo, remplacée dans les tems modernes par celle de Christiania. Il avait moins pour but de favoriser le commerce que de faciliter ses expéditions en Dannemark, et il fit de la nouvelle cité, située avantageusement, le principal dépôt de la marine. Professant le christianisme, et protégeant les institutions religieuses, mais ne voulant céder aucun des droits du trône, il refusa constamment de s'humilier devant la puissance spirituelle. Il fut très-choqué des prétentions de l'archevêque de Bremen, qui s'attribuait la suprématie ecclésiastique du Nord. « Je suis, disait-il, roi et ar-

et en le confondant ainsi avec Harald Ier, le fondateur de la monarchie. Cette erreur a été copiée par les historiens des autres pays; elle se trouve dans Pufendorf, et même dans le *Manuel d'Histoire générale*, de Remer, en allemand, article *Angleterre*, au moyen âge.

chevêque dans mon royaume. » Quoiqu'il eût pu, durant son séjour à Constantinople, prendre le goût du luxe et du faste, il conserva toujours la simplicité des mœurs de son pays, qui lui convenait d'autant plus qu'il était peu libéral. Son trésor était ce qu'il avait de plus cher. On prétend aussi que pendant quelque tems il fit circuler des monnaies altérées. Il ne ne se montrait généreux qu'envers les poètes, sans doute parce qu'il les regardait comme les dispensateurs de la renommée, et qu'il cultivait lui-même la poésie. Ses nombreuses et longues expéditions l'avaient rendu savant en géographie, et il se plaisait à observer les phénomènes de la nature (1).

La succession appartenait à Magnus II, que Harald avait fait proclamer avant son départ pour l'Angleterre. Mais Magnus se contenta de la moitié du royaume, et céda les autres provinces à son frère, qui devint roi sous le nom d'Olaus III, et qui fut surnommé ensuite

(1) Le professeur P. E. Muller vient de publier, en danois, la traduction d'un entretien de Harald avec le scalde Stufr, tiré d'un manuscrit islandais, morceau qui fait connaître de quelle considération jouissaient les poètes à la cour des rois scandinaves. Voyez le j. *Athène.*

le Pacifique (1). Suénon, qui régnait encore en Dannemark, déclara la guerre aux deux fils de Harald, se flattant que la désunion s'établirait entre eux, et qu'il lui serait facile de les vaincre. Mais lorsqu'il vit qu'ils agissaient de concert pour mettre sur pied des forces imposantes, il négocia la paix et donna même sa fille Ingeride en mariage à Olaus. Peu après l'année 1068, Magnus mourut à Drontheim, et son frère régna seul.

L'exemple de son père, le désir de venger sa mort, n'entraînèrent point Olaus. Une ame douce et un caractère modéré l'éloignaient des illusions ambitieuses. Il suivit un système pacifique et s'appliqua à éviter toutes les occasions de faire la guerre. Ce furent les arts bienfaisans, les institutions utiles, et le progrès de la prospérité publique, qui fixèrent son attention. Il sut apprécier les principes d'ordre, de justice et de sagesse qui devaient l'emporter dans la suite des âges sur les élans de la force et de la licence, amener le développement intellectuel des hommes, et donner un nouvel aspect à l'Europe.

De tems immémorial il y avait eu des escla-

(1) Olaus *Kyrre*. Voyez sur le règne des deux frères, Sturleson, part. 10; et Torfæus, part. 3, liv. 6.

Google

ves chez les peuples scandinaves, comme dans toutes les sociétés primitives. Cette classe d'hommes se formait par le droit qu'exerçait le plus fort sur le plus faible qui succombait dans les combats, et le riche sur le pauvre qui ne trouvant aucun moyen de subsister vendait son indépendance. Le nombre des esclaves s'était accru en Scandinavie par une suite des expéditions maritimes, les prisonniers amenés des pays étrangers, étant regardés selon l'ancien usage comme la propriété du vainqueur. La plupart des écrivains du Nord représentent la situation des esclaves dans les pays scandinaves comme moins dure que dans les autres. Les laboureurs et les propriétaires aisés les employaient à diverses fonctions domestiques, ou à la culture des champs, et les traitaient avec douceur par un instinct de cette grandeur d'ame qui était un trait du caractère national. Souvent on leur accordait l'affranchissement. Cependant l'usage d'avoir des esclaves était en contradiction avec l'esprit de l'Evangile, et avec les institutions que le christianisme tendait à faire naître. Non-seulement ils étaient exclus des prérogatives les plus essentielles de la société, et d'une protection bienfaisante des lois; mais on les regardait même comme in-

capables de participer aux avantages d'une existence future. Il n'y avait que ceux qui se faisaient immoler sur le tombeau de leurs maîtres, que l'opinion ancienne envisageât comme dignes d'entrer dans le séjour des récompenses. Autant qu'on peut en juger par les monumens historiques, Olaus III fut le premier souverain de la Scandinavie qui créa une législation formelle pour l'affranchissement des esclaves. Il ordonna d'en affranchir annuellement un certain nombre dans chaque canton. Les communes devaient rembourser la valeur aux propriétaires ; les affranchis devenaient les métayers de leurs maîtres, ou se rendaient dans les bourgs et les villes pour y exercer les arts mécaniques. On suivit à peu près la même méthode en Suède, et ce fut le comte Birger, régent du royaume au treizième siècle, qui mit le plus de soin à faire disparaître l'esclavage. Il n'en resta, depuis ce tems, quelques traces que dans les cantons reculés. La servitude de la glèbe, que des causes particulières et locales introduisirent ailleurs, ne pénétra jamais, comme nous l'avons déjà observé, ni en Norwège, ni en Suède, et la liberté personnelle fut assurée par la loi à tous les habitans (1).

(1) Les meilleures recherches sur l'état des esclaves en Scan-

Nous avons observé, en parlant de l'origine des villes en Norwège, qu'il s'était formé également, même dans des tems antérieurs, des étapes de commerce, où l'on se rendait pour faire des échanges. Une des plus considérables de ces étapes était Bergen, dans la partie septentrionale du royaume, au soixante-unième degré de latitude. Elle attira l'attention du roi, qui lui donna le nom et les priviléges de ville. Le port de Bergen devint bientôt célèbre, et les Anglais, sur-tout, s'empressèrent dès-lors de le fréquenter, à cause des produits en poisson, en bois, en fourrures dont il était l'entrepôt. C'est aussi au règne d'Olaus-*le-Pacifique* qu'on fait remonter l'origine des villes de Stavanger et de Konghell, qui avaient été également depuis long-tems des étapes importantes. En augmentant ainsi le nombre des villes, le roi faisait naître une classe de citoyens auparavant inconnue, celle des bourgeois, qui entra quelque tems après dans la représentation nationale, tantôt séparément, tantôt avec les cultivateurs ou paysans propriétaires.

dinavie se trouvent dans une suite de dissertations ou thèses, publiées à Abo, sous le titre : *De prisco servorum in patriâ statu*, par Calonius.

L'ivrognerie était un vice dominant dans toute l'Europe, et principalement dans les pays septentrionaux, où le climat fait rechercher davantage les boissons fortes et spiritueuses. Elle donnait souvent lieu à de grands désordres, et le sang des convives ruisselait dans les orgies. Le roi introduisit les confréries, auxquelles il prescrivit des règles, et qu'il soumit à la surveillance des évêques. Ces confréries prirent pour patron S. Olaus; elles formèrent peu-à-peu, comme en d'autres pays, des corps riches et puissans, qui aspirèrent à l'indépendance, et donnèrent plusieurs fois de l'inquiétude au gouvernement. Mais d'un autre côté elles contribuèrent à l'organisation des cités et à la formation des codes municipaux, sur le modèle de ceux qu'une plus longue expérience avait introduits en Angleterre et en Allemagne.

L'antique simplicité des mœurs avait fait négliger jusqu'alors, chez les peuples scandinaves, les commodités de la vie, que les habitans du midi de l'Europe avaient commencé à connaître depuis quelque tems, et dont plusieurs leur avaient même été transmises par les Romains. Les maisons étaient sans cheminées; un âtre placé au milieu de la pièce prin-

cipale servait à répandre la chaleur, et la fumée sortait par une ouverture pratiquée dans les parois. Le feu de l'âtre tenait en même tems lieu de lumière. Les planchers n'étaient point revêtus, et dans les grands jours on y répandait de la paille ou du foin. Olaus fit connaître en Norwège les cheminées, les flambeaux de cire et les carreaux. Il fit placer dans son palais plusieurs meubles commodes, et donna plus de dignité à sa cour en entretenant une garde régulièrement organisée et richement vêtue. C'était à des ouvriers anglais qu'il avait principalement recours pour perfectionner les arts mécaniques qui, de Norwège, passèrent dans les provinces limitrophes de Suède, le Norrland, la Dalécarlie, le Wermland et la Vestrogothie. La grande route de l'Océan étant ouverte aux Norwégiens, ils avaient avec plusieurs pays, et sur-tout avec l'Angleterre, des communications faciles et non interrompues.

Bien que le christianisme eût fait des progrès considérables, il était encore loin d'avoir obtenu l'éclat extérieur et les prérogatives imposantes dont il jouissait dans les contrées où son empire s'était plus anciennement consolidé. Les prêtres n'avaient que des moyens de subsistance très-bornés et très-précaires; les

églises étaient construites en bois, et les cérémonies ne présentaient ni la décence, ni la pompe qui captivent le respect. On voit par une bulle de Grégoire VII, adressée à Olaus, que ce pontife n'était pas satisfait de l'état du culte en Norwège (1). Il fit au roi des représentations qui furent écoutées. Le clergé obtint un revenu fixe, et la construction de la vaste cathédrale de Drontheim fut commencée. Olaus assista souvent les prêtres dans leurs fonctions, et dans un âge avancé il apprit d'un ecclésiastique anglais à chanter les psaumes de David, se proposant de répandre le goût de la musique sacrée. Pour pouvoir mieux régler le rit et la discipline, il consulta souvent Suénon, roi de Dannemark, qui entretenait des relations intimes avec la cour de Rome, et qui passait pour très-savant dans les matières théologiques.

Vers la fin de son règne, Olaus reçut de Canut, fils et successeur de Suénon, la proposition de prendre part à un armement contre Guillaume roi d'Angleterre. Les princes de Dannemark n'avaient pas renoncé à leurs anciennes prétentions, et continuaient de regarder l'An-

(1) Voyez Oernhielm, *Hist. suecorum, gothorumque eccles.* liv. 4.

gleterre comme une partie de leur héritage, quoiqu'ils n'eussent pas pris de part directe aux dernières révolutions de ce pays. Olaus ne put refuser au roi, son beau-frère, un nombre de vaisseaux, qui se joignirent à la flotte danoise; mais il ne voulut pas accompagner l'expédition, et résolut sagement de rester dans son royaume. Canut se désista lui-même de son projet, lorsqu'il eut été instruit des mesures que Guillaume avait prises pour la défense des côtes, et les vaisseaux norwégiens retournèrent paisiblement dans les ports du pays. Olaus-*le-Pacifique* mourut l'année 1087 selon les uns, et selon d'autres quelques années plus tard. Il avait régné environ vingt ans au milieu des bénédictions de son peuple, et sans qu'aucune agitation n'eût troublé la tranquillité publique. Mais ce calme va disparaître; de nouveaux mouvemens, de nouvelles guerres vont éclater. Tel est dans tous les tems le destin des Etats, et tel il devait être, sur-tout pendant le moyen âge.

Magnus, fils d'Olaus, fut proclamé dans la partie méridionale du royaume; mais les habitans de la partie septentrionale se déclarèrent pour Haquin, qui était fils du frère d'Olaus. Haquin, à la mort de son père, avait été remis entre

les mains de Thorer de Steiga, qui, l'ayant élevé avec soin et s'étant attaché à ses intérêts, avait formé le dessein de l'élever sur le trône. Il le conduisit à Drontheim, et le recommanda fortement au peuple assemblé. Magnus, altier et violent, n'était point disposé à partager le pouvoir avec Haquin, et il s'éleva une guerre entre les deux princes. Leurs partisans formèrent deux factions, qui secondèrent de tous leurs moyens le chef qu'elles reconnaissaient. Une année environ s'était écoulée au milieu de ces discordes, lorsque Haquin mourut en passant le Dovrefield. Magnus marcha contre l'armée qui avait défendu la cause de ce prince, et qui était commandée par Thorer de Steiga; il la défit, s'empara de Thorer et le fit exécuter. Plusieurs autres exécutions eurent lieu; la terreur ramena la tranquillité, et Magnus, troisième roi de ce nom, fut reconnu dans toute la Norwège (1).

Il régnait depuis long-tems un esprit d'insubordination et de révolte dans les îles écossaises, et sur-tout dans les Orcades. Plusieurs familles se disputaient le pouvoir, et s'appuyant

(1) Voyez Sturleson, part. 11, et Torfæus, part. 2, liv. 7. Ce dernier donne aussi des renseignemens intéressans dans son Traité intitulé *Orcades*.

de l'alliance des princes d'Ecosse et d'Irlande, elles méconnaissaient la suzeraineté du roi de Norwège. L'année 1092 Magnus entreprit une grande expédition pour réduire les îles et pour y affermir son autorité. Il humilia les chefs, et fit même mettre aux fers Laxman, roi de Dublin, qui s'était emparé des Hébrides et de Man. Il força Murchard Obrien, roi de Connaugth, à se reconnaître son vassal, et lui envoya ses sandales, lui enjoignant, comme son seigneur suzerain, de les suspendre à son cou aux fêtes de Noël. Obrien répondit qu'il aimait mieux se soumettre à ce vasselage humiliant que d'exposer le salut de son peuple. Ayant effrayé Malcolm, roi d'Ecosse, et répandu partout la terreur de ses armes, Magnus donna la principale autorité à Sigurd son fils, en le nommant roi des Orcades, et joignit aux îles dont les Norwégiens s'étaient emparés jadis, celle d'Anglesey et quelques autres le long de la côte écossaise. On rapporte que ce fut pendant son séjour dans le nord de l'Ecosse qu'il adopta la chaussure des montagnards du pays, et que ce fut de là que lui vint le surnom de *Barfod* (aux pieds nus.)

Très-différent de son père, Magnus ne se plaisait qu'aux expéditions guerrières. Vers

l'année 1099, un chevalier errant nommé Giffard, né en France, se rendit auprès de lui, et lui raconta qu'il avait fait de grandes prouesses, au moyen d'un secret qui rendait une armée invincible. Le roi ajouta foi à ce rapport, et chercha aussitôt l'occasion de tirer parti des talens de Giffard. Il fit sommer le roi de Suède Ingon de lui rendre plusieurs cantons situés près du lac Wener et du fleuve de Gothie, qu'il prétendait avoir anciennement appartenus à la Norwège. Choqué de cette prétention, Ingon la rejeta et l'on arma des deux côtés. Malgré le secret de Giffard, Magnus ne fut pas heureux dans cette guerre, et il perdit même une grande bataille, pendant laquelle le chevalier Giffard se tint caché (1). Il fallut traiter de la paix; elle fut conclue à Konghell l'an 1100, et le roi de Dannemark Eric, surnommé *le Bon*, y prit part comme voisin et médiateur. Les trois monarques s'étaient rencontrés, et pour rétablir d'autant mieux l'harmonie, le roi de Suède donna sa fille Margue-

(1) Les détails de cette guerre sont peu connus. Il y a également de l'incertitude dans les récits des autres expéditions de Magnus, sur-tout sous le rapport de la chronologie. J'ai suivi les récits qui m'ont paru les plus fondés, après avoir confronté les différentes opinions. Le nom indigène d'Ingon est *Inge*.



rite en mariage au roi de Norwège. Cette princesse reçut le surnom de *Femme de la Paix* (1).

Il est des pays qui semblent destinés aux vicissitudes humiliantes, et qui, malgré les avantages dont la nature les a doués, ne peuvent parvenir à cette consistance politique, indépendante de l'ambition étrangère. Déjà, dans les tems reculés, l'Irlande avait été livrée à des incursions, et plusieurs troupes d'aventuriers étrangers s'étaient partagé son territoire. Elle sembla cependant se relever de ses revers, et l'établissement du christianisme fit naître dans son sein l'industrie et les arts. Mais le pouvoir ne se concentrait point ; il restait partagé entre plusieurs chefs ayant des vues différentes, et se mettant eux-mêmes, par leurs divisions, hors d'état de repousser les attaques des étrangers. Les Normands, ou Scandinaves, appelés par les Irlandais *Ostmans* (hommes de l'est), arrivèrent en grand nombre, sur-tout depuis le milieu du neuvième siècle, et la prospérité naissante de l'Irlande reçut une atteinte fatale. Les villes furent incendiées, les campagnes ravagées, les institutions anéanties. Ce-

(1) *Fredkola* ou *Fredkulla*.

pendant les vainqueurs se fixèrent, et firent plusieurs établissemens. Aux petits Etats galliques se joignirent des Etats ostmanniques. Mais la concentration du pouvoir et des intérêts ne put se former, quoiqu'il y eût de tems à autre des chefs prédominans, et de plus il se développa des jalousies entre les anciens habitans et les nouveaux arrivés.

Le roi de Norwège, depuis son expédition aux îles d'Ecosse, et son séjour dans les Hébrides, s'était mis en relation, comme nous avons vu, avec le roi de Connaugth, Murchard Obrien. Il lui envoya des députés, qui, à leur retour, vantèrent beaucoup les ressources de l'Irlande. Ils lui firent des rapports si avantageux, qu'il prit la résolution de conquérir le pays. Murchard était déjà vassal du roi, et ce fut dans ses domaines que les Norwégiens débarquèrent. Magnus fut reçu avec de grands égards, et on lui fournit les moyens de pénétrer plus avant. S'étant rendu maître de Dublin et de plusieurs autres places, il fit agir sa flotte pour s'assurer des îles le long de la côte. Mais les vivres commençaient à lui manquer, et il détacha quelques-uns des siens pour en chercher dans l'intérieur. Comme ils tardaient à revenir, le roi s'impatienta, et se ren-

Digitized by Google

dit lui-même à terre avec une suite peu considérable. A travers les broussailles et les marais, il pénétra jusqu'à une hauteur d'où il pouvait découvrir une grande étendue de pays. Ayant vu ses gens arriver, il reprit le chemin de la côte. Mais des milices irlandaises en embuscade dans les environs l'avaient observé, et se mirent à sa poursuite. Thorgrim, qui reçut de Magnus l'ordre de les attaquer, les éloigna; mais au lieu de retourner avec sa troupe auprès de lui, il se rendit à la côte par un autre chemin. Les Irlandais revinrent; le roi fut entouré, et après avoir été atteint de plusieurs javelots, il reçut un coup d'épée dont il mourut. On peut placer ces événemens à l'année 1103. Un demi-siècle environ après l'expédition du roi de Norwège, les Irlandais perdirent leur indépendance par une révolution décisive. Henri II, roi d'Angleterre, profita des divisions survenues entre les chefs; et, sous prétexte d'assister le faible contre le fort, il soumit l'Irlande au sceptre anglais vers l'an 1170.

Magnus III fut enterré à Patrikdown. Un habitant de Lincoln, à qui il avait confié son trésor, crut pouvoir se l'approprier; mais Henri Ier, qui régnait alors en Angleterre, en prit vingt mille marcs d'argent. Le monarque

norwégien avait à peine trente ans. Peu aimé du peuple à cause de la dureté de son administration, qui rappelait celle de Harald-*le-Sévère*, il avait d'autant plus la confiance des soldats, avec lesquels il partageait toutes les fatigues, tous les dangers. Son courage le rendait même téméraire, et il dédaignait de recourir aux précautions de la prudence. Ses amis lui reprochant un jour de trop s'exposer dans les batailles, « ce n'est pas, dit-il, par la longueur de mes jours qu'on me jugera, mais par mes exploits et mes victoires. » Cependant, à l'exception de ce qu'il fit pour raffermir la domination norwégienne dans les îles, il ne resta de ses faits d'armes aucune trace importante, ou utile à son pays. Les autres îles et la côte qu'il mit dans sa dépendance se détachèrent bientôt de la monarchie, et retournèrent sous une autre autorité (1).

Le roi ne laissait point d'enfans légitimes; mais il avait eu de plusieurs concubines trois fils, Sigurd, Eysten et Olaus. Les enfans naturels n'étaient pas encore exclus du trône, et l'indivisibilité n'était pas devenue une loi de l'Etat. Les trois frères se présentèrent, et il fut

(1) On fait remonter au règne de Magnus III l'origine des armes de Norwège, qui sont un lion d'or et une hache.

Digitized by Google

convenu aux assises nationales, qu'ils partageraient le royaume entre eux (1). Sigurd, qui avait eu le gouvernement des îles écossaises, y plaça des comtes, et fixa sa résidence dans la Norwège méridionale; Eysten obtint le nord, et Olaus les provinces du centre. C'était dans ce même tems que les premières nouvelles de la croisade, entreprise sous le commandement de Godefroi de Bouillon, arrivaient en Europe.

Lorsqu'en 1095, le pape Urbain II appela les princes chrétiens à s'armer contre les infidèles d'Asie, il n'oublia point les puissances du Nord. Le goût des peuples de la Scandinavie pour les entreprises extraordinaires, leur habitude de se livrer aux expéditions lointaines, et l'empressement qu'ils avaient déjà témoigné pour les pélerinages, semblaient devoir les provoquer fortement à partager la gloire des chrétiens de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre. Mais le pontife de Rome ne pouvait encore exercer vers le septentrion une influence aussi directe que dans le midi ou l'occident; et les exhortations pathétiques, qui avaient entraîné les esprits au concile de Clermont, n'avaient pu retentir jusqu'aux régions

(1) Voyez Sturleson, part. 12, et Torfæus, part. 3, liv. 8.

voisines du cercle polaire. Cependant les habitans du Nord n'étaient pas restés insensibles à l'invitation du chef de l'Eglise, et le zèle religieux, l'enthousiasme guerrier, ainsi que plusieurs motifs politiques, avaient rendu les princes attentifs à ce grand mouvement de l'Europe. Ingon, roi de Suède, encouragea les Suédois à se rendre en Asie, et la reine elle-même entreprit un pélerinage à Jérusalem. Un prince danois nommé Suénon, et qui, selon l'opinion commune, était un des nombreux fils de Suénon Estridson, rassembla quinze cents Danois pour les réunir à l'armée de Godefroi de Bouillon, qu'il ne parvint cependant pas à joindre, ayant été entouré et mis à mort avec la plus grande partie des siens par le sultan Soliman, près de Nicée (1). Eric, surnommé *le Bon*, roi de Dannemark, agité de plusieurs scrupules de conscience, voulut prendre part aux expéditions à la terre-sainte pour s'humilier devant le tombeau du Christ. Après avoir fait un traité d'amitié avec l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et s'être mis en relation avec le roi de France, Philippe Ier, qui lui fit à cette occasion de riches présens,

(1) La fin malheureuse de Suénon a fourni un bel épisode au Tasse, *Gerus. lib.*, c. 8.

il partit entouré d'un cortége nombreux, et passant par la Russie, il arriva à Constantinople. S'étant rendu de cette ville à l'île de Chypre, il y tomba malade, et mourut l'année 1103. En Norwège, la première entreprise connue qui se lie aux croisades eut lieu sous le règne de Magnus III. Parmi les grands vassaux de ce prince était Skopte Augmundson, allié à la famille royale. Il eut des discussions très-vives avec le roi, relativement à un héritage, et n'ayant pu obtenir ce qu'il demandait, il s'éloigna de la cour, et fit le projet de quitter le royaume pour visiter l'Orient. Vers l'année 1100, il équipa cinq vaisseaux, et se mit en mer, emmenant ses trois fils. Il aborda d'abord en Flandres; longeant ensuite les côtes de France et d'Espagne, il passa le détroit de Gibraltar. La dévotion l'ayant conduit à Rome, il mourut dans cette ville. Ses fils continuèrent l'expédition, sur laquelle les chroniques ne présentent pas d'autres détails; elles ajoutent seulement que les fils de Skopte finirent leurs jours loin de leur patrie, et que le dernier, nommé Thorde, mourut en Sicile (1).

L'entreprise de Skopte fit une grande sen-

(1) Voyez Sturleson et Torfæus.

sation en Norwège; on lui attribua la gloire d'avoir été le premier Normand ou Scandinave qui eût passé le détroit d'Hercule. Peu après on apprit la nouvelle du voyage d'Eric-*le-Bon*, et plusieurs pélerins revinrent chargés de reliques et d'or. L'attention fut excitée; l'amour du merveilleux, la dévotion, la cupidité s'agitèrent à-la-fois, et firent oublier tous les obstacles. Les seigneurs puissans appelèrent sous leur bannière les guerriers de leurs districts, et firent construire des vaisseaux. Bientôt soixante bâtimens de différentes grandeurs se trouvèrent équipés, et dix mille hommes, parmi lesquels il y avait peut-être des Suédois et des Danois arrivés des frontières, s'assemblèrent dans les ports pour s'embarquer; on demanda que l'un des rois se mît à la tête de l'expédition, et Sigurd se présenta. Il était jeune, vaillant, avide de renommée, et il s'était familiarisé sous les yeux de son père avec les périls des combats. Cette expédition qu'on a négligé jusqu'ici de faire connaître suffisamment dans l'étranger, et que plusieurs historiens ont ignorée entièrement, fut une des plus remarquables que l'époque des croisades vit se former. S'il fallait beaucoup de courage et d'enthousiasme pour se transporter d'Europe

en Asie par des pays barbares ou déserts, il n'en fallait pas moins, et peut-être davantage, pour s'élancer des ports de Norwège jusqu'à ceux de Syrie, pour franchir cette vaste étendue de mers en grande partie encore inconnues, du moins dans le Nord, et pour braver à-la-fois la fureur des tempêtes, les horreurs de la famine et la cruauté des pirates. Assurément ce n'était pas là un effort ordinaire, et il n'y avait que les descendans de ceux qui, dans leurs courses maritimes, s'étaient approchés des limites d'un nouvel hémisphère, qui pussent s'abandonner à cet élan audacieux (1).

(1) S. Sturleson, part. 2, donne une relation détaillée de cette croisade, et cite les poésies scaldiques qui s'y rapportent; Torfæus, partie 3, livre 7, discute les circonstances et confronte Sturleson et quelques autres écrivains du Nord avec les étrangers, tels que Guillaume de Tyr, Oderic Vitalis, Foulcher de Chartres, et l'auteur du *Chronicon hierosol.* publié par Reineccius. Il y a quelques différences, mais elles sont peu importantes, et roulent principalement sur la manière de désigner le chef de l'expédition. Guillaume de Tyr indique le frère du roi; le *Chronicon hieros.* l'appelle *frater regis Magnus nomine;* Foulcher de Chartres dit *regis terræ illius frater germanus;* Sicardus, évêque de Crémone, m. vers l'an 1215, dans sa Chronique (S. R. J. *de Muratori*, tom. VII, pag. 590), s'exprime ainsi: *Balduinus auxilio gernani regis Norwegensium*, etc., *Sidonem civitatem obsedit et cepit.* Il y a lieu de croire qu'il a voulu dire *germani regis Norweg.* Le Tasse, en parlant poétiquement des guerriers de l'armée de Godefroy de Bouillon,

Le signe de la croix fut arboré sur les vaisseaux, et la flotte sortit des ports l'an 1107. On se dirigea d'abord vers l'Angleterre, où Sigurd fut reçu magnifiquement par Henri, fils de Guillaume-le-Conquérant. De là, laissant la France à gauche, la flotte se porta vers l'Espagne, et atteignit la Galice vers la fin de l'automne. Sigurd se proposant d'y passer l'hiver, demanda des vivres au gouverneur; mais dans le même tems une disette commençait à régner, et le gouverneur refusa d'accorder les vivres. Sigurd employa la force, et les habitans, effrayés, ayant rassemblé ce qu'ils purent trouver de provisions, il continua la route. En avançant dans la mer, il rencontra des pirates sarrazins, leur livra un combat, et s'empara de huit de leurs vaisseaux. Bientôt on découvrit le fort de Cintra en Lusitanie, ou Portugal, situé à l'embouchure du Tage sur un rocher. Il était au pouvoir des Sarrazins, ainsi que la contrée voisine. Le roi ordonna d'en

introduit sur la scène un prince *Gernando*, qu'il nomme *Nato di re Norwegi*, et *Fratel del re Norwegio*, et dout il dit aussi : *sceso Gernando è da' gran re Norwegi*, etc. Voyez *Gerus. lib.*, c. 1, 3, 5. On voit comment le prince norwégien a pu se présenter à l'imagination du poète, ainsi qu'il le désigne par son origine et par le nom de Gernando.

faire le siége. « Vous rendrez, dit-il à ses guerriers, un éclatant service aux chrétiens, en les délivrant de leurs cruels oppresseurs, et vous ferez passer le nom norwégien à la postérité, avec les bénédictions de ceux que vous aurez soulagés. » Le fort de Cintra fut pris, et ceux des infidèles qui refusèrent d'embrasser le christianisme furent taillés en pièces. Une valeur égarée, un zèle exalté ternissaient souvent les lauriers des héros du christianisme par des actes de barbarie, et faisaient ressembler les soldats chrétiens, dans plus d'une rencontre, à ceux qu'ils combattaient. Sigurd attaqua ensuite les Sarrazins à Lisbonne, à Alcazar et dans les environs. Il les battit partout, et le riche butin qu'il fit sur eux lui fut d'un grand secours pour continuer son expédition. Arrivé au détroit de Gibraltar, il rencontra de nouveau des pirates, qu'il fut obligé de combattre. Ils se défendirent avec fureur, et les Norwégiens éprouvèrent une perte sensible. Ayant franchi le détroit, la flotte s'arrêta près de l'île Formentera. On rapporta au roi que des infidèles, désignés par le nom d'Ethiopiens, avaient dans cette île une caverne où ils cachaient les trésors qu'ils enlevaient aux chrétiens. Le roi résolut de s'emparer de la

caverne. Un haut rocher la dominait; les soldats norwégiens eurent ordre d'y monter, et d'en précipiter de grandes pierres. A mesure que les brigands sortaient, ils étaient écrasés. L'entrée de la caverne fut emportée. Pour s'emparer de l'intérieur, le roi fit allumer une quantité d'arbres. Le vent porta une épaisse fumée dans le souterrain. Ceux qui cherchaient à s'y défendre allaient étouffer, quand tout-à-coup, entraînés par le désespoir, ils sortirent, et se jetèrent au milieu des Norwégiens, qui les reçurent sur leurs piques, ou les percèrent de leurs épées. Un grand butin tomba encore entre les mains du roi. Les habitans de l'île Formentera et ceux de l'île d'Yvica se rendirent auprès de lui, pour lui exprimer solennellement leur reconnaissance. Mais de plus grands honneurs attendaient le héros norwégien.

Il aborda en Sicile l'an 1009, et y trouva les descendans de ces guerriers qui avaient accompagné Rollon. Après avoir vaincu les Sarrazins, ils s'étaient fixés sous le beau ciel de l'Italie. Roger avait conquis la Sicile; son fils, portant le même nom, venait de lui succéder en qualité de comte quand Sigurd arriva. Un prince scandinave, accompagné d'une flotte et

d'une armée, ne pouvait manquer d'être accueilli par le descendant d'un parent de Rollon. Pendant sept jours, Roger donna des repas splendides à Sigurd, et le servit lui-même à table. Le huitième jour Sigurd fit asseoir le comte de Sicile à côté de lui, sur un trône, et, lui tendant la main, il le salua roi. Roger laissa cependant passer plusieurs années avant de prendre ce titre, le roi de Norwège, qui se rendait dans des contrées lointaines, ne pouvant lui donner un appui suffisant; il fut dans la suite proclamé à Palerme. Le pape lui conféra l'an 1130 la couronne royale (1).

Ayant pourvu sa flotte de vivres, Sigurd se dirigea vers l'Asie. L'an 1110, au mois d'avril, il aborda à Ascalon, et, après avoir visité plusieurs autres ports, il se rendit à Jérusalem. Baudoin, frère et successeur de Godefroi de Bouillon, y régnait. Pour se maintenir il avait besoin de recevoir des renforts d'Europe, et

(1) Les historiens sont incertains sur l'année de la mort du premier Roger; mais il y a tout lieu de croire qu'il ne vivait plus l'an 1109, ou que du moins il ne prenait plus de part au gouvernement, à cause de son grand âge, et les circonstances dont il s'agit conviennent au fils beaucoup mieux qu'au père; aussi est-ce au fils que la plupart des auteurs du Nord les rapportent; elles ont été passées sous silence par les étrangers, parce qu'ils n'ont pu recourir aux sources.

Digitized by Google

l'arrivée du roi de Norwège fut un grand sujet de joie parmi les chrétiens de la Palestine. Baudoin traita Sigurd avec la plus haute distinction. Il l'accompagna au fleuve du Jourdain, et lui donna à Jérusalem une fête pompeuse pendant laquelle il lui offrit, avec le consentement du patriarche, un morceau de la vraie croix. Le roi promit de déposer cette relique près du tombeau de S. Olaus, de faire bâtir des églises dans ses Etats, d'y fonder un archevêché, et d'introduire la dîme. Les deux rois firent ensuite plusieurs expéditions contre les infidèles, et entreprirent le siége de Sidon. Sigurd s'y distingua par son habileté et sa valeur, et lorsque la ville eut été prise, Baudoin lui céda la moitié du butin.

Au commencement de l'année 1111, le roi, qui ne pouvait s'absenter plus long-tems de son pays, s'apprêta à partir. Ayant ordonné de lever l'ancre dans les premiers jours du printems, il se dirigea vers l'île de Chypre, d'où il prit la route de Constantinople. En entrant dans le détroit, il ordonna de déployer toutes les voiles, et de serrer les vaisseaux pour qu'ils pussent marcher de front. L'aspect imposant de cette flotte attira un grand nombre de spectateurs, et les Norwégiens entrèrent dans le port de la

grande cité, au milieu des acclamations d'une foule immense. L'empereur Alexis Comnène donna l'ordre de tapisser les rues, et envoya des chevaux richement ornés au roi et à ses officiers. Il se rendit lui-même à la porte principale, y reçut le roi du Nord, et le conduisit au palais. Il y eut pendant plusieurs jours des repas et des fêtes. L'empereur ayant demandé à Sigurd ce qu'il préférerait, un présent en métaux précieux, ou les jeux que l'on donnait dans les occasions solennelles, le roi préféra les jeux, et recueillit en y assistant les applaudissemens du peuple. Alexis ayant appris que Sigurd voulait prendre, pour retourner dans ses États, la route de terre, lui fit présent d'un grand nombre de chevaux. Le roi lui offrit en reconnaissance la plupart de ses vaisseaux, et permit à une partie de ses guerriers de rester à Constantinople pour s'engager dans la garde impériale. Il prit en partant la route de la Hongrie, passa par la Bavière, où il rencontra l'empereur d'Allemagne, et arriva en Dannemark, où Nicolas, roi de ce pays, lui donna un beau vaisseau pour le conduire en Norwège. Selon quelques relations, ce fut à cette époque qu'il épousa, en Dannemark, Malafride, belle-sœur de Canut et fille d'un prince de Russie.

Ainsi l'amour aurait couronné une expédition que la gloire et la dévotion avaient commencée.

Arrivé à la ville de Konghell, située à l'entrée du royaume de Norwège, Sigurd y déposa le morceau de la vraie croix qu'il rapportait de la terre-sainte, au lieu de le transporter à Drontheim, alléguant pour motif que ce serait un moyen de préserver la frontière des invasions de l'ennemi. Cependant il ne négligea point de faire augmenter en même tems les fortifications. Chrétien docile, il était en même tems habile guerrier et protecteur vigilant de sa nation.

Le roi Sigurd avait à sa cour plusieurs poétes, qui s'empressèrent de chanter son expédition. On a conservé quelques-unes de leurs productions, et nous offrons au lecteur le chant du scalde Eynar (1), fils de Skule :

« Le scalde doit raconter avec vérité les actions des grands princes. Pendant qu'un vent froid dominait, le puissant roi de Norwège, franchissant les ondes salées des mers de l'O-

(1) Voyez Sturleson, part. 12. C'est le même Eynar qui a composé le poëme sur S. Olaus. Il avait fait ses études dans l'étranger, et passait pour le scalde le plus habile de son tems. Sigurd lui accordait une protection particulière.

rient, est arrivé dans les ports asiatiques; il a jeté l'ancre, et ses guerriers ont été reçus avec une grande allégresse.

» Je dirai que le roi partit pour Jérusalem bravant les tempêtes. Connaissez-vous un prince plus illustre sur la vaste étendue de la terre? Il est parvenu à son but; sa volonté a été accomplie. Il s'est baigné dans les eaux pures du Jourdain.

» J'ai appris que le roi de Norwége s'est emparé vaillamment de la ville de Sidon; le souvenir en est récent. Des coups terribles ont été portés dans le combat; la forteresse s'est écroulée sous son bras redoutable; les soldats ont été couverts de sang; les épées en ont été teintes, et la victoire est restée à l'intrépide héros. »

Le retour de Sigurd avait produit une grande sensation, non-seulement en Norwège, mais dans tout le nord de l'Europe. Plusieurs voyages furent entrepris pour voir la terre-sainte et pour participer aux croisades. Ils contribuèrent à répandre de nouvelles idées et à établir des points de communication. L'enthousiasme religieux devint plus général, et les peuples du Nord, qui étaient déjà convertis au christianisme, resserrèrent les liens qui les attachaient

Digitized by Google

à la chrétienté. Les infidèles, de quelque nom qu'on les appelât, ne furent plus regardés que comme des ennemis qu'il fallait combattre partout. Les papes encouragèrent cette sainte ardeur par l'intervention de leurs légats et l'autorité de leurs bulles. Sigurd marcha contre les habitans du Smoland, province suédoise qui était alors sur les confins des trois royaumes. Les Smolandais, à l'instigation de quelques hommes puissans, avaient mis à mort les missionnaires chrétiens. Les rois de Suède et de Dannemark laissèrent à Sigurd, dont le zèle s'était signalé dans la Palestine, le soin d'apaiser ce mouvement, et de rétablir la croix parmi les réfractaires. Quelque tems après, S. Eric, roi de Suède, Valdemar I[er] et Valdemar II, rois de Dannemark, et plusieurs princes du nord de l'Allemagne, ne pouvant se transporter à la terre sainte, se croisèrent pour convertir les Finois, les Esthoniens, les Vendes. Les chevaliers porte-glaives avaient paru en Livonie. Les chevaliers teutoniques, revenus de la Palestine, portèrent leurs armes contre les païens de la Prusse, à la demande d'un duc de Pologne. Ces expéditions saintes fixaient d'autant plus l'attention qu'elles favorisaient l'ambition temporelle, et que les pays

Digitized by Google

où s'établissait le christianisme étaient en même tems des conquêtes importantes.

Pendant l'absence de Sigurd, ses deux frères, Eysten et Olaus, avaient gouverné avec sagesse. Le premier sur-tout s'était fait remarquer par son administration, et pendant tout son règne il acquit des droits à l'estime et à la reconnaissance de ses sujets. Il fit tracer des routes, fonda quatre hôtelleries sur les montagnes de Dovrefield, assura des asiles aux pêcheurs qui se rendaient à la côte, et ordonna de donner aux ports plus d'étendue et de commodité. L'harmonie avait régné long-tems entre ce prince et Sigurd. Mais un jour, s'étant rencontrés dans un festin, ils eurent une longue et vive contestation sur leurs titres à la renommée. L'un fit valoir son voyage, ses exploits; l'autre parla des lois qu'il avait données pour rendre la nation florissante, et des établissemens utiles dont il était l'auteur. On craignit une rupture entre les deux frères; mais le tems, la réflexion les rapprochèrent, et ils s'entendirent pour faire du bien à leurs sujets. Olaus prit part à leurs efforts. L'ordre, la sûreté publique favorisèrent les progrès des arts utiles. De nouveaux moyens d'échange augmentèrent les productions et les jouissances.

Digitized by Google

Il parut aussi sous l'autorité des trois princes un code destiné à régler l'organisation des diocèses, la juridiction spirituelle des évêques, la discipline de l'église et les cérémonies du culte, ainsi que le paiement de la dîme (1).

Olaus étant mort l'an 1116, et Eysten l'an 1122, sans laisser de fils, Sigurd régna seul. Il continua à se distinguer par une grande activité. Son zèle pour les intérêts du christianisme l'engagea à s'occuper du Groenland. La côte habitable de ce pays s'étant peuplée peu-à-peu de Norwégiens et d'Islandais, le roi y envoya un ecclésiastique nommé Arnold, avec le titre d'évêque. Le surnom de *Pélerin de Jérusalem* (2) conserva plus particulièrement la mémoire de Sigurd I[er] parmi les fidèles. Il mourut l'année 1130 dans la ville d'Opslo, et y fut enterré. Quoiqu'il eût été marié plusieurs fois, et qu'il eût eu plusieurs concubines, il ne laissa qu'un seul fils nommé Magnus, qui lui succéda sous le nom de Magnus IV.

Peu avant la mort de Sigurd, il s'était présenté un Irlandais nommé Harald Gille, ou

(1) Voyez *Norwegiæ jus ecclesiasticum quod vicensium sive priscum vulgo vocant*, et les *Curæ poster. in jus ecclesiasticum vicensium*, par J. Finnæus.

(2) *Jorsalafår.*

Digitized by Google

Gille-Christ, se disant fils naturel de Magnus III *aux pieds nus*. Le roi, cédant aux usages de son tems et à l'esprit de son siècle, avait consenti qu'il se fît reconnaître en se soumettant à l'épreuve du fer chaud. Cette condescendance eut des suites déplorables que Sigurd n'avait point prévues. Les germes de discorde et de troubles qu'une succession mal réglée et plusieurs droits incertains avaient répandus depuis long-tems, s'accrurent et se développèrent. Il se forma des factions que les maisons puissantes encouragèrent pour augmenter leur influence, et dont le clergé profita pour s'arroger le pouvoir temporel. Au nom d'un prétendant armé d'audace, les familles se divisèrent, le trône fut insulté, et les bannières sanglantes de l'insurrection se déployèrent d'une extrémité du royaume à l'autre. Le caractère martial dominait parmi les habitans. Ceux des montagnes sur-tout, plus rudes, plus indépendans, s'ébranlaient au premier signal. Ces causes particulières renforcèrent en Norwège les luttes anarchiques dont l'Allemagne, le Dannemark, la Suède, la Russie présentaient à la même époque le spectacle affligeant, et qui n'étaient point terminées dans le midi de l'Europe. Partout encore une ignorance facile à

tromper, l'imperfection des lois fondamentales, l'incertitude des rapports civils et politiques, provoquaient des entreprises où se déployaient souvent la valeur et l'audace, mais qui portaient de funestes atteintes au bonheur public.

Magnus, fils et successeur de Sigurd, n'était pas aimé à cause de la dureté de son caractère (1). Harald Gille gagna la multitude par ses condescendances et ses libéralités. Il eut bientôt un grand nombre de partisans, et Magnus fut obligé de lui céder la moitié du royaume. Mais cette cession, arrachée par des circonstances impérieuses à un prince jaloux du pouvoir, amena une guerre intestine. Harald Gille, ou Harald V, fut défait, et chercha un asile auprès du roi de Dannemark, Eric Emun. Pour se venger de Magnus, qui était son parent, mais dont il avait eu à se plaindre, Eric donna des secours au roi fugitif. Celui-ci retourna en Norwège, surprit Magnus à Bergen, lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un couvent. Peu après les Vendes firent une invasion dans la Norwège méridionale, pillè-

(1) Voyez Sturleson, p. 15, 16 ou dernière; Torfæus, p. 3, liv. 9 et 10.

Digitized by Google

la ville de Konghell, et amenèrent prisonniers un grand nombre des habitans. La conduite de Harald Gille dans cette occasion lui devint funeste. Il ne prit aucune mesure de défense, et le peuple l'accusa de lâcheté. Un prétendant nommé Sigurd, qui se disait également fils de Magnus *aux pieds nus*, s'étant présenté pour faire reconnaître ses droits, on l'admit à l'épreuve du fer chaud. Il disputa le pouvoir à Harald, et parvint par trahison à le faire périr l'an 1136.

Les espérances du prétendant furent cependant trompées. Il inspira peu d'estime. On apprit qu'il avait été destiné à la carrière ecclésiastique, et qu'il avait eu des aventures peu honorables dans les pays étrangers. Il reçut le surnom de *Diacre déserteur*, ou *transfuge*, et le peuple l'abandonna à son sort. Par l'influence de quelques familles puissantes, le trône devint le partage d'Ingon Ier (1) et de Sigurd II, ou Sigurd *Brouch* (2), l'un et l'autre fils de Harald Gille. Ils étaient en bas âge, et le conseil de régence fut mal dirigé. Le prétendant Sigurd, qui avait été obligé de se ca-

(1) *Inge* dans la langue du pays, *Ingo* en latin.

(2) Surnommé ainsi à cause d'un défaut qu'il avait à la bouche.

cher, reparut sur la scène, fut soutenu par le Dannemark, et tira du couvent l'aveugle Magnus pour le montrer au peuple.

Il y eut plusieurs années d'intrigues et de combats. Enfin dans une rencontre sanglante le prétendant fut fait prisonnier, et Magnus périt. Le récit qu'ont laissé les chroniques du supplice et des tourmens qu'on fit subir au prétendant, prouve à quel point les partis étaient exaspérés, et donne une idée des mœurs encore dominantes. On lui brisa les bras et les jambes à coups de hache, on le battit avec des verges et des fouets, de manière que la peau et les chairs tombaient en lambeaux; enfin, après lui avoir brisé le dos en y enfonçant un gros bâton, on le pendit, et on lui coupa la tête. Il supporta les douleurs et la mort sans donner aucun signe d'émotion. Ses traits ne s'altérèrent point; il parla à ses bourreaux d'une voix forte et d'un ton décidé, et s'entretint très-gaîment avec les assistans; pendant ses derniers momens, il chanta des psaumes de David.

Ingon Ier et Sigurd II régnaient. Mais il s'était formé une faction qui prétendait avoir à se plaindre de ces princes, et qui travailla à faire parvenir au pouvoir leurs frères Magnus

et Eysten. Le premier mourut à peu près dans le même moment (1), le second obtint une partie du royaume. Mais la jalousie et la desunion éclatèrent entre les trois souverains, qui étaient d'un caractère entièrement différent. Leurs domestiques se livrèrent des combats en leur présence, et Sigurd II fit assassiner un ami intime d'Ingon sous les yeux de la femme de ce roi, dans une église de Drontheim. Ce meurtre souleva le peuple, et Sigurd fut immolé à la haine publique. Eysten, en voulant le venger, périt lui-même, et Ingon resta seul maître du royaume vers l'année 1157. Il le posséda quelque tems en paix ; mais un concurrent se présenta et lui déclara la guerre. C'était son neveu Haquin, depuis surnommé *aux larges épaules* (2). Il n'avait que dix ans, mais un parti puissant soutenait sa cause. Abandonné de la fortune, Ingon perdit le sceptre et la vie l'an 1161. Peu avant d'être frappé lui-même, il avait vu tomber sous le fer de l'ennemi son conseiller principal, son ami de cœur, Grégoire Dag, homme d'un génie supérieur, zélé

(1) On l'a quelquefois rangé dans la suite des rois, sous le nom de Magnus V.

(2) *Herdebred*, de *herde* ou *herda*, épaule, et *bred* ou *breider*, large.

pour le bonheur de son pays, mais qui n'avait pu triompher de la fureur et de la résistance des factieux.

Au milieu de ces scènes de désordre et d'anarchie se présenta un événement d'une nature différente, et que nous devons exposer avec plus de détail. Un cardinal-légat, revêtu des pouvoirs du pontife de Rome, arriva en Norwège pour achever d'organiser dans ce pays les institutions religieuses. Tandis que les princes temporels n'avaient qu'un pouvoir chancelant, et que leur influence s'évanouissait au milieu des discordes intérieures, la cour de Rome avançait de plus en plus vers la domination, et suivait avec une politique profonde le système qu'elle avait adopté.

Depuis l'introduction du christianisme dans le Nord, les archevêques de Bremen, originairement établis à Hambourg, étaient primats ou métropolitains des pays scandinaves. Leur juridiction spirituelle s'étendait depuis le Weser jusqu'à l'Océan septentrional, embrassant une grande partie du nord de l'Allemagne, le Dannemark, la Suède et la Norwège. La puissance de ce siége inquiétait les rois, et les papes eux-mêmes en étaient jaloux. L'archevêque Limar ayant excommunié Eric-*le-Bon*,

roi de Dannemark, l'an 1092, ce prince se rendit à Rome, et demanda au pape un métropolitain résidant dans ses Etats. Le cardinal Alberic fut envoyé quelque tems après par Pascal II, et nomma un archevêque, dont le siége fut établi à Lund, dans la province de Scanie. Asser, auparavant évêque de cette ville, obtint la nouvelle dignité, et reçut en même tems le droit d'exercer la suprématie ecclésiastique en Suède et en Norwège. Cependant les Suédois et les Norwégiens se montrèrent jaloux de cette prérogative, et témoignèrent le désir d'avoir eux-mêmes un primat dans leur pays. L'an 1152 le pape Eugène III fit partir, avec une mission relative à cet objet, Nicolas Brakespear, cardinal de Saint-Albano. Ce cardinal, anglais de naissance, pouvait négocier plus facilement avec les peuples scandinaves, dont la langue différait encore très-peu, à cette époque, de celle qu'on parlait en Angleterre.

Le légat prit d'abord la route de ce pays, d'où il passa ensuite en Norwège. A son arrivée, il trouva le royaume livré aux discordes civiles, et conduit par des princes incapables d'y rétablir la tranquillité. Il imposa des pénitences à Sigurd et à Eysten, et se déclara

pour Ingon. Ensuite il chercha à remplir plus directement sa mission. L'évêché de Drontheim fut érigé en archevêché métropolitain, dont tous les évêques du pays devaient relever, ainsi que ceux d'Islande, du Groenland, et des îles écossaises. Jean Birgerson fut le premier archevêque. Les Norwégiens éprouvèrent une telle satisfaction d'avoir eu un primat, qu'ils permirent au légat du pape de donner plusieurs lois importantes. Il fut réglé que le peuple ne paraîtrait plus en armes aux assises, et que le roi seul serait accompagné d'hommes armés dans les occasions solennelles. On consentit aussi au célibat des prêtres. Ce fut cependant le point le plus difficile à faire passer, les prêtres eux-mêmes faisant de fortes oppositions.

Comblé de présens et d'honneurs, le cardinal Nicolas partit de Norwège pour se rendre en Suède. Il voulut également établir un primat dans ce royaume; mais de grandes discussions s'élevèrent entre les habitans de la Suède proprement dite et ceux de la Gothie sur le lieu de la résidence. Pour éviter une guerre intérieure, il fallut remettre la décision à un autre moment, et le légat passa en Danemark, d'où il retourna en Italie. Les services

qu'il avait rendus pendant sa mission ne furent pas méconnus, et il fut élevé sur le trône pontifical, sous le nom d'Adrien IV. Pendant tout son pontificat, il donna des preuves de l'intérêt qu'il prenait aux pays du Nord. Cependant l'archevêché de Suède ne fut fondé qu'après sa mort, l'an 1163, par Alexandre III, pendant le séjour de ce pontife en France dans la ville de Sens. Le premier archevêque, Etienne d'Alvastra, fut sacré en présence d'Alexandre par Eskil, archevêque de Lund, à qui le chef de l'Eglise laissa une espèce de suprématie, qui dura jusqu'au concile de Constance. Le siége archiépiscopal de Suède fut fixé à Upsal, où avait jadis été le centre du culte païen, et l'église métropolitaine fut fondée non loin du fameux temple païen qui avait rassemblé jadis les adorateurs d'Odin. Les trois archevêques obtinrent de grandes prérogatives et un immense revenu. Les évêques ne furent pas dotés avec moins de largesse, et dans le même tems on faisait des dons considérables en faveur de plusieurs ordres religieux. Les bénédictins, pour lesquels Canut-*le-Grand* avait fait construire un couvent près de Drontheim, obtinrent les premiers de la consistance et de la considération.

Digitized by Google

L'ascendant que le clergé prenait partout et même parmi les peuples les plus indociles au joug, était le résultat de ses lumières. S'il avait toujours su joindre à ce mérite la modération, il aurait pu se présenter comme médiateur et arbitre dans ces crises violentes que faisaient naître l'imperfection des gouvernemens et la rudesse des mœurs. Quelques ministres de l'Eglise s'élevèrent à ce rôle glorieux; mais la plupart se laissèrent entraîner par l'appât des circonstances, et mêlèrent l'ambition mondaine au zèle spirituel. Les archevêques du Nord se montrèrent bientôt plus redoutables que ne l'avaient été ceux de Bremen. On vit également dans d'autres pays des prélats, oubliant leur caractère ainsi que l'esprit de leur religion, et s'appuyant de l'autorité du pontife de Rome, devenir les rivaux des rois, et attiser les discordes au lieu de les éteindre; tant il était difficile que l'Europe sortît du chaos où la barbarie l'avait plongée, et qu'elle parvînt à connaître les principes salutaires de l'ordre, de la raison et de l'humanité.

Le roi Ingon avait péri l'an 1161. Haquin Herdebred, ou Haquin II, son successeur, avait pour lui le peuple, sur-tout dans la province de Drontheim; mais les grands se décla-

rèrent pour Magnus, fils d'Erling, seigneur puissant marié à Christine, fille de Sigurd *le Pèlerin de Jérusalem.* Magnus, cinquième roi de ce nom, n'avait que cinq ans, et la régence fut donnée à son père. Valdemar I[er] régnait alors en Dannemark. La fermeté de son caractère et les conseils de son ministre Absalon, d'abord évêque de Roskild, et ensuite archevêque de Lund, avaient donné à ce prince un grand crédit dans le Nord. Erling, qui lui était allié par Christine, sa femme, se rendit à sa cour et lui demanda son appui. Le roi de Dannemark saisit avec empressement cette occasion de prendre de l'influence en Norwège. Il promit de soutenir le jeune roi, mais à condition que la province de Wik serait réunie au territoire danois. Cette province formait, par l'étendue de ses côtes, une possession importante, et pouvait être d'une grande utilité à Valdemar. Erling accepta la proposition, ou du moins parut s'y prêter, et de retour en Norwège il attaqua Haquin Herdebred. Celui-ci se défendit avec beaucoup de courage, mais il reçut en combattant une blessure dont il mourut.

Magnus n'avait plus de rival à craindre. Cependant son père n'était pas encore tranquille

Digitized by Google

et désirait de l'affermir sur le trône par de nouvelles mesures. La cérémonie du sacre avait pris aux yeux des peuples un caractère imposant. Plusieurs princes s'en étaient servi pour assurer la succession et pour cimenter leur pouvoir. Erling eut recours au même moyen, et s'adressa à Eysten, archevêque de Drontheim. Ce prélat entra dans les vues du régent, mais en profitant de la circonstance pour accroître l'autorité de son siége; voyant d'un côté le désir qu'avait Erling de sanctionner l'élection de son fils, et connaissant de l'autre le dévouement de la nation à la mémoire du roi S. Olaus, il conçut un plan hardi et parvint à l'exécuter. Les parties intéressées convinrent que la royauté de Norwège serait regardée comme la propriété de S. Olaus, dont Magnus et ses successeurs se reconnaîtraient vassaux, et qu'à la mort d'un roi, les évêques, les abbés, et douze notables de chaque diocèse feraient offrande de la couronne à S. Olaus dans la cathédrale de Drontheim, et choisiraient le successeur d'après l'avis de l'archevêque. Ce fut après avoir juré d'observer cette convention que Magnus reçut le sacre des mains du prélat, en présence d'un légat du pape, en 1164. Dix ans après, l'année 1174,

la convention fut mise par écrit à la demande du primat, et à cette occasion on y ajouta plusieurs articles relatifs aux immunités et prérogatives du clergé. Quoiqu'elle fut annulée quelque tems après, elle contribua beaucoup à étendre l'influence du clergé, et en particulier celle de l'archevêque.

Pendant que le père de Magnus s'était livré à cette négociation, le roi de Dannemark avait demandé que la province de Wik lui fût remise. Le régent Erling assembla les habitans pour les consulter. Il arriva dans cette assemblée ce qu'il avait sans doute prévu, et ce que peut-être il souhaitait. Le projet d'une cession fut rejeté au milieu des plus violens murmures. La nouvelle en ayant été communiquée à Valdemar par des députés, ce prince suspecta la bonne foi du régent de Norwège. Il rejeta la somme d'argent qui lui fut offerte en indemnité, et fit un armement pour s'emparer de la province. Les Norwégiens armèrent à leur tour, et pillèrent la côte danoise. Cette guerre n'ayant eu aucun résultat décisif, on reprit les négociations. Il fut convenu que la province de Wik serait cédée au roi de Dannemark, de manière qu'il la donnerait en fief à Erling, qui en même tems prit l'engagement

Digitized by Google

de faire parvenir au trône de Norwège un prince danois, si son fils venait à mourir avant d'avoir eu des héritiers. Cette transaction pouvait convenir à la politique du père de Magnus; mais elle était contraire aux intérêts et à la gloire du peuple norwégien, dont elle ne reçut point la sanction, et le roi de Dannemark n'en tira aucun profit. Elle fut regardée comme non avenue par une suite des événemens dont on va lire le récit.

Malgré les mesures que le régent avait prises, son fils ne put parvenir à posséder le sceptre paisiblement. Plusieurs princes issus du sang royal formèrent successivement des factions redoutables (1). Erling et Magnus leur résistèrent, sans que néanmoins le gouvernement se consolidât. Une grande partie de la nation était sous les armes, et dans chaque province il s'était formé des corps de partisans qui combattaient sous les drapeaux d'un chef dont ils épousaient la cause (2). On parlait sur-tout des *birkebéniens*, nommés ainsi parce qu'ils

(1) Tels furent sur-tout un Sigurd, un Olaus et un Eysten, surnommé Mela.

(2) Il y eut des *slitungiens*, des *ribbungiens*, des *kuflungiens*, des *heklungiens*, des *baglers*, des *birkebéniens*. Ces derniers furent les plus remarquables.

Digitized by Google

avaient pour chaussure des écorces de bouleau. Après avoir été défaits par les défenseurs du parti de Magnus, ils se retirèrent dans les bois, sur les frontières de la Suède. La vie dure et pénible qu'ils menèrent dans ces asiles sauvages leur donna une plus grande énergie et une exaltation de courage qui les rendit capables des entreprises les plus audacieuses. Ils apprirent qu'un descendant des rois de Norwège, nommé Sverrer (1), vivait dans la province suédoise de Wermland, chez un seigneur du pays, et ils résolurent de le faire monter sur le trône.

On regardait Sverrer comme le fils de Sigurd II et de Gunilde. Il avait été élevé dans les îles Færoe par l'évêque Roar, et il était entré sous ses auspices dans les ordres ecclésiastiques. Soit que l'origine qu'on lui donnait fût vraie, soit qu'elle eût été imaginée, comme le répandirent ses antagonistes, par sa mère ou par lui-même, il voulut tirer parti de l'opinion qui s'était établie. Agé d'environ vingt-quatre ans, il entreprit de s'emparer de la couronne; mais de grandes difficultés s'opposaient

(1) On l'appelle aussi *Sverrir et Swerre;* en latin son nom a été rendu par *Sverrerus.*

à l'exécution de son projet, et il employa d'abord pour réussir des voies détournées. Sous un nom emprunté, il s'engagea au service du régent Erling, qui, frappé de sa bonne mine et de son élquence, lui accorda un rang à sa cour. Il apprit ainsi à connaître la situation des affaires. Mais craignant d'être exposé à des événemens dangereux pour lui, il passa en Suède, où il se réclama de quelques familles en qualité de leur parent, et leur déclara ses intentions. On voulut bien le reconnaître, mais on refusa de lui accorder des secours. Les succès qu'Erling et son fils eurent dans le même moment contre un autre prétendant, Eysten Mela, affaiblirent encore davantage les espérances de Sverrer. Il s'était résigné à attendre des circonstances plus favorables, et il méditait même un pélerinage à Jérusalem, lorsque les birkebéniens s'adressèrent à lui, et lui donnèrent à connaître le dessein qu'ils avaient de lui faire obtenir le sceptre de Norwège. Il vit en eux des guerriers intrépides, et fut touché de leurs dispositions. Cependant, en considérant l'état de dénuement où ils étaient réduits, et les mesures qui avaient été prises pour les éloigner, il balança et prononça même un refus. Mais les birkebéniens lui déclarèrent

que s'il y persistait, ils s'empareraient de lui, et le livreraient au roi Magnus. Il fut forcé de céder, de prendre le titre de roi d'un pays où il ne possédait rien, et de se mettre à la tête de quatre cents aventuriers pleins de courage, mais qui avaient à peine des vêtemens pour se couvrir. Ayant voulu pénétrer en Norwège du côté du Wermland, il trouva les passages si bien gardés, qu'il ne put les franchir. Plusieurs de ses compagnons l'abandonnèrent et se livrèrent au pillage pour subsister. Réduit, avec ceux qui lui restaient, à l'état le plus critique, il entreprit une expédition si hardie, si étonnante, qu'on pourrait la révoquer en doute, si elle n'était attestée par des historiens dignes de foi (1).

Vers l'année 1177, Sverrer, accompagné des birkebéniens qui étaient restés auprès de lui, passa du Wermland dans cette contrée mon-

(1) L'histoire de Sverrer a été écrite en islandais par Charles Johnson, abbé de Thingeyra en Islande, m. en 1213, et qui avait été en Norwège pendant l'année 1185. Torfæus a donné cet ouvrage en latin dans l'*Hist. norw.*, part. 3 et 4, et il a été inséré en islandais dans l'édition de Sturleson, qu'on publie à Copenh., 4e vol. D'autres Islandais ont donné des renseignemens sur Sverrer, et l'on trouve des observations sur son règne dans l'*Anecdoton historiam Sverreri illustrans*, publié récemment par le professeur Werlauf.

tagneuse de la Suède, alors nommée Jernberland, et devenue fameuse depuis sous le nom de Dalécarlie. D'épaisses forêts en couvraient encore une partie considérable; des rivières indomptées, de grands lacs, de profonds marais, d'âpres rochers augmentaient la difficulté des passages. Les habitans étaient des hommes durs et sauvages; quoiqu'ils payassent quelques tributs au roi de Suède, ils se regardaient comme indépendans, et persévéraient la plupart dans le culte des idoles. L'arrivée de Sverrer leur parut une tentative contre leur indépendance. Ils voulurent se jeter sur lui, et il aurait succombé sous leur fureur, s'il ne les eût calmés par cette éloquence persuasive dont il avait reçu le don de la nature. Il avança, rencontrant des gorges, des défilés, des torrens, et franchissant tous ces obstacles au péril de sa vie. En même tems il avait à lutter contre la faim et la soif; quelques oiseaux sauvages, l'écorce du bouleau et le suc que donne cet arbre étaient souvent les seules ressources que lui présentait le pays. Il pénétra en Jemtland, et traversa cette province, toujours entouré de peines et de dangers qui ne pouvaient être surmontés qu'à force de persévérance et d'audace. Après avoir fait ainsi plus de deux cents lieues,

il parut devant la ville de Drontheim, ayant avec lui à peu près cinq cents hommes, tant birkebéniens que Jemtlandais et autres. Avec ce petit nombre de soldats, il osa braver les troupes qui marchèrent contre lui. Dans un engagement, l'étendard de S. Olaus tomba au pouvoir des siens, et cet augure favorable augmenta leur dévouement. Employant tour-à-tour l'intrépidité et la ruse, Sverrer se soutint dans le pays; tantôt il livrait des combats, où il avait souvent l'avantage; tantôt il évitait l'ennemi par des manœuvres habiles et des stratagêmes adroits.

Les habitans de la contrée de Drontheim, d'abord mécontens de l'élection de Magnus, fils d'Erling, s'étaient ensuite attachés à ce prince, qui, parvenu à un âge plus mûr, avait captivé les esprits par son extérieur distingué, par l'élévation et la générosité de son caractère. Sverrer trouvait beaucoup de difficulté à diminuer le nombre de ses partisans. On admirait les ressources et les talens de celui qui avait su braver et vaincre tant de périls; mais on semblait le craindre et se méfier de lui. Erling, qui continuait à veiller sur les destinées de son fils, étant arrivé avec lui à Drontheim, il paraissait qu'il serait facile à ces deux

hommes, dont l'un avait toute l'expérience de l'âge, et l'autre toute l'ardeur de la jeunesse, d'abattre un antagoniste peu affermi, peut-être même secrètement découragé. En effet, Sverrer semblait s'être retiré de la lice; il se cachait dans les montagnes et dans les bois. Mais en même tems il se livrait à de nouvelles combinaisons, cherchait à renforcer sa troupe, et se préparait à une action d'éclat avec toute la prudence qui pouvait en assurer le succès. Il se porta tout-à-coup vers Drontheim, et fondit sur les soldats ennemis, qui ne s'attendant pas à être attaqués, s'étaient livrés aux excès de la boisson. Un engagement général eut lieu non loin de la ville, l'année 1179. Magnus et son père se mirent dans les rangs pour rétablir l'ordre et ranimer le zèle de leurs guerriers. Mais Erling ayant été atteint d'un coup mortel, la terreur se répandit parmi les siens. Ils furent entraînés dans un déroute générale, et en se précipitant les uns sur les autres, ils foulèrent aux pieds le vieux Erling, qui était près d'expirer. Son fils ne put parvenir à le retirer, et n'eut que le tems de l'embrasser au moment où il rendait le dernier soupir.

Sverrer, demeuré vainqueur, vit les oppositions s'évanouir devant le succès. Il reçut

Digitized by Google

l'hommage du peuple. Les birkebéniens eurent part à son triomphe; leur nom, qui avait été une espèce d'injure, devint un titre d'honneur. Le corps d'Erling, retiré du champ de bataille, fut enterré avec les solennités accoutumées. Sverrer assista aux funérailles avec recueillement; mais il prononça un discours ironique, dirigé contre l'archevêque, dont il connaissait les dispositions, et qui avait promis le paradis à ceux qui combattraient l'antagoniste de Magnus et de son père Erling.

Magnus s'étant tenu caché quelque tems dans un monastère, se rendit à Bergen pour rassembler ses partisans. Sverrer lui offrit la moitié du royaume, et eut même une entrevue avec lui. Mais il rejeta les propositions d'accommodement, comptant sur les efforts qu'on ferait en sa faveur. Il vit en effet se former pour sa cause plusieurs entreprises, et l'archevêque lui donna sur-tout des preuves de dévouement. Le prélat excommunia Sverrer et ses adhérens, et se rendit en Angleterre pour négocier dans ce pays. Magnus pouvant concevoir ainsi des espérances, fit un voyage en Dannemark, et demanda le secours du roi. Quand il fut revenu en Norwège, la guerre recommença. Les deux princes montrèrent la

plus grande bravoure dans la bataille de Spiora, livrée l'an 1181. Mais la victoire se déclara pour Sverrer, qui, dans les momens critiques, maître de lui-même, trouvait toujours des moyens décisifs. Son pouvoir s'affermit de plus en plus, et l'archevêque lui-même, effrayé de sa fortune, crut devoir se rapprocher de lui.

Magnus ne se croyait pas néanmoins déchu du trône. Il regagna l'appui de l'archevêque, et fit de nouvelles tentatives. Retourné en Dannemark, il rassembla dans ce pays des vaisseaux et des hommes, et secondé par plusieurs Norwégiens, il menaça les côtes. Le 15 juin 1184, Sverrer fut attaqué dans les eaux de Hugastrand, au moment où il n'avait avec lui que quatorze vaisseaux. Celui qu'il montait lui-même fut entouré. Mais il parvint à se dégager, et se jetant parmi les vaisseaux ennemis, il répandit le désordre et l'effroi. Magnus, sur le point d'être pris, ayant voulu se sauver à la nage, périt dans la mer, à peu de distance du rivage. Le vainqueur lui-même eût perdu le fruit de la victoire, si sa présence d'esprit ordinaire ne fût venue à son secours. En voguant à la fin de l'action sur un esquif isolé, il fut poussé par le vent vers la côte. Dans le même moment passait un vaisseau ennemi qui cher-

chait à fuir, mais qui pouvait s'emparer de Sverrer. « Hâtez-vous, cria ce prince aux matelots, de suivre vos compagnons ; ne voyez-vous pas où ils se retirent? » Le vaisseau changea de direction et s'éloigna.

Après le combat, les prisonniers, les blessés et les morts furent traités avec une grande humanité. On s'empressa de retirer de l'eau le corps de Magnus, et il fut exposé pendant plusieurs jours dans la ville de Bergen aux regards du peuple. Sverrer lui fit faire ensuite des funérailles magnifiques; et en présence d'une nombreuse assemblée, il prononça ce discours : « Nous rendons les honneurs funèbres à un prince qui fut sur-tout distingué par sa clémence, et qui avait su gagner l'amour des Norwégiens. Malgré les liens du sang qui m'attachaient à lui, un sort contraire nous divisa. Il ne voulut point prêter l'oreille à mes vœux, et les miens ne purent avoir aucune part à ses faveurs. Mais je n'en honore pas moins la mémoire de ses vertus, et je porte à son origine royale le respect qui lui est dû. » Ces paroles, si bien adaptées aux circonstances, produisirent un grand effet, et ramenèrent par l'estime et la persuasion ceux dont la force n'avait pu changer les sentimens.

Monté enfin sur le trône de Norwège du consentement général, Sverrer s'y maintint jusqu'à sa mort, et le transmit à ses descendans, par son premier mariage avec une femme dont le nom n'est pas connu. Il épousa en secondes noces Marguerite, sœur de S. Eric, roi de Suède. Vers l'année 1180, on avait vu paraître sur la scène un guerrier nommé Eric, qui se disait frère de Sverrer, et qui, après avoir fait une expédition à la terre-sainte, s'était arrêté à Constantinople. Il se soumit à l'épreuve du fer chaud; Sverrer le reconnut, et tira parti de ses talens militaires. Eric mourut quelques années après; sa femme et son fils moururent en même tems. On croit qu'ils avaient été empoisonnés, et qu'ils furent victimes de la vengeance de quelques hommes égarés. Mais quoique Sverrer conservât le pouvoir suprême, quoiqu'il obtînt un grande considération, son règne fut très-agité. Il eut à lutter contre un grand nombre d'antagonistes, qui profitèrent de toutes les occasions pour renverser son autorité.

Le clergé restait fidèle à la mémoire de Magnus, et voulait maintenir les concessions que ce prince lui avait faites. Sverrer les trouvait humiliantes pour la couronne, et ne cachait

pas le dessein qu'il avait de les changer ou de les anéantir. L'archevêque Eysten étant mort, Eric, évêque de Stavanger, avait été choisi pour le remplacer par le chapitre de Drontheim, quoique le roi se fût opposé à cette nomination. Le nouvel archevêque se déclara ouvertement contre Sverrer; il le représenta comme un renégat qui avait quitté la prêtrise et s'était marié sans avoir obtenu le consentement de la cour de Rome. Des menaces d'excommunication suivirent ces propos téméraires. Le roi, irrité, résolut de frapper le coup décisif. Il révoqua d'abord les articles de la convention passée entre Eysten et Erling, qui se rapportaient à la succession; il assembla ensuite les plus notables des habitans, et fit décréter que l'archevêque ne pourrait de son chef augmenter les amendes, qu'il serait tenu à laisser la propriété des églises aux laïques, et que dans ses voyages il n'aurait que trente hommes de garde. L'archevêque protesta, et, avec une suite de quatre-vingt-dix hommes armés, il passa en Dannemark. Il demanda au pape Célestin III de jeter l'interdit sur le roi et sur le royaume. Célestin fit expédier la bulle. C'était la première fois que les foudres de Rome se portaient si avant dans le Nord, et comme

le peuple n'en avait qu'une idée confuse, il en résulta peu d'effet. Immédiatement après, la nouvelle se répandit que l'archevêque avait été frappé de cécité. Le roi tira parti de cette nouvelle, et fit envisager l'infirmité du prélat comme une punition du ciel. Il déclara en même tems que, versé dans les matières théologiques, il savait que le pape n'avait pas le droit de déposer des rois qui tenaient leur royaume de la naissance. A la même époque éclatait en Angleterre le fameux procès entre Henri II et Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Sverrer était en relation avec Henri, et adopta ses principes; mais il suivit une marche plus modérée, et il évita de souiller sa renommée par des soupçons odieux.

L'opposition du clergé n'était pas la seule que le roi eût à redouter; un autre corps menaçait de la résistance, c'était celui des grands, qui s'étaient liés de plus en plus pour former la noblesse du royaume. Les premières dignités de l'Etat étaient leur partage, et pendant les troubles politiques, ils avaient acquis une grande prépondérance. Plusieurs hommes puissans par leur naissance, leurs titres et leur fortune, qui étaient peu satisfaits de la fermeté

du roi, lui suscitèrent des antagonistes dont le plus dangereux fut Sigurd, fils de Magnus V. Sigurd se rendit dans les îles d'Ecosse, y enrôla un corps de montagnards, et les conduisit en Norwège. Le nom de son père y était encore en vénération, et les habitans de plusieurs provinces allèrent à sa rencontre. Il en soumit d'autres, et enfin il ne resta au roi que la contrée de Drontheim. Sverrer sentit le danger de sa situation, et prit les mesures les plus rigoureuses pour rétablir son autorité. Après avoir rassemblé une armée considérable, il marcha contre Sigurd, et lui livra bataille l'an 1194. Les montagnards écossais se défendirent avec acharnement, et le roi serait tombé en leur pouvoir, si les Birkebéniens, qu'il s'était attachés par de grandes largesses, n'eussent fait des prodiges de valeur pour le sauver. La bataille se termina par la mort de Sigurd, et Sverrer, continuant d'enchaîner le destin, fut délivré plus tôt qu'il n'eût pu l'espérer du rival le plus redoutable qu'il eût eu depuis la mort de Magnus Erlingson. Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, il employa une politique adroite pour augmenter le nombre de ses partisans. Les dépouilles des

Digitized by Google

vaincus furent partagées entre les chefs de ses troupes, et enrichirent plusieurs familles qui s'attachèrent à la fortune du prince.

Peu après la bataille livrée à Sigurd, arriva en Norwège un légat du pape pour traiter avec le roi. Sverrer lui demanda de faire la cérémonie du sacre; mais il refusa de s'y prêter, alléguant que le roi était en désunion avec l'archevêque, et qu'il n'avait pas encore été autorisé par le pape à quitter la prêtrise. Sverrer ne se laissa point déconcerter; il représenta le légat comme un imposteur qui était venu pour lever des tributs sur son peuple, et lui ordonna de quitter le royaume. Il se rapprocha ensuite de Nicolas, évêque d'Opslo, qui était allié à la maison royale, et le détacha du parti de l'archevêque par des promesses séduisantes. Nicolas se laissa employer pour faire nommer Martin, confesseur du roi, à l'évêché de Bergen, l'un des plus importans du pays. Ce fut Martin qui, après avoir été revêtu de sa nouvelle dignité, fit le sacre du roi le 29 juin 1194. Le même jour il y eut une assemblée des grandes assises, où il fut convenu que des députés seraient envoyés à Rome pour faire lever l'interdit. Dans cette assemblée parut Harald Maddason, comte des Orcades,

comme vassal du roi de Norwège, et demanda pardon à genoux d'avoir permis au prétendant Sigurd d'enrôler des troupes dans les îles.

La perspective du calme se présentait à Sverrer et au peuple norwégien ; mais c'était une illusion qui devait s'évanouir bientôt. L'évêque Nicolas, resté au fond du cœur attaché aux projets du clergé, et craignant les succès de Sverrer, résolut de perdre celui qu'il avait promis de servir. Il se rendit auprès de l'archevêque, toujours retiré en Dannemark. Les députés norwégiens, passant dans ce pays à leur retour avec la bulle d'absolution, furent bien accueillis par les deux prélats, mais ils moururent peu après, ainsi que le légat qui les accompagnait. On rapporte qu'ils avaient déposé la bulle chez un homme riche pour se procurer de l'argent, et qu'après leur mort cet homme la fit passer au roi de Norwège pour être remboursé. Le roi, l'ayant reçue de cette manière ou d'une autre, la fit proclamer, et déclara en même tems que, selon les nouvelles qui lui étaient parvenues, les députés avaient été empoisonnés (1). Quelle qu'ait été la part

(1) Confrontez Torfæus avec l'*Anecdoton* cité plus haut, publié par le professeur Werlauf,

prise par Nicolas à cet événement, on le voit, toujours plus actif, se déclarer bientôt après ouvertement contre le roi. Il conduisit dans la province de Wik un jeune danois nommé Ingon, qu'il fit passer pour un fils de Magnus V, et qu'il mit à la tête des partisans désignés par le nom de *baglers*, auxquels il rendit ainsi la funeste activité qu'ils avaient perdue depuis quelque tems. L'évêque revêtit lui-même l'habit militaire ; ayant fait peindre sur son casque la mitre et la crosse : « Voilà, s'écria-t-il en passant près de la côte où était le roi, voilà les armes avec lesquelles je te combattrai, renégat brigand qui t'es mis sous la protection d'une sorcière païenne. » En attendant, l'archevêque n'avait pas négligé de négocier à Rome, et le pape Innocent III avait lancé un nouvel interdit. Le roi ne fit aucune attention ni aux menaces de Nicolas, ni à celles de la cour de Rome. Il prit des mesures pour étouffer l'insurrection et pour repousser le prétendant Ingon, qui avait fait des progrès dans le midi du royaume.

Jean Ier, plus connu sous le nom de *Jean-Sans-Terre*, venait de monter sur ce trône que Henri II avait rendu fameux par la résistance au clergé. Les mêmes débats recommencèrent

sous le règne du successeur. Le roi de Norwège devint l'allié de Jean, et obtint de lui un corps d'archers anglais qu'il incorpora dans ses troupes. Il eut dans quelques rencontres des succès contre les insurgés; mais ils se recrutèrent d'un grand nombre de paysans, et leur armée se présenta forte de près de cinquante mille hommes. L'évêque Nicolas et Ingon étaient dans les rangs et prédisaient le succès. Sverrer, avec quatre mille norwégiens et le corps des archers anglais, livra plus de cinq combats consécutifs près de Toensberg, et la supériorité du talent l'emporta enfin sur celle du nombre. La plupart des insurgés furent taillés en pièces; les autres prirent la fuite et se cachèrent dans les défilés et les gorges, ou s'enfermèrent dans le fort de Toensberg. On les poursuivit partout, et la famine les força à capituler. Ingon et Nicolas parvinrent à se sauver; mais ils furent réduits à l'inaction. L'ambitieux archevêque Eric était mort depuis plusieurs années.

Sverrer touchait à la fin de ses jours; moins accablé par les années que par les travaux et les fatigues, il mourut le 9 mai 1202, dans la ville de Bergen, âgé de cinquante-un ans. Peu avant d'expirer, il se montra au peuple pour

mettre en évidence qu'il allait mourir d'une mort naturelle, quoique l'évêque Nicolas eût prédit qu'il serait dévoré par les bêtes féroces. Voulant prévenir des discussions dangereuses, il déclara qu'outre Sigurd Laward, qui était mort, il n'avait eu d'autre fils que Haquin, et il désigna ce fils pour son successeur. Un écrivain anglais (1), d'après les rapports que l'archevêque de Drontheim avait faits en Angleterre, a représenté Sverrer sous les couleurs les plus défavorables. Ce prince laissa dans le Nord une réputation imposante. Plusieurs de ses successeurs prirent dans les actes publics le titre de *descendant du grand Sverrer,* comme le plus honorable pour eux. Quand on considère les commencemens de la carrière de Sverrer, les obstacles qu'il surmonta, et le rôle qu'il parvint à jouer, on est frappé de la supériorité de son génie. Il joignait à l'intrépidité du caractère, à la plus brillante valeur, un jugement profond, une prudence consommée, et une éloquence entraînante. Il avait sans doute à cœur ses propres intérêts et sa propre gloire; mais il s'occupait en même tems de la fortune de sa nation, et savait maintenir son

(1) Guillaume de Neubrige.

honneur. Les étrangers venus dans le pays pour le commerce ayant voulu mettre les habitans dans une dépendance humiliante, il leur fit sentir tout le poids de son autorité, et réprima leur orgueil avec une énergie irrésistible. S'il s'opposa aux prétentions du clergé, il ne fit que défendre les droits du trône, et il se montra toujours très-généreux envers l'Eglise. Les études de sa jeunesse lui avaient donné des connaissances plus étendues qu'on n'en avait généralement de son tems. Il était versé dans l'histoire, les mathématiques, la médecine, et il avait une sorte d'érudition théologique dont il tirait parti dans ses discussions avec le clergé. Quelques auteurs lui ont attribué un ancien ouvrage en langue scandinave, intitulé *le Miroir des Rois;* d'autres pensent qu'il n'en donna que l'idée, et il y a lieu de croire que cet ouvrage est essentiellement la production d'un Islandais. On y trouve un recueil de maximes et d'avis à l'usage des hommes d'Etat, des ecclésiastiques et des laboureurs. Un moine norwégien, nommé Théodrik ou Théodoric, écrivit sous le règne de Sverrer une chronique des premiers rois de Norwège en latin. Elle est tirée des livres islandais, mais on peut la remarquer pour le style et la rédac-

tion. Il existe une monnaie frappée à Drontheim, qui porte l'effigie de Sverrer, regardée comme la plus ancienne que l'on connaisse d'un roi de Norwège (1).

Haquin, troisième roi de Norwège de ce nom, était à Drontheim quand il reçut la nouvelle de la mort de son père. Il la communiqua aux notables de la contrée, qui aussitôt le firent proclamer. Il n'y eut point d'opposition de la part du peuple, et l'on ne demanda ni l'avis, ni la sanction de l'archevêque. Haquin voulut cependant réconcilier le trône avec l'Eglise. Il rappela les prélats qui avaient quitté le royaume, et leur promit de mettre en oubli le passé. Touchés de cette conduite généreuse et loyale, ils levèrent l'excommunication au nom du pape, et abandonnèrent le parti du prétendant Ingon, qui fut mis à mort par une troupe de paysans dans une île du lac Mioesen. Le roi fit ensuite un voyage dans les provinces méridionales. Il répandit des bienfaits et accorda une attention particulière aux laboureurs. Mais ce règne,

(1) Guillaume de Neubrige parle du sceau de Sverrer, et rapporte qu'il avait pour inscription : *Sverus rex Magnus, ferus ut leo, mitis ut agnus.* Il est vraisemblable que Magnus désignait le surnom adopté par le roi pour indiquer sa descendance.

que la nation bénissait, ne fut pas de longue durée. Haquin mourut l'an 1204 du poison qu'on lui avait donné dans un repas aux fêtes de Noël. Le soupçon tomba sur Marguerite, seconde femme de Sverrer, qui était connue pour la perfidie de son caractère. Le peuple, indigné, la força à faire passer un de ses domestiques par l'épreuve du fer chaud pour se justifier. L'épreuve n'ayant pas réussi, la reine ne put échapper à la vengeance publique qu'en se retirant en Suède (1).

Haquin III laissait un fils naturel portant le même nom que lui, mais qui était en bas âge, et que l'on connaissait à peine. Un autre enfant, Guttorm, fut placé sur le trône par l'influence de l'archevêque et de quelques notables. Il était fils de Sigurd Laward, et petit-fils de Sverrer. Sous une régence faible et mal intentionnée, on vit renaître les factions. Guttorm fut empoisonné par Christine, femme supérieure par l'esprit et les connaissances, mais dangereuse par son ambition, et qui était mariée à Haquin Gallin, allié à la maison

(1) Voyez l'Histoire de Haquin III, Guttorm et Ingon, insérée dans le quatrième volume de l'édition de Sturleson, qu'on publie à Copenhague. Voyez aussi Torfæus, partie 4, liv. 2 et 3.

Digitized by Google

royale (1). On négligea encore le fils de Haquin III, et l'on choisit Ingon II, qui tenait à la famille de Sverrer par les femmes. Il régna de 1205 à 1217, au milieu des troubles suscités par les prétendans Erling, Philippe, Haquin Gallin, par le clergé et par le roi de Dannemark. Un grand nombre de factieux firent une expédition aux îles d'Ecosse pour lever les tributs qui n'avaient pas été acquittés depuis le règne de Sverrer. Les chefs et les habitans des îles, qui avaient voulu profiter des circonstances pour devenir indépendans, se voyant exposés aux traitemens les plus barbares, prirent le parti de recourir à Ingon, et lui payèrent les tributs accoutumés. Ainsi les îles écossaises furent maintenues sous la domination norwégienne dans les tems les plus difficiles. Le calme parut enfin renaître d'une manière solide et durable, lorsqu'un pacte solennel eut assuré le trône à Haquin IV, fils de Haquin III, et petit-fils de Sverrer. Ce pacte, qui termina de si longues dissentions, forme une époque importante dans l'histoire de Norwège. La suc-

(1) Christine était nièce ou sœur de Marguerite, seconde femme de Sverrer. Elle protégea l'historien Snorro Sturleson, et lui fournit plusieurs renseignemens importans pendant son séjour en Norwège.

Digitized by Google

cession va prendre une plus grande consistance; le gouvernement deviendra plus régulier et plus concentré, les communications avec les étrangers plus utiles, et les lois, les institutions, les mœurs éprouveront plusieurs changemens remarquables.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

1222 — 1319.

Haquin IV, ou *le Vieux*; assemblée des états du royaume; coup-d'œil sur la situation de l'Europe; administration de Haquin; couronnement de ce prince; ses relations avec la cour de Rome, l'empereur d'Allemagne, les rois de France et de Castille; mariage de sa fille avec un frère d'Alphonse-*le-Sage*; négociation avec la Suède et le Dannemark; soumission de l'Islande et du Groenland; littérature islandaise; guerre de Haquin en Ecosse; sa mort; observations sur son règne; coup-d'œil sur la Russie à cette époque; Magnus *le Réformateur des lois*; transaction avec Alexandre III, roi d'Ecosse, au sujet des Hébrides; discussion avec le Dannemark et la Suède, institutions et lois de Magnus VI; Eric, surnommé l'*Ennemi des prêtres*; ses démêlés avec le clergé; ses négociations en Ecosse; ses guerres avec le Dannemark; Haquin V; paix avec le Dannemark; mariage de la fille du roi avec le duc Eric de Suède; alliance contre la ligue anséatique; édits et réglemens de Haquin; événemens remarquables en Islande et en Suède; mort du roi; extinction des descendans mâles de Harald Ier.

Peu après la mort du roi Ingon, l'année 1218, on proclama Haquin IV, petit-fils de Sverrer et fils naturel de Haquin III. Les birkebé-

niens s'étaient déclarés pour lui, et ce furent eux qui contribuèrent le plus à son élévation. Ces hommes hardis, encouragés par leurs succès sous Sverrer, continuaient d'exercer une grande influence, et ils ne disparurent de la scène politique que sous le règne dont nous allons retracer les événemens (1).

L'archevêque et plusieurs grands, de concert avec lui, appelèrent des compétiteurs, qui menacèrent d'ébranler le trône. Pour terminer les divisions, il fut résolu de convoquer les assises générales dans la ville de Bergen. Cette assemblée fut la plus nombreuse et la plus imposante qui eut lieu en Norwège jusqu'à cette époque (2). Les divers ordres qui composaient les états y furent appelés des provinces du nord et de celles du midi. On vit

(1) Voyez la relation islandaise de Sturla Thordison, neveu de Snorro Sturleson, commentée par Torfæus, part. 4, liv. 4 et 5.

(2) On désignait en Scandinavie et dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les assemblées où étaient discutés les intérêts de l'état ou les causes judiciaires, par le mot de *thing*, *ting* ou *ding* (*assises*); ce mot, sur-tout dans le dernier sens, est encore en usage. En Norwège, les plus fameux thing des anciens tems furent ceux d'Eyrar, de Gula et de Frosta. Voyez les Gloss. et Dict. d'Ihre, de Wachter, d'Adelung, et l'*Histoire de Norwège* par Schoening.

Digitized by Google

arriver à Bergen l'archevêque, les évêques et plusieurs abbés, le premier comte du royaume, les comtes des Orcades et de Schettland, les grands-officiers de la couronne, les lieutenans ou gouverneurs, les premiers juges du peuple, et plusieurs propriétaires notables des villes et des campagnes. Haquin parut au milieu de ces représentans de la nation avec ses principaux compétiteurs. Quand l'assemblée eut été ouverte, le roi prit la parole, et s'adressant à l'archevêque, il demanda au prélat si la couronne lui appartenait à lui, fils de Haquin III, et petit-fils de Sverrer, ou à Canut, fils de Haquin Gallin, ou à Skule, frère d'Ingon II, ou à Guttorm, fils de ce même Ingon, ou à Sigurd, petit-fils du roi Magnus III. Le prince qui parlait avait pour lui plus qu'aucun autre le droit de la naissance, quoiqu'il ne fût point né d'un mariage légitime, cette circonstance n'étant pas encore regardée comme un titre d'exclusion, et n'ayant été mentionnée qu'une seule fois dans les démêlés sur la succession. Il était d'ailleurs soutenu, comme au jour de sa proclamation, par le puissant parti des birkebéniens, fortifié de celui des baglers; et ses talens supérieurs, les preuves qu'il avait données de son zèle pour le bien

public, lui assuraient le dévouement de la nation. L'archevêque, flatté sans doute d'avoir été consulté le premier, et dissimulant ses pensées secrètes, prononça en faveur de Haquin. Les autres princes présens gardèrent le silence, à l'exception de Skule, le plus ambitieux de tous. Il parla avec tant de véhémence et de fierté, que le roi Haquin entra en fureur, et mit la main à son épee. Mais l'archevêque l'apaisa. Ayant repris son calme, il ordonna aux juges de donner leur avis. Ils se déclarèrent également pour lui, en invoquant les lois de S. Olaus, et enfin l'assemblée fut d'accord pour reconnaître les droits du rejeton mâle de l'illustre Sverrer.

Cependant Skule ne put se soumettre à sa destinée; il voulait régner, et quoique Haquin, secondé par l'archevêque, eût cherché à se rapprocher de lui, et lui eût accordé les prérogatives les plus flatteuses, il leva une armée et prit le titre de roi. Mais ayant été défait, il fut réduit à se sauver dans un couvent pour se soustraire aux poursuites des birkebéniens. Ces terribles guerriers, déterminés à le faire périr, mirent le feu au couvent, et Skule succomba sous leur vengeance. Il fut immolé en sortant de sa retraite pour échapper aux

flammes. D'autres prétendans, mis en avant par des factions, payèrent également de la vie leurs projets téméraires, ou furent forcés de se soumettre. Canut, l'un des plus redoutables, obtint des fiefs et devint l'époux de la sœur du roi. Dans le dessein de mieux affermir le repos de l'Etat, Haquin fit proclamer son fils, portant le même nom que lui (1).

Dans le tems où Haquin affermissait son pouvoir, vers le milieu du treizième siècle, des changemens remarquables avaient lieu au centre de l'Europe. C'était l'époque où se montrait l'aurore du jour brillant qui devait luire sur cette partie du monde. Les sciences et les arts commençaient à renaître; Roger Bacon cultivait la physique, et considérait en observateur profond les phénomènes de la nature. Les troubadours, les trouvères, les minnesingers fixaient l'attention des peuples par des fictions agréables et le charme d'une poésie nouvelle. Les mœurs s'adoucissaient sous les auspices de la valeur, devenue plus généreuse, et à la faveur des communications plus étendues qui s'établissaient peu-à-peu. L'industrie

(1) Dans l'*Abrégé de l'Histoire de Dannemark et de Norwège*, par Suhm, édition de Kierulf, on trouve un tableau de tous les prétendans du douzième siècle.

et le commerce faisaient des progrès par un résultat favorable de ces expéditions lointaines, d'ailleurs si peu satisfaisantes pour l'humanité, et qui avaient fait verser tant de sang sous les murs d'Antioche, de Jérusalem, de Sidon. Venise, Gênes, Pise avaient créé dans leur sein une activité qui se portait vers l'Escaut, le Rhin, le Weser et l'Elbe. Les grands Etats tendaient à prendre des limites plus fixes et une consistance plus solide; le droit de succession devenait moins précaire par l'affermissement de plusieurs dynasties puissantes. La rivalité de la France et de l'Angleterre, celle de l'Italie et de l'Allemagne, donnaient lieu à des traités et provoquaient les combinaisons politiques. Tous les pays de l'Europe devaient prendre part à la grande révolution qui se préparait, selon leur situation géographique et leurs ressources naturelles. Les qualités éminentes de Haquin servirent à rattacher plus rapidement les destinées de son pays aux grands événemens de l'Europe. L'énergie de la nation norwégienne prit un caractère analogue aux idées qui se répandaient, et quoique très-éloignée du point central, la Norwège influa dans les transactions politiques et dans le développement des arts.

Haquin employa les moyens les plus propres à prévenir le retour des troubles domestiques, et à garantir le royaume des entreprises extérieures. Il publia une nouvelle loi contre les émeutes et les pillages, par laquelle il menaçait les coupables du bannissement et de la confiscation de leurs biens. Les villes de Bergen, Toensberg, Konghell furent mises dans un état de défense respectable. Plusieurs forts s'élevèrent le long des côtes. Les cultivateurs obtinrent des encouragemens; des îles jusqu'alors désertes se couvrirent de hameaux et de fermes. La marine fut augmentée, et les habitans des cantons les plus peuplés eurent ordre de se réunir à des époques fixes pour s'exercer au maniement des armes. Les relations que Haquin entretenait à la cour de Rome, et sa générosité envers les églises, lui garantissaient la docilité du clergé.

Le pape Innocent IV venait de frapper des foudres ecclésiastiques l'empereur Frédéric II, et lui opposait Henri de Thuringe. Mais Henri ayant perdu, l'année 1247, une grande bataille, le pontife eut à redouter la vengeance de Frédéric. Il résolut d'envoyer des cardinaux-légats en Espagne, en Allemagne et dans le Nord, pour mettre les princes dans ses intérêts, et

pour augmenter son trésor par les offrandes des peuples. Dans le moment où le pape s'occupait de l'exécution de ce projet, il arriva de Norwège des députés que Haquin lui envoyait pour demander un légat qui pût faire plus solennellement la cérémonie du sacre. Cette démarche était flatteuse pour la cour de Rome, et servait en même tems à contenir le primat du royaume. Innocent fit partir aussitôt le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, déjà désigné pour la mission du Nord. Le cardinal passa d'abord en Angleterre, où, malgré l'opposition du roi de ce pays, il leva des tributs considérables. Ayant fait acquisition d'un très-beau navire, il s'embarqua pour la Norwège, et entra dans le port de Bergen. Le roi et le clergé le reçurent avec de grands honneurs, et il se disposa à faire la cérémonie du couronnement selon les usages consacrés par l'Eglise. L'archevêque et les évêques voulurent renouveler les conditions auxquelles avait souscrit Magnus, de concert avec Erling, son père. Mais le roi les rejeta, et le cardinal entra dans ses vues. La cérémonie se fit avec une pompe imposante, et telle qu'on ne l'avait encore jamais vue dans les pays du Nord. Elle eut lieu le jour de Saint-Olaus 1247, dans l'église princi-

pale de Bergen. Le roi s'y rendit avec une suite brillante et nombreuse. Quatre-vingts hommes en armure éclatante ouvraient le cortége. Ils étaient suivis de deux porte-étendards, après lesquels venaient les dignitaires, les gouverneurs, les conseillers du roi, dont quatre avaient une épée nue à la main, et marchaient à côté d'un brancard où étaient placés les habits royaux; on voyait ensuite le plus jeune des fils du roi, et un grand-officier, portant chacun un sceptre d'argent, le fils aîné du roi tenant une couronne richement ornée, et le comte Canut portant le glaive. Le roi fermait le cortége avec l'archevêque et les évêques. Le cérémonial prescrit à Rome fut observé strictement, et le cardinal déploya tout l'appareil de sa dignité.

Il y eut ensuite plusieurs conférences entre le roi, le légat et les évêques, au sujet des institutions civiles et religieuses. Le légat abolit l'épreuve par le feu, et prononça la peine de l'excommunication contre ceux qui désobéiraient au prince; il défendit aux prélats d'imposer des taxes ou amendes arbitraires, et d'abuser de leur autorité sur les prêtres; d'un autre côté, il confirma le droit d'élire les évêques, dont jouissaient les chapitres, et la pré-

rogative du clergé de ne point relever des tribunaux séculiers. Pour châtier des républicains qui refusaient de reconnaître l'autorité monarchique, le cardinal voulut attribuer au roi de Norwège la souveraineté de l'Islande et du Groenland; mais sa décision ne parut pas obligatoire aux habitans de ces contrées. Un autre objet était entré dans les instructions de l'envoyé de Rome. Il demanda au roi de s'engager à entreprendre une croisade, lui permettant de recourir à la piété des fidèles pour se procurer les moyens nécessaires. Haquin, à ce qu'il paraît, ne prit aucun engagement formel, et abandonna aux conjonctures l'issue du projet. Après avoir reçu lui-même un présent de cinq cents marcs sterling, et une offrande de quinze mille pour le pape, le cardinal Guillaume se rendit en Suède, où il prit plusieurs mesures pour l'organisation du clergé et pour l'affermissement de l'autorité du chef de l'Eglise.

La cour de Rome s'était prêtée aux vues du roi de Norwège, et le roi lui avait donné des preuves de sa reconnaissance. Il ne restait plus d'incertitude que relativement à la croisade. Soit que la situation de son royaume réclamât son attention pour d'autres objets,

Digitized by Google

soit qu'il eût des doutes sur la direction que le pape, intéressé à contenir l'empereur d'Allemagne, donnerait à la croisade, il ne faisait point de préparatifs. Il entra même peu après en négociation avec Frédéric II, dont il avait toujours cultivé l'amitié. Ce prince lui offrit la suzeraineté de la ville de Lubeck, comme au monarque du Nord qu'il estimait le plus. Les Lubeckois, très-jaloux de leur indépendance, et qui s'étaient permis plusieurs actes d'hostilité contre les Norwégiens, furent effrayés de ce projet du chef de l'empire. Mais il ne fut point exécuté, Frédéric étant mort avant que le traité eût pu être terminé. Il résulta néanmoins, de cette négociation, des démarches de la part des magistrats de Lubeck auprès de Haquin, pour lui offrir une satisfaction convenable, et pour obtenir sa protection dans les ports de Norwège.

Dans le même tems où il était question de la croisade de Haquin, se préparait en France la mémorable expédition qui devait conduire à la terre-sainte Louis IX, roi de France. Ce prince écrivit par l'Angleterre à Haquin pour lui proposer de s'associer à cette expédition, et il lui offrit même le commandement de la

flotte, disant qu'il le regardait comme plus puissant et plus habile sur mer. Le roi de Norwège répondit : « Je sais que le caractère des Français est enclin à la vanité et à l'orgueil, et je sais aussi que les Norwégiens ne supportent aucune injure, et repoussent une domination humiliante; je crois donc qu'une pareille association serait plus nuisible qu'utile. » Il se contenta de demander au roi de France de pouvoir entrer dans les ports de son royaume, pour y obtenir les secours qui lui seraient nécessaires. Le roi de France s'empressa d'accorder cette demande, et peu avant son départ il fit expédier en conséquence des lettres-patentes datées de Saint-Germain-en-Laye. Mais Haquin ne cherchait qu'à gagner du tems, et renvoyait son départ d'un printems à l'autre. L'année 1254, le pape Alexandre IV lui exprima formellement le désir que l'expédition eût lieu non contre les infidèles de la terre-sainte, mais contre Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, qui travaillait à maintenir l'héritage de la maison de Souabe en Italie. Haquin n'accueillit point cette proposition et persista à rester dans son pays, quoique, selon quelques relations, le pape le flattât de

lui faire obtenir la couronne impériale (1).

Un prince du Midi recherchait cette couronne à la même époque, et se livrait à ce projet avec toute la vivacité de son caractère, sans qu'il pût néanmoins parvenir à l'exécuter. C'était Alfonse X, de Castille, surnommé *l'Astronome*, *le Sage*, ou *le Savant*. Les vastes projets de ce prince, ses négociations actives, fixaient sur lui l'attention de l'Europe. Moins réservé, moins calme que Haquin, il avait d'ailleurs avec le monarque norwégien plusieurs traits de ressemblance; l'un et l'autre ils se faisaient remarquer par la culture de leur

(1) Plusieurs de ces détails sur la croisade projetée sont rapportés sous l'année 1247, par Matthieu Pâris, qui fut employé lui-même dans la négociation entre Louis IX et Haquin. Les lettres-patentes du roi de France étaient ainsi conçues: *Ludovicus, Dei gratia Francorum rex, universis amicis et fidelibus ballivis, majoribus ac præpositis, ad quos præsentes litteræ pervenirent, salutem. Cum charissimus noster, illustrissimus Hacon, rex Norwegiæ, in subsidium terræ sanctæ transfretare proponat, sicut nobis per suas litteras intimavit, vobis mandamus quatenus, si eundem regem, vel ipsius navigium per mare contiguum littoribus terræ nostræ, transire contingat, vel in terram nostram, vel in feuda nostra alicubi applicare, ipsum et suos benigne et honorifice recipiatis; permittentes eosdem in terra nostra victualia emere, et sibi per forum legitimum de sibi necessariis providere. Actum apud Sanctum-Germanum in Laia anno domini* 1248. Sur le projet du pape de faire obtenir la couronne impériale à Haquin, voyez Torfæus, p. 4, l. 4, c. 40.

esprit, par l'élévation de leurs sentimens, et par un grand amour de la gloire. Il était cependant peu vraisemblable qu'ils fussent jamais rapprochés par des relations particulières, et qu'il se formât des communications intimes entre la presqu'île du Midi et celle du Nord. Mais les événemens devaient amener ce phénomène. En travaillant à obtenir la couronne impériale, Alfonse était obligé d'entretenir des rapports avec l'Allemagne, et il paraît que son activité s'étendit jusque dans le Nord. Ce qu'on sait positivement, c'est que le fils aîné de Haquin lui avait fait parvenir plusieurs objets curieux des contrées voisines du pole. Le roi de Castille connaissait donc la Norwège et la famille qui régnait dans ce pays. Marié à Yolande d'Aragon, il n'avait point eu d'enfans de cette union ; aucun des princes ses frères n'était encore marié, et le trône pouvait manquer d'héritiers. Le chef de la maison de Castille jeta les yeux sur celle de Norwège pour y chercher une alliance qui pût convenir à l'un de ses frères. Les degrés prohibés, qui dans ce tems gênaient les mariages des princes, ne pouvaient exister entre les deux familles. La grande renommée de Haquin, et l'attention flatteuse de son fils, ne

contribuèrent pas moins sans doute à décider le monarque castillan. L'année 1256, Alfonse envoya des ambassadeurs chargés de demander en mariage Christine, fille de Haquin, pour l'un des princes de Castille. Le roi de Norwège consulta l'archevêque et plusieurs notables, qui lui persuadèrent de donner son consentement, en faisant la condition qu'il serait libre à Christine, arrivée à la cour de Castille, de choisir entre les princes celui qu'elle préférerait, Alfonse n'en ayant désigné aucun plus spécialement. Christine se montra disposée à entreprendre le voyage, et à suivre une fortune digne de sa naissance. On équipa un des plus beaux vaisseaux du roi. Quelques évêques, plusieurs notables, et cent vingt guerriers d'élite furent choisis pour accompagner la princesse. Haquin lui donna une dot considérable, et envoya en présent au roi Alfonse des fourrures d'un grand prix.

Sorti d'un port de la Norwège méridionale, le vaisseau qui conduisait Christine et sa suite, dont les ambassadeurs de Castille faisaient partie, se rendit d'abord à Yarmouth en Angleterre. De là on passa en Normandie, et il fut décidé qu'on ferait le reste du voyage par terre. Le chef des Norwégiens se rendit auprès

Digitized by Google

du roi de France, Louis IX, qui lui fit un accueil distingué, et l'instruisit lui-même de la route qu'il fallait prendre. Selon l'usage alors reçu, le voyage devait se faire à cheval. Outre les chevaux qui se trouvaient à bord du navire, on en acheta soixante-quinze. On se dirigea par la Gascogne vers Narbonne, où la princesse fut reçue par le gouverneur. Arrivée sur les terres espagnoles, et franchissant avec intrépidité sur un coursier vigoureux les montagnes le long de la mer, elle atteignit Girone. Le gouverneur était allé à sa rencontre avec deux évêques et un cortége nombreux. En approchant de Barcelone, elle vit venir au-devant d'elle le roi d'Aragon, qui conduisit son cheval par la bride jusqu'au palais, et donna pendant plusieurs jours des fêtes brillantes. Continuant sa route, elle se rendit par Sarragosse à Burgos. Alfonse la reçut lui-même dans cette ville au milieu de sa cour, et la conduisit à Valladolid, où elle arriva les premiers jours de l'année 1257. Elle fit une grande impression par son extérieur distingué et par la noble fierté de son caractère.

Pendant le tems assez considérable que Christine avait mis à faire la route, Alfonse, toujours plus impatient de la stérilité d'Yo-

lande sa femme, et des intrigues de sa cour, avait été sur le point de dissoudre son mariage, et l'on avait cru qu'il épouserait lui-même la princesse de Norwège. Mais Yolande ayant été déclarée enceinte dans ce même moment, le roi était revenu à elle et l'avait assurée de son attachement. Il ne fut donc plus question que de ses frères relativement à Christine. Un incident suspendit néanmoins la décision. Jacques, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs pour demander la main de la princesse de Norwège. La disproportion d'âge, le manque d'instruction des Norwégiens de la part de leur roi, et les avis d'Alfonse firent donner une réponse négative. Selon la convention dressée en Norwège, Christine eut le choix entre les frères du roi de Castille. En les faisant connaître à la princesse, Alfonse s'étendit principalement sur l'éloge de Philippe, qui en effet obtint la préférence. Cependant cette union ne fut pas de longue durée, Christine étant morte au bout de quelques années. Suivant plusieurs rapports, elle laissa des enfans qui jouèrent un rôle en Espagne, et perpétuèrent sa mémoire dans ce pays par des alliances avec les familles les plus illustres. En se fiançant à Philippe, elle avait demandé qu'il fût établi dans le lieu de sa rési-

dence une chapelle à l'honneur du roi S. Olaus. Elle avait aussi obtenu un apanage considérable, et il n'y a point de raison de croire qu'elle mourut du chagrin d'avoir été traitée avec trop peu d'égards, comme l'ont dit des auteurs mal informés (1).

Les Norwégiens qui avaient accompagné Christine se séparèrent en quittantl 'Espagne. Les uns firent un pélerinage à Jérusalem avant de reprendre la route de leur pays, les autres y retournèrent par l'Allemagne. Ils eurent tous occasion de voir un grand nombre d'objets nouveaux pour eux, et ils firent mieux connaître dans le Nord les institutions, les usages des autres pays. La chevalerie du Midi les ayant frappés vivement, ils en parlèrent avec enthousiasme. Ce fut à cette époque que les tournois, les armoiries s'introduisirent en Norwège et en Suède. Le titre de chevalier devint une distinction glorieuse, que les rois accordèrent pour d'illustres faits d'armes dans les circonstances solennelles. Les romans de

(1) L'historien Sturla Thordison et d'autres islandais ont conservé avec soin les détails relatifs au mariage de Christine. Mariana indique plusieurs circonstances intéressantes, mais il confond les dates et admet des traditions contredites par les faits historiques. Voyez Torfæus, p. 4, l. 4, c. 44.

chevalerie, alors fameux en Espagne, en France, en Allemagne, parvinrent de la même manière à la connaissance des peuples septentrionaux, qui ne pouvaient en avoir eu jusqu'alors que des notions très-vagues, et nous verrons bientôt quelles furent les influences de la littérature du Midi et de l'Occident sur celle de la Scandinavie, et de l'Islande surtout.

Au moment du départ de sa fille, le roi Haquin IV eut le chagrin de perdre son fils aîné, qu'il avait associé au gouvernement, et qui s'était fait chérir de la nation par la douceur de son caractère, et par la sagesse de sa conduite. Il assembla aussitôt ses conseillers et les évêques pour faire proclamer son second fils Magnus. Une assemblée des représentans de la nation fut convoquée ensuite pour sanctionner ce choix, et pour prêter hommage au fils du monarque. Pendant les délibérations de cette assemblée, on avait appris l'arrivée d'un ambassadeur du roi de Dannemark; c'était le provincial des dominicains du Nord, l'abbé Absalon, chargé d'une négociation au sujet des différents qui s'étaient élevés entre les deux Etats.

Peu après l'avènement de Haquin IV au

trône de Norwège, Eric-*le-Bègue*, roi de Suède, lui avait demandé satisfaction des dommages occasionnés aux habitans du Wermland par les partis norwégiens. Haquin apaisa Eric, et ce prince étant mort, il se rapprocha du comte Birger, régent de Suède. Les descendans mâles d'Iwar et de Lobbrok, dont la famille avait été régnante depuis le huitième siècle, s'étaient éteints par la mort d'Eric, et Birger, allié à cette famille par les femmes, avait fait élever au trône son fils Valdemar. Pendant la minorité de ce fils, il conduisait les rênes du gouvernement, et son ambition cherchait tous les moyens de donner de l'influence à la Suède. Haquin eut une entrevue avec lui à Lodèse en 1249, et il fut convenu qu'on lèverait de concert dans les deux pays une armée pour agir contre Abel, roi de Dannemark, qui avait protégé les antagonistes de Birger, et avait permis le pillage des vaisseaux norwégiens. Mais avant que les troupes fussent rassemblées, Abel périt dans une expédition contre les Frisons du Sleswig. Christophe, son successeur, fit offrir un accommodement, dont les alliés se montrèrent satisfaits. Ils désarmèrent, comptant sur la bonne foi du roi de Dannemark. Cependant celui-ci, parvenu à régner paisi-

blement et à contenir les mécontens de son royaume, désavoua ses ambassadeurs, et fit même arrêter ceux du roi de Norwège, qui étaient arrivés pour demander la ratification du traité. Haquin mit en mer l'an 1257 plus de trois cents vaisseaux, et répandit l'épouvante sur les côtes danoises. Ce fut peu après cette expédition que Christophe, sentant sa faiblesse, envoya l'abbé Absalon.

Le roi de Norwège consentit à négocier; mais, pour ne pas s'exposer à être joué une seconde fois, il se rendit à la rade de Copenhague avec soixante-quinze vaisseaux. La conclusion du traité ayant encore éprouvé des retards, il donna l'ordre de commencer les hostilités. Les habitans de la côte, saisis de terreur, demandèrent la paix à grands cris, et Christophe fut obligé de la signer. Il offrit même des indemnités; mais le roi de Norwège ne les accepta point. Il demanda en mariage Ingeborg, princesse de Dannemark, pour son fils Magnus, cimentant ainsi d'une manière noble et généreuse l'harmonie entre les deux Etats. Birger s'était également réconcilié avec Christophe, et l'année 1258 les deux rois et le régent eurent une entrevue sur les bords du

Digitized by Google

fleuve de Gothie, et discutèrent des intérêts d'une haute importance.

Le clergé et les grands étaient parvenus à une puissance redoutable en Dannemark. Ces deux corps avaient souvent, dans ce pays comme ailleurs, des intérêts communs qui empêchaient qu'on ne pût les affaiblir l'un par l'autre, et ils travaillaient tour-à-tour, ou simultanément, contre les droits du trône et les antiques libertés du peuple. Les communications faciles et fréquentes avec l'Allemagne, où la hiérarchie était toute puissante, et où le système féodal régnait avec tous ses abus, donnaient aux prélats et aux vassaux ambitieux plus de moyens de réussir. L'archevêque de Lund, Jacob Erlandsen, se signala long-tems dans la lutte contre le prince, et fut secondé par plusieurs seigneurs ayant les mêmes intentions que lui. Il avait profité habilement de quelques démarches imprudentes de Christophe, et il s'était mis en guerre ouverte avec lui. Le roi de Norwège et le régent de Suède témoignèrent le désir d'apaiser ces troubles pour le bonheur général, et ce fut là le sujet de leur entrevue avec le roi de Dannemark. Ils lui promirent de s'intéresser à sa cause, et de le réconcilier

Digitized by Google

avec le primat de son royaume. On convint des conditions qui seraient proposées, et Christophe ouvrit une négociation avec le rival de son pouvoir.

L'archevêque rejeta le projet de pacification; il soutint que ses droits ayant été attaqués, il devait obtenir une satisfaction entière sur tous les points. Il fit, avec l'évêque d'Odensé, le comte de Holstein, et plusieurs autres, un complot pour ôter la couronne au roi et à son fils. Les Etats furent assemblés, et Christophe ordonna d'arrêter l'archevêque.

Le roi s'adressa ensuite à la cour de Rome; mais au lieu d'obtenir une réponse favorable, il fut mis en interdit, ainsi que son royaume. Le peuple lui témoigna un grand intérêt, et se montra disposé à le défendre. La Suède et la Norwège lui promirent leur appui. Il se rendit en Jutland pour conférer avec l'évêque de Ribe, homme doux et conciliant. Mais c'était dans ce moment même où il s'occupait d'un nouveau projet de réconciliation, qu'il devait être victime de la haine et de la vengeance. Un chanoine nommé Arnefest, dévoué à l'archevêque, qui lui avait promis l'évêché d'Aarhus, donna à Christophe du poison, le 21 mai 1259, selon les uns dans un repas, selon d'autres

dans une hostie. Les troubles continuèrent, sous le règne d'Eric V, jusqu'à ce que l'archevêque eût été remis en liberté, et que le pape eût levé l'interdit. Ils recommencèrent bientôt après sous des princes faibles, qui se soumirent à signer des capitulations humiliantes, et les comtes de Holstein, l'archevêque de Lund, plusieurs vassaux devenus tout puissans, ayant élevé des prétentions orgueilleuses sans trouver une résistance décidée, le Dannemark tomba dans un état d'anarchie qui fut sur le point d'amener sa ruine totale. L'armée et la flotte furent négligées; le commerce tomba entièrement au pouvoir des villes anséatiques; les laboureurs, après avoir fait les plus hardis efforts pour soutenir leurs libertés, se virent réduits, dans plusieurs provinces, au triste état de la servitude (1).

Au même moment où Haquin IV s'occupait de ses négociations avec l'Espagne, l'empire germanique, le Dannemark et la Suède, son œil vigilant observait les événemens qui se passaient en Islande. Ces événemens eurent des

(1) Voyez l'*Abrégé de l'histoire de Dannemark et de Norwège*, en danois, par Suhm, édit. de Kierulf, 4[e] période; *les Rapports* de la commission nommée pour examiner l'état de l'économie rurale en Dannemark, etc.

suites décisives pour l'existence politique des Islandais. L'intérêt que ce peuple, d'origine norwégienne, inspire sous plusieurs rapports, nous engage à continuer le récit de son histoire, dont nous avons déjà eu occasion de faire connaître plusieurs traits, et qu'on verra liée de plus en plus à celle de la Scandinavie en général, et de la Norwège en particulier.

Dès la première origine de la colonie islandaise, les rois de Norwège travaillèrent à la mettre sous leur domination. Ils regardaient les habitans de l'Islande comme faisant partie de leur nation, et quoique cette contrée, si peu favorisée de la nature, ne pût tenter l'avarice, elle avait, par sa position, un grand attrait pour des monarques qui aspiraient à dominer dans l'Océan. Olaus Ier et Olaus II crurent avoir trouvé le moment favorable de la réduire, lorsqu'ils y propagèrent le christianisme. Mais les Islandais veillaient soigneusement au maintien de leur indépendance. Les institutions qu'ils s'étaient données nourrissaient l'amour de la liberté. Pendant plusieurs siècles, elles se conservèrent sans altération, et produisirent des effets remarquables. Les mœurs avaient la simplicité antique; les magistrats remplissaient leurs fonctions avec zèle,

Digitized by Google

Une industrie analogue au sol et au climat s'était formée peu-à-peu. Les habitans, au nombre d'environ soixante mille, obtenaient par la pêche et l'éducation du bétail plusieurs objets d'échange, qui leur servaient à se procurer des grains, des toiles, des matériaux de construction. Ce commerce était principalement dans leurs mains, et ils fréquentaient les ports de plusieurs pays pour le faire avantageusement. Ils avaient d'ailleurs la passion des voyages : « Notre vie est triste et solitaire, dit un jeune homme dans un de leurs anciens livres, si nous restons ici entre les montagnes et les rochers, que nous n'allions pas chez les étrangers, ou que les étrangers ne viennent pas chez nous. » Mais les Islandais se faisaient surtout remarquer par le désir de l'instruction et la culture de l'esprit.

Le goût de la poésie, combiné avec celui de l'histoire, était né parmi les Islandais dès le dixième siècle. Ce goût se développa dans les siècles suivans, lorsque l'établissement du christianisme et les voyages ayant augmenté leurs communications, ces hommes, naturellement appliqués, et auxquels leur existence politique donnait de l'indépendance et de l'énergie, furent en état de saisir des rapports

plus étendus. Dévoués à la gloire de leurs ancêtres, dont l'origine se confondait à leurs yeux avec celle des premiers héros du Nord, accoutumés à s'occuper des antiques souvenirs, prenant part à tous les événemens des contrées dont ils étaient originaires, ils devinrent principalement poètes et historiens pour rappeler les traditions des âges reculés, pour chanter les exploits des guerriers, et pour conserver la mémoire des faits dont ils étaient témoins. En choisissant des sujets analogues au tems et aux circonstances nouvelles, ils se plaisaient à les rattacher à la haute antiquité. Ils composaient dans leur langue, qui était celle dont les Scandinaves avaient fait usage de tems immémorial, et ils créèrent pendant le moyen âge une littérature nationale près du cercle polaire.

Le poètes, ou scaldes islandais, se rendirent célèbres jusqu'au treizième siècle à la cour des rois de Suède, de Norwège et de Dannemark, et nous avons fait connaître plusieurs productions de leur muse. Sæmund Sigfuson, surnommé *Frode* (1), dont on rapporte qu'il

(1) Le surnom de *Frode*, proprement *Frodr*, signifie *savant;* il a été donné à plusieurs Islandais distingués par leur instruction.

Digitized by Google

avait fait ses études à Cologne, et qui mourut l'an 1133, rédigea un recueil d'odes mythologiques et de sentences; c'est le premier ou l'ancien *Edda;* il nous en est parvenu quelques parties. On croit que ce recueil était très-étendu, et qu'il avait été entrepris dans le but de former et d'instruire les poètes. Il existe un autre ouvrage semblable, et qu'on désigne même plus généralement sous le nom d'*Edda*. On a supposé que c'était un extrait de Sæmund, et on l'attribue principalement à Snorro Sturleson, poète et historien, mort l'année 1241. Il contient, outre plusieurs morceaux de mythologie scandinave, des fragmens de poésies anciennes, et une espèce de poétique à l'usage des scaldes. Au milieu d'un grand nombre d'allégories obscures, de fables sans intérêt et d'allusions inintelligibles, il se trouve dans l'un et l'autre *Edda* des idées nobles et grandes sur l'origine du monde et sur une existence future, des maximes pleines de sagesse exprimées avec énergie, et des traces intéressantes de quelques révolutions des premiers âges. Il est difficile de découvrir à quel point les communications que les Islandais avaient eues dès-lors avec les étrangers, et sur-tout la propagation du christianisme, ont influé pour faire

mêler aux souvenirs et aux fictions indigènes des notions exotiques. Le fonds des deux recueils appartient indubitablement au Nord, et ils sont précieux pour faire connaître la tendance et l'esprit général de cette ancienne religion, qui se lie aux origines des peuples germaniques. Il faut abandonner aux conjectures le sens des détails qu'un langage symbolique et figuré enveloppe de ténèbres (1).

Il parut en Islande, depuis le commencement du douzième siècle jusqu'au milieu du treizième, plusieurs chroniques ayant pour objet soit l'Islande même, soit les royaumes scandinaves. On les désigna par le nom de *Saga*, voulant dire, dans son acception primitive, récit, narration. Ces chroniques remontent souvent aux plus anciens tems, et se fondent sur

(1) Voyez sur les différentes éditions des *Edda*, l'*Introduction au Dictionnaire islandais*, de Haldorson. Mallet a donné un extrait de ces recueils en français. On en a aussi traduit divers morceaux en allemand, en anglais, en danois, en suédois. Les savans ont fait plusieurs conjectures sur l'origine du mot *edda*. Il y a en islandais un mot pareil, qui veut dire *aïeule*. En indiquant ce sens primitif, le dictionnaire de Haldorson ajoute: *Nomen libri de religione et mythologiis veterum ethnicorum q. s. Itf. prima mater ethnicæ religionis.* (Nom d'un livre de la religion et de la mythologie des anciens païens, comme si l'on disait la première mère de la religion païenne).

Digitized by Google

les traditions. Les événemens plus récens sont racontés d'après les rapports de ceux qui pouvaient les connaître par la part qu'ils y avaient prise, ou par leurs relations. Are *Frode*, le moine Oddus, l'abbé Charles et plusieurs autres acquirent une grande renommée par leurs travaux ; mais tous les historiens islandais ont été surpassés par Snorro Sturleson. Revêtu deux fois de la première magistrature de son pays, employé dans des négociations importantes en Norwège et en Suède sous plusieurs rois, Sturleson avait saisi dans leur étendue et leur ensemble les rapports politiques. Son histoire des rois de Norwège, souvent citée dans cet ouvrage, est un des monumens les plus remarquables du tems où il fut écrit, et surpasse à beaucoup d'égards les productions du même genre que vit naître la même époque. On lui a reproché de se perdre dans les ténèbres de la haute antiquité, d'aimer le merveilleux, et de négliger la chronologie. Ce sont des torts qu'il partage avec les plus illustres historiens de la Grèce et de Rome. Comme ceux-ci, il a été entraîné, en parlant des premiers âges, par les récits qui flattaient l'amour-propre national, et que l'histoire ne doit pas dédaigner entièrement, ainsi que nous l'avons observé

ailleurs. Du reste, son ouvrage est rédigé avec ordre et clarté; le style en est noble, coulant, et l'auteur embrasse une multitude d'objets qui répandent un jour intéressant sur son sujet principal (1).

Telle fut l'époque brillante de l'Islande, l'âge d'or des Islandais. Mais les passions orgueilleuses ou basses étendent tôt ou tard leur funeste ascendant. En tout tems, dans les plages du septentrion comme dans celles du midi, dans les républiques comme dans les monarchies, elles luttent contre les intentions de la nature; elles altèrent, corrompent, détruisent ce qui est utile, noble et grand; et même, sous les glaces du pole, les pénibles créations de l'industrie et de la patience, l'antique probité, la sévère justice, l'austère franchise, n'ont pas été à l'abri de leurs atteintes. L'ambition, l'intérêt personnel, la cupidité se répandirent peu-à-peu parmi les habitans de l'Islande, si long-tems paisibles et heureux dans leurs asiles lointains. Quelques familles voulurent engloutir le pouvoir et les propriétés. Le clergé aspira à la domination et aux richesses. On me-

(1) Voyez la vie de Sturleson, à la tête de l'édition de son ouvrage qu'on publie à Copenhague.

naça les faibles ; on dépouilla ceux qui avaient obtenu quelques faveurs de la fortune. La multitude s'irrita, et en se livrant à son courroux, elle perdit de vue ses vrais avantages. Il se forma des partis ; les jalousies et les haines armèrent les citoyens contre les citoyens, et firent naître les plus affreux excès. On se livra des combats sanglans ; les pillages, les meurtres se renouvelèrent journellement sur les grands chemins ; les femmes furent insultées dans leur retraite domestique, et les temples ne purent échapper à la profanation. Une fureur, cachée d'abord sous ces dehors du calme et de la tranquillité que les habitans du Nord présentent habituellement, éclatait en efforts destructeurs, comme le feu des volcans sous les neiges et les glaces.

Le roi de Norwège était instruit de la situation de l'Islande, et se proposait d'en tirer parti. L'intérêt lui dictait cette politique comme il l'a dictée à tant d'autres souverains dans des circonstances analogues. La république du Nord devait avoir le même sort que les républiques d'Italie. L'Islandais Sæmund Odda, d'une des familles dominantes, avait pillé un hameau norwégien pour venger une insulte faite à son fils dans la ville de Bergen. D'au-

tres armateurs islandais, entraînés par une licence que les lois ne réprimaient plus, inquiétaient les côtes de Norwège, et s'y livraient même au pillage. Dès l'année 1219, Haquin fit armer une flotte contre l'Islande, et les hostilités allaient commencer. Snorro Sturleson, le même dont nous venons de parler, allié à la famille qui rivalisait de pouvoir avec celle de Sæmund Odda, négocia en Norwège pour détourner le roi de ses projets hostiles, lui faisant entrevoir en même tems qu'il pourrait soumettre l'Islande à sa domination sans effusion de sang. Mais il n'avait pour but que de gagner du tems, et il ne se pressa point d'acquitter l'espèce d'engagement qu'il avait pris. Un de ses fils se rendit néanmoins comme otage en Norwège. Sigwat, frère de Sturleson, traita ensuite avec Haquin, qui lui promit de le nommer gouverneur d'Islande, s'il parvenait à faire passer ce pays sous le sceptre norwégien. Mais Sigwat ne se montra pas plus empressé à favoriser les vues du roi. Peu après les deux frères eurent eux-mêmes de vives discussions, et les intérêts se compliquèrent davantage. Enfin l'exaspération de Sigwat devint telle qu'il chassa Sturleson de son domaine, et mutila un de ses fils. Un ambitieux d'un autre

Digitized by Google

parti, nommé Gissur, se mêla de la querelle, assassina Sigwat, et obligea Sturleson de passer en Norwège. Haquin reçut le fugitif, mais l'observa et lui défendit de retourner en Islande. Les troubles intérieurs augmentaient de plus en plus. Sturleson, qui ne pouvait oublier sa patrie, y repassa malgré les ordres du roi, en 1239. Le roi en fut très-offensé, et chercha à gagner Gissur. L'année 1241, Sturleson fut mis à mort dans sa maison par des hommes armés, à la tête desquels était Gissur, qui se flattait de devenir gouverneur d'Islande, et qui voulait en même tems assouvir une haine particulière. Au milieu des désordres auxquels l'Islande était en proie, et qui entravaient la marche ordinaire du commerce, par lequel le pays subsistait, la famine se fit sentir, des maladies contagieuses se répandirent, et la mortalité devint effrayante. Il n'y avait qu'un secours étranger qui pût sauver les habitans d'une ruine totale, et le roi de Norwège touchait au terme de ses efforts. Il fit des promesses séduisantes, et captiva le plus grand nombre par la perspective d'un avenir plus heureux; ses grandes qualités inspiraient d'ailleurs la confiance et le respect. Dès l'année 1258 il exerça plusieurs actes d'autorité. En 1261,

dans une assemblée tenue à Thorsnes, la partie la plus considérable de l'île reconnut formellement sa souveraineté. Les cantons de l'est résistèrent encore quelque tems, et ne traitèrent qu'en 1264 avec le successeur de Haquin.

Réduits à reconnaître une autorité étrangère, les Islandais avaient fait des conditions et s'étaient réservé pour l'avenir ces illusions qui flattent l'orgueil national humilié. Il avait été stipulé que le roi de Norwège leur laisserait les anciens codes de lois, qu'ils auraient le droit d'hériter en Norwège, qu'ils fréquenteraient les ports de ce pays sans être assujettis aux péages, qu'on leur fournirait annuellement une certaine quantité de subsistances, et qu'ils auraient un gouverneur revêtu du titre de comte. Cette dernière condition ne fut observée que pendant deux années, les autres le furent plus long-tems. L'Islande, se reposant des orages de la guerre civile au sein du calme et de la paix, fut encore florissante pendant plus d'un siècle, et recueillit de nouveaux titres à la renommée littéraire.

Les romans de chevalerie, qui reproduisaient sous des formes poétiques les exploits des premiers héros de l'Europe moderne,

avaient une grande vogue dans le Midi et l'Occident. Les voyages que les Danois, les Suédois, les Norwégiens, les Islandais avaient entrepris, pouvaient les leur avoir fait connaître. Mais ce furent en particulier les relations de Haquin IV avec l'Allemagne et les contrées méridionales, qui servirent à instruire la Scandinavie, et sur-tout la Norwège, de l'état de la littérature dans l'étranger. Les ambassadeurs envoyés par le roi à l'empereur et au roi de Castille ne purent manquer de prendre connaissance de ces productions alors si célèbres dans toutes les cours. Un prêtre de Drontheim, nommé Bioern, que Haquin employa dans ses négociations à Rome et ailleurs, apporta en Norwège, vers le milieu du treizième siècle, le roman le plus renommé de l'Allemagne, connu sous le nom de *Niebelungen*, et qui, relativement à la langue et à la manière d'exposer les traditions germaniques, devait avoir le plus d'intérêt pour les Scandinaves(1). Ce roman fut traduit en Norwège, et passa

(1) Voyez le *Blomsturwalla Saga*, la préface de Perings Koeld, dans le *Vilkina* et *Niflunga Saga*, et une Dissertation de Suhm, dans les Mémoires de la Société royale de Copenhague, tome IX ; confér. avec ces citations Torfæus, part. 4, liv. 4, c. 32.

bientôt en Islande. Les Islandais, qui avaient toujours eu du goût pour les fictions et le merveilleux, se livrèrent avec empressement à ce nouveau genre, dont quelques-unes de leurs premières productions avaient peut-être déjà porté plus ou moins le caractère. Ils en suivirent les développemens, et les romans de féerie ne leur restèrent pas inconnus. Ce fut ainsi que naquit, depuis le treizième siècle, cette multitude de livres islandais désignés, comme les anciens ouvrages historiques, par le nom de *Saga*, mais qui en diffèrent beaucoup. Les fictions y dominent le plus souvent, et les aventures étrangères sont confondues avec celles des guerriers scandinaves. Dans plusieurs, les esprits infernaux, les géans, les nains, les magiciennes, sont mis sur la scène. On ne saurait donc suivre ces productions comme guides dans l'histoire, si ce n'est pour les traits relatifs aux mœurs, aux usages, et pour quelques faits qui se rattachent aux rapports historiques d'une manière évidente. On y trouve d'ailleurs des situations intéressantes et des morceaux de poésies scaldiques plus ou moins anciennes, enchâssés dans une prose souvent noble et harmonieuse. Insensiblement le genre s'altéra, et depuis le milieu du quatorzième siècle, il ne

parut plus que des contes aussi dénués de vérité que de vraisemblance et d'intérêt. A cette même époque, les Islandais donnèrent des *annales* et des *généalogies* qui, bien que peu développées et rédigées avec une grande sécheresse, peuvent être de quelque utilité. Ils composèrent aussi un grand nombre de *rimes*, qui s'éloignaient beaucoup de l'ancienne poésie, tant pour le ton que pour les idées. Le bel âge de la muse scaldique était passé (1).

Les projets du roi de Norwège nous ont conduits en Islande; ils vont nous conduire plus

(1) Les circonstances historiques que j'ai eu occasion de developper rattachent d'une manière plus claire les travaux des Islandais à l'histoire littéraire de l'Europe. Il ne peut rien y avoir d'isolé dans les progrès de l'esprit humain. Torfæus, Ihre, Suhm, Nyerup avaient indiqué les bases d'une classification des livres islandais, pour déterminer le plus ou le moins d'importance qu'on doit y attacher. L'auteur de l'*Introduction du Dictionnaire islandais*, de Haldorson (*Conspectus librorum*, etc.), fait connaître d'une manière méthodique tous ceux de ces livres qui ont été imprimés, en les rangeant selon les sujets et les dates, et en appréciant sur-tout le degré de confiance qu'ils méritent en histoire. Son travail pourra être consulté avec fruit par ceux qui veulent faire usage des *Saga*. On a souvent cité les travaux de Schloezer sur la littérature islandaise, et en particulier sur les *Saga*. Ils ne reposent point sur des bases solides, ni sur une classification claire et raisonnée. Voyez, à ce sujet, des observations importantes dans le *Journal de littérature de Dannemark*, pour l'ann. 1817, n° 13.

loin, et nous devons nous occuper du Groenland, dont Haquin IV prenait possession dans le même tems où il faisait reconnaître son autorité par les Islandais. Lorsque le Groenland fut découvert, cette contrée était sans culture. Les Norwégiens et les Islandais y firent des établissemens, et plusieurs arts utiles s'y introduisirent peu-à-peu. Il se forma sur les côtes des colonies qui prospérèrent. Selon les écrivains islandais, celles de l'est, sur-tout, devinrent florissantes. On y comptait deux cents fermes, douze églises, deux couvens et deux bourgs, Alba et Gardar. A la côte de l'ouest, il y avait cent dix fermes et quatre églises. Les chroniques rapportent de plus que le pays produisait plusieurs sortes de fruits, et entre autres une espèce de gland d'un goût délicat, que l'on servait sur la table du roi de Norwège. Près du couvent de Saint-Thomas, appartenant aux dominicains, il y avait un jardin où l'on faisait mûrir des productions étrangères en y introduisant l'eau d'une source chaude, qui entretenait une température bienfaisante. La pêche était abondante, et l'entrepôt de ses produits se trouvait à Gardar, qui servait aussi de résidence à l'évêque. Tels sont les rapports des chroniques; il peut s'y être glissé des exagé-

rations et des erreurs; les révolutions physiques peuvent avoir occasionné de grands changemens (1). Quoi qu'il en soit, il est évident que du tems de Haquin IV le Groenland excitait l'intérêt, et que le monarque norwégien entretenait des relations dans ce pays, sur lequel on avait levé quelquefois des tributs, mais qui n'était pas encore dans une dépendance directe du royaume de Norwège. Les principaux habitans furent gagnés après des négociations de trois ou quatre années, et entraînèrent les autres. On prêta d'un commun accord foi et hommage à Haquin. La convention signée en 1261, moins importante que celle qui avait été faite avec les Islandais, parce que les intérêts étaient moins compliqués, fixait principalement le tribut à payer.

Malgré les querelles et les divisions survenues plusieurs fois dans les îles écossaises pendant le règne de Haquin, ce prince y avait

(1) Voyez le *Mémoire* de F. P. Von-Eggers, sur la vraie situation de l'établissement du Groenland, appelé *Oriental* (*Osterbygd*). Ce Mémoire a été imprimé dans le Recueil de la Société économique de Copenhague, qui l'avait couronné, et il a paru depuis séparément. L'auteur soutient que la côte de l'est a toujours été inabordable, à cause des glaces, et que l'établissement dont il s'agit était situé dans cette partie de l'ouest où est maintenant la colonie de Julianehaab.

maintenu son autorité. Cependant les changemens politiques arrivés en Ecosse rendaient la possession de ces îles plus précaire. Le pouvoir avait été concentré, et les descendans de Malcolm, auteur de cette révolution, cherchaient à étendre leur puissance. Ils voyaient d'un œil jaloux, entre des mains étrangères, ces groupes d'îles, boulevarts naturels des côtes de leur pays, et ils aspiraient sur-tout à être en possession des Hébrides. Alexandre II les demanda à Haquin comme une ancienne dépendance de son royaume. Le roi de Norwège ayant répondu qu'elles avaient été pendant des siècles sous le sceptre norwégien, il arriva des ambassadeurs écossais pour proposer de les racheter. « Je ne suis pas assez dépourvu d'argent, répondit Haquin, pour avoir besoin de m'en procurer en vendant mes possessions. » Alexandre III, prince ambitieux et actif, renouvela les prétentions de sa couronne avec plus d'ardeur, et chercha tous les moyens d'acquérir de l'influence dans les îles. Les gouverneurs ou princes tributaires, soit de gré, soit de force, prirent avec le roi d'Ecosse des engagemens qui ne pouvaient se concilier avec les devoirs qu'ils avaient à remplir envers le roi de Norwège. Les habitans des îles n'étant pas

d'accord sur leurs intérêts, et n'obtenant pas une protection assez puissante, on profita de leur situation pour les dépouiller. L'an 1261, Kiarnach, Monres, et d'autres seigneurs écossais portèrent la dévastation dans les Hébrides. Alexandre III envoya des ambassadeurs à Haquin; mais le roi de Norwège ayant suspecté leurs intentions, les fit arrêter, et ne les relâcha qu'à la demande du roi d'Angleterre. Irrité de plus en plus des difficultés qu'on lui suscitait, et des torts qu'on faisait à ses sujets, il se décida à faire une expédition pour rétablir son pouvoir d'une manière solide.

Dugal, roi tributaire des Hébrides, fidèle au monarque norwégien, fut chargé en 1262 de commencer la guerre. Il s'empara du fort de Dyrnes, et brûla vingt villages écossais. L'année suivante, le roi de Norwège partit avec une flotte et une armée formidable. Ses armes eurent des succès rapides; plusieurs places tombèrent en son pouvoir, et il devint maître de toute cette partie de l'Ecosse que Magnus *aux pieds nus* avait réduite sous son pouvoir, pendant l'expédition dont nous avons donné le récit. Alexandre eut recours aux négociations pour avoir le tems de rassembler toutes ses

forces. Son armée tomba tout-à-coup sur les Norwégiens pendant une tempête violente qui empêchait ceux-ci de communiquer avec leur flotte et de recevoir des renforts. Les Ecossais remportèrent un grand avantage, et Alexandre prit part lui-même au combat. Haquin fut obligé de faire un nouveau plan de campagne. Pour en préparer l'exécution, il se rendit à l'île Mainland ou Pomona des Orcades, après avoir donné des commandans aux places qui étaient en son pouvoir. Mais une maladie le surprit; il y eut bientôt des symptômes alarmans, et le roi expira le 15 décembre 1263. Il n'avait que cinquante-huit ans; mais il en avait régné plus de quarante, et les fatigues de cette longue carrière, semée de peines et d'embarras, avaient épuisé ses forces. Son corps fut porté à Bergen, et déposé dans une église de cette ville. La longueur de son règne lui a fait donner le surnom de *Vieux*. La guerre avec l'Ecosse n'eut point de suite; les combattans s'observèrent réciproquement, et la voie des négociations fut reprise sous le successeur de Haquin IV.

On regrette de voir succomber trop tôt sous la destinée de l'humanité un prince occupé du bonheur et de la gloire de son pays. La

Norwège parvint pendant le règne de Haquin au plus haut degré de considération et de grandeur. La marine était dans le meilleur état; les places fortes pouvaient braver les attaques de l'ennemi. Encouragés par les communications qu'établissaient les Allemands d'un côté, et les Anglais de l'autre, les habitans commençaient à sentir l'importance de l'industrie. Le goût du roi pour les arts qui augmentent les jouissances de la vie, attirait dans les villes un grand nombre d'ouvriers étrangers. Les Norwégiens, qui n'avaient long-tems parcouru le monde que pour guerroyer, entreprirent des voyages pour s'instruire. Ainsi que les Danois et les Suédois, ils se rendirent aux universités de Cologne, de Paris, et rapportèrent dans leur pays des connaissances utiles. Par ces voyages et par les relations du monarque avec les pays étrangers, la nouvelle littérature de l'Europe pénétra en Islande. Il s'était établi en Norwège, comme dans les autres pays du Nord, des bénédictins, des augustins, des prémontrés; ils furent suivis à l'époque dont nous parlons des disciples de S. Bernard, des franciscains, des dominicains. Ces religieux se rendirent utiles dans les commencemens, en faisant connaître le jardinage, et en cultivant

autour de leurs couvens les plantes potagères et les arbres fruitiers qui supportaient le climat. Haquin leur donna des habitations bâties en pierre ou en brique ; il fit bâtir de même plusieurs églises, et ce genre de construction se répandit parmi les habitans les plus aisés. Le peuple conserva dans les villes comme dans les campagnes les constructions en bois, qui sont encore maintenant les plus générales.

Pendant que le nord-ouest de l'Europe, et sur-tout la Norwège sous le règne de Haquin IV, et la Suède sous la régence du comte Birger, avançaient vers le bien-être, et faisaient admirer aux peuples du Midi leurs efforts pour acquérir des lois sages, des institutions généreuses, des arts bienfaisans, au nord-est, une des plus terribles catastrophes dont l'histoire moderne fasse mention arrêtait l'activité des peuples et prolongeait la barbarie. Au commencement du treizième siècle, des hordes de Tartares, ayant à leur tête le terrible Gengiskan, s'avancèrent jusqu'aux frontières de la Russie. On les irrita en leur opposant les ressources de la perfidie, et ils cherchèrent la vengeance. Les Russes étaient affaiblis par les divisions des divers princes entre lesquels leur pays était partagé depuis

Digitized by Google

le règne de Wladimir, surnommé *le Grand*. Jouri, qui, en qualité de premier souverain, eût dû se mettre à la tête de la nation, resta long-tems inactif, et ne songea à conjurer l'orage que lorsqu'il avait déja fondu sur une grande partie de l'empire. Sa capitale fut prise; sa femme et ses enfans furent égorgés. Réduit au désespoir, il rassemble, en 1237, une armée considérable, combat avec fureur, fait balancer la victoire, mais succombe enfin percé de coups. Sa mort acheva de répandre la confusion, le désordre et le découragement. Batou, qui commandait les Tartares dans cette expédition, ne trouva plus de résistance, et devint l'arbitre du sort de la Russie. La soumission des princes russes fut aussi humiliante que longue; elle dura jusqu'à la fin du quinzième siècle, et fut accompagnée de vexations qui réduisirent le peuple à un état de dénuement et d'apathie. Le fléau destructeur se répandit jusqu'en Pologne, en Silésie et en Bohême; mais ce fut la Russie qui en souffrit le plus. Les germes de culture intellectuelle furent étouffés; plus de communications avec le reste de l'Europe, plus de moyens de suivre la civilisation européenne. On vit même disparaître ces antiques rapports que la Russie avait eus avec

la Scandinavie, et qui remontaient jusqu'à la naissance de l'empire. Sous le règne de Haquin IV, et à d'autres époques, les troubles et les brigandages occasionnés par l'invasion des Tartares s'étendirent jusqu'à la frontière norwégienne du côté de la Finlande et de la Laponie.

Le fils de Haquin, Magnus VI, déjà proclamé du vivant de son père, prit les rênes du gouvernement sans opposition; c'était depuis long-tems le premier exemple d'une succession paisible et non contestée (1). Le premier objet qui occupa le nouveau souverain fut la contestation avec Alexandre III. Préférant le calme au bruit des combats, et méditant de grands projets de législation, il envoya, dès l'année 1264, des députés en Ecosse pour traiter de la paix (2). Les négociations traînèrent en longueur, et ne furent terminées qu'en 1266. Il fut convenu que le roi d'Ecosse obtiendrait pour lui et ses héritiers la possession des îles Hébrides avec l'île de Man, en payant à la Norwège la somme de quatre cents

(1) Voyez Torfæus, part. 4, liv, 6; et Huitfeld, *Chronique de Dannemark*, en danois, part. 1re, confér. avec les historiens anglais et écossais.

(2) Il les envoya de Norwège, et non après son arrivée en Ecosse, comme pourrait le faire croire le récit de Buchanan. Le roi Magnus VI ne se rendit jamais en Ecosse.

Digitized by Google

marcs sterling dans l'espace de quatre ans, et dans la suite cent marcs sterling annuellement. Les îles Hébrides ainsi que celle de Man étant trop éloignées et de peu de rapport, et les rois d'Ecosse, devenus plus puissans, pouvant facilement y gagner de l'influence, cette cession eût été peu désavantageuse, si Magnus, au lieu d'un tribut périodique, eût stipulé un rachat formel, qui eût été acquitté à-la-fois ou à des termes convenus. Peut-être le roi voulait-il ménager l'amour-propre national, en conservant la mémoire d'une conquête ancienne; mais pouvait-il s'assurer que le tribut serait payé régulièrement? Il ne le fut point, malgré toutes les précautions qui avaient été prises, et il y eut des contestations fréquentes, ordinairement peu satisfaisantes pour les monarques norwégiens. Désirant d'affermir d'autant plus son pouvoir dans les Orcades et les îles Schettland, Magnus fit prendre de nouveaux engagemens au comte qui les gouvernait en son nom. Il achevait d'un autre côté de soumettre l'Islande, en faisant accéder la partie orientale de cette île au traité conclu par Haquin IV.

L'ancien allié de ce dernier prince, le comte Birger, régent de Suède, mourut l'année 1266.

Il avait porté sa famille sur le trône, et s'était distingué par une administration ferme et sage. Mais payant un tribut aux usages de son siècle, ou à la tendresse paternelle, il avait donné à ses fils cadets le titre de duc, avec des prérogatives dangereuses pour l'autorité royale. Valdemar, placé sur le trône comme l'aîné, lorsqu'il eut commencé à régner par lui-même, après la mort de son père, montra de la faiblesse et de l'irrésolution. Le duc Magnus, surnommé ensuite *Ladulas,* doué de grands talens, fit le projet de s'emparer du pouvoir, et la guerre éclata entre les deux frères. Le roi de Norwège, auprès duquel Valdemar, plusieurs fois battu, avait cherché un asile, s'intéressa à sa cause, d'autant plus qu'il était son beau-frère, et mit sur pied une armée considérable. Mais avant d'entrer en campagne, il essaya de réconcilier Valdemar et le duc par des négociations. Il y eut un congrès où des arbitres furent appelés pour prononcer entre les deux antagonistes. Le duc, décidé à conserver ses conquêtes, rejeta les propositions qu'on lui fit. Le roi de Norwège ne donna point de suite à sa médiation, et retira ses troupes. Il sentait sans doute qu'il ferait des efforts inutiles pour soutenir un prince qui ne savait pas

inspirer lui-même du respect à ses ennemis. En effet, Valdemar continua à prendre de fausses mesures, et perdit le sceptre qu'il n'était pas en état de porter. Il passa en Dannemark, où il se consola de ses revers dans les bras de ses maîtresses, et mourut enfin prisonnier de son frère, devenu roi de Suède.

Environ à la même époque, des objets importans étaient discutés au centre de l'Europe. L'empire des Latins, fondé à Constantinople pendant les croisades, s'était écroulé. Baudoin II, chassé du trône en 1261 par Michel Paléologue, errait dans l'Occident, et sollicitait le secours des puissances. Michel voulant détourner le danger, offrit de se réunir à l'église latine. L'empire d'Allemagne avait été en proie aux troubles et aux factions depuis la mort de Frédéric II. Alfonse de Castille ayant en vain renouvelé ses prétentions, et plusieurs autres princes ayant été écartés également, on était convenu avec le pape de choisir Rodolphe de Hapsbourg; mais il régnait encore de la fermentation parmi les grands vassaux. Plusieurs autres objets moins essentiels en eux-mêmes, mais auxquels la cour de Rome donnait une grande attention, devaient être décidés. Grégoire X ouvrit un concile à Lyon, l'année 1274.

Tous les monarques avaient été invités à envoyer des députés; il parut cinq cents évêques, près de mille abbés et autres ecclésiastiques. Le roi de Norwège députa Jean, archevêque de Drontheim, et deux évêques. La situation politique de l'Allemagne fut fixée. Les envoyés de Constantinople firent des offres flatteuses, qui cependant n'eurent point de suite. Il fut aussi question d'une croisade, et des indulgences plénières furent publiées pour appeler les chrétiens d'Europe sous la bannière sacrée. Ceux qui regrettaient la chute de l'empire latin à Constantinople voulaient qu'on se dirigeât contre cette ville. Le pape désirait qu'on se rendît en Palestine; mais tous les projets s'évanouirent; l'enthousiasme était refroidi; les rois n'étaient plus disposés à quitter leurs Etats; les vassaux ne voulaient pas sacrifier ce qui leur restait de fortune; le peuple commençait à sentir l'importance de l'industrie sédentaire et des relations d'un commerce paisible. L'ardeur pour les croisades s'éteignit aussitôt que les effets de l'impulsion qu'elles avaient donnée à l'Europe pour le progrès des arts et le changement des mœurs eurent pu se faire sentir. Ces entreprises se présentent aux yeux de l'observateur éclairé comme un de ces le-

viers dont l'espèce humaine a toujours eu besoin pour avancer son développement, que des circonstances particulières produisent, et que le cours des siècles change successivement.

Pendant le concile de Lyon, le roi de France, Philippe III *le Hardi*, touché du zèle que Magnus, roi de Norwège, avait montré pour les intérêts de la religion, en députant les premiers prélats de son royaume, voulut lui donner une preuve signalée d'estime et de considération. Il fit détacher une parcelle de la sainte couronne d'épines, acquise par S. Louis à la suite d'une convention avec Baudoin II, et l'envoya à Magnus dans un vase de cristal très-artistement travaillé. La relique fut reçue par le roi de Norwège à Bergen avec beaucoup de solennité. A la suite de plusieurs processions et d'un service extraordinaire, où le primat officia lui-même, elle fut déposée dans l'église principale de la ville de Bergen. La dévotion à la sainte couronne attira de nombreux pélerins jusqu'au moment où la réformation de Luther fit cesser le culte des reliques et les pélerinages (1).

(1) Voyez le *Breviarium Nidrosiense* (Bréviaire de Drontheim), dont le texte est inséré dans l'*Histoire de Norwège* de Torfæus, part. 4, l. 6 et 9.

Magnus VI avait épousé Ingeborg, de la maison royale de Dannemark; une dot considérable avait été promise à la princesse; mais cette dot n'était pas payée, et des difficultés s'étant élevées sur la manière dont elle le serait, l'harmonie entre les deux Etats fut troublée. Il paraît que, dans ce même moment, le roi de Dannemark chercha à susciter une guerre entre la Norwège et la Suède. Les circonstances de ces démêlés son rapportées par les historiens du Nord d'une manière trop obscure pour qu'on puisse s'en faire une idée juste et précise. On n'aperçoit d'autre fait évident qu'un engagement qui eut lieu entre les troupes danoises et norwégiennes. Magnus ne continua pas long-tems cette guerre. Ce ne fut point sur le champ de bataille qu'il acquit des titres au souvenir de la postérité. Il doit sa renommée aux soins qu'il donna à l'administration du royaume, et sur-tout à la sagesse avec laquelle il perfectionna la législation, et qui lui fit donner le surnom de *Réformateur des lois* (1). Il s'était répandu depuis assez long-tems en Scandinavie, sous les auspices d'une raison élevée et forte; des idées plus pures,

(1) Il est appelé *Magnus Lagabeter*.

plus nobles, sur les divers rapports de l'ordre social; elles avaient pu se développer en Norwège sur-tout, par les relations intimes que ce pays entretenait avec l'Angleterre, où régnait le même esprit national. Magnus VI eut la gloire de poser les bases d'un nouvel édifice, et de faire prendre aux Norwégiens un rang distingué parmi les nations civilisées.

L'année 1273, le roi fit proclamer comme son successeur Eric, son fils aîné, et donna le titre de duc à Haquin, son fils cadet. Il avait pour but d'assurer la succession. Pour donner à cet important objet d'autant plus de solidité, il assembla les principaux membres du clergé, et fit décréter la suppression formelle de la convention qu'avait signée Magnus, fils d'Erling, l'an 1164. L'archevêque et les évêques renoncèrent à leurs prétentions, et il fut arrêté qu'ils n'exerceraient aucune prérogative d'élection, aussi long-tems qu'il y aurait un prince revêtu par la naissance du droit héréditaire. Ce droit fut depuis ce tems hors d'atteinte, et la succession fut établie de manière que les fils du roi, et à leur défaut ses frères et leurs descendans, parvenaient à la couronne selon l'ordre de primogéniture. Mais le clergé avait encore trop d'ascendant pour que le roi pût se dis-

penser de faire des sacrifices de son côté. Il confirma toutes les dîmes existantes, et en accorda d'autres ; il reconnut la juridiction spirituelle dans toute son étendue ; l'archevêque fut autorisé à avoir une garde de cent hommes ; il obtint le droit de battre monnaie, et des prérogatives pour le commerce, qui mettaient dans ses mains une partie considérable des exportations du royaume. La charte devait être confirmée par le pape ; mais cette confirmation n'arrivant point, il fut résolu, dans une diète générale, qu'il suffirait du serment des états et de celui du roi, qu'on inséra dans l'acte, après y avoir ajouté quelques nouvelles dispositions favorables au clergé. Le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel devaient encore se heurter assez long-tems ; c'était l'obstacle que les princes avaient le plus de peine à dompter (1).

Les grands formaient, depuis un siècle environ, un corps de noblesse semblable à celle

(1) Dans l'acte dont il s'agit, Magnus se désigne comme le quatrième roi de Norwège de son nom, excluant ainsi, au moins, deux rois du même nom de la liste de ses prédécesseurs. Il est difficile de décider quels étaient ces rois. On peut croire avec vraisemblance que l'un était Magnus, fils d'Erling, dont Sverrer fut le concurrent et le vainqueur, et qui ne descendait de la dynastie que par les femmes.

des autres pays. Mais ce corps ne pouvait mesurer son influence avec celle du clergé; il resta plus en arrière en Norwège qu'en aucun autre pays de l'Europe; les guerres civiles avaient affaibli les ressources des grands, et une loi avait défendu de leur donner en fief les terres de la couronne, qui furent réservés aux enfans des rois. Les bourgeois des villes commençaient à prendre part aux délibérations nationales, et les cultivateurs paysans conservaient les antiques prérogatives attachées à la propriété. Il fut cependant établi, à l'époque dont nous parlons, que les grands revêtus de charges, et portant le titre de seigneur, de chevalier, de baron, qui remplaçaient ceux de *jarl* et de *herse*, pourraient représenter aux assises tous les propriétaires de fonds territoriaux. Il y eut souvent de ces assises ou assemblées de notables, dont il y avait déjà eu des exemples dans les tems antérieurs, et où paraissaient les prélats, les seigneurs, et quelquefois un certain nombre des députés des villes les plus importantes. On conçoit aisément que d'un côté l'influence des emplois, des honneurs, et de l'autre les difficultés que rencontraient encore les communications intérieures, aient pu faire adopter ce mode pour

les délibérations qui intéressaient l'Etat ; le nombre des représentans ne devait être plus considérable que dans des circonstances plus solennelles.

La dignité de comte du palais, introduite depuis quelque tems, fut abolie, et le roi créa plusieurs grands dignitaires. Il est fait mention du grand-connétable, du grand-sénéchal, et du grand-trésorier, qui, selon l'antique usage, portait encore le titre de *chef des troupeaux*. La charge de chancelier était aussi en grand honneur, et c'était ordinairement des ecclésiastiques qui la remplissaient. Ces grands dignitaires et d'autres personnages éminens, surtout de l'ordre du clergé, formaient le conseil du roi ou le sénat, qui devint un corps puissant en Norwège, comme le sénat de Dannemark et de Suède (1). Le royaume fut réparti en quinze sénéchaussées, relativement à l'administration de la justice. Il y eut trois à quatre cents districts maritimes pour l'entretien de la marine et l'équipement des flottes. Chaque district devait fournir un vaisseau en cas de réquisition. Magnus fit aussi une ordonnance

(1) On le désigna quelquefois par le nom de *parlement*, et il répondait, dans son origine, au conseil aulique des empereurs d'Allemagne.

Digitized by Google

pour régler le service de terre, et fixa le nombre d'hommes que fournirait chaque préfecture ou gouvernement. Des gouverneurs ou lieutenans levaient les impôts, qui étaient encore payés en nature; mais qui avaient considérablement augmenté depuis l'introduction des péages et l'accroissement du commerce avec les étrangers. Le roi restait, comme autrefois, le chef des armées, et la justice était administrée en son nom. Il recevait les rapports des juges, et se rendait dans les tribunaux des provinces pour juger en dernier ressort. Les objets d'administration civile étaient décidés dans le conseil ou sénat. Les assemblées générales, ou les grandes assises, sanctionnaient les nouvelles lois, et décrétaient les impositions.

Pour consolider le système administratif et la hiérarchie des pouvoirs, Magnus fit rédiger une loi formelle qui est un des monumens les plus intéressans qui nous soient restés des âges passés. Le roi déterminait les droits de la couronne d'après les constitutions admises; il fixait les prérogatives et les devoirs des grands vassaux et des grands officiers, le rang qu'ils devaient occuper dans les occasions solennelles, et les fonctions qu'ils y avaient à remplir pour le

maintien de l'ordre. En parlant des fonctionnaires publics et des attributions de leurs charges : « Ceux qui approchent du souverain, disait-il, et qui exécutent ses ordres, doivent s'abstenir de l'irréligion, de l'orgueil, de la volupté, du mensonge, de la calomnie, de la vengeance. Ils doivent, d'un autre côté, montrer une fidélité inébranlable au roi, avoir de la décence dans leurs discours et dans leur maintien, de la prudence sans fausseté, de la simplicité et de la modération sans parcimonie. » Il leur recommandait d'étudier les lois, de traiter leurs inférieurs avec humanité, et de se rendre estimables aux yeux de tous. Magnus déclarait aussi que tous les habitans de son royaume, sans égard à leur naissance, ni à leur rang, seraient admis à se présenter devant lui et à l'entretenir de leurs intérêts. La loi dont il s'agit, et à laquelle on ajouta dans la suite quelques articles, avait été puisée dans les grands principes de la sagesse et de la saine morale, qui sont applicables à tous les tems et à tous les pays. Ils forment la base la plus solide de la grandeur des princes, et il leur importe de s'y conformer au milieu même de cette représentation royale qui semble les séparer du plus grand nombre de leurs sujets, et

qui les livre à tous les prestiges de la vanité et des plaisirs (1).

Les quatre codes des lois civiles et criminelles, qui avaient été introduits en Norwège, n'échappèrent point à l'attention éclairée et vigilante du roi. Il y découvrit plusieurs imperfections qui devaient être corrigées, et, du consentement de la nation, il ordonna de les revoir pour en faire un code général, plus adapté aux progrès que faisaient tous les jours l'industrie et la civilisation. Tout ce qui ne concernait pas le droit canon et la juridiction du clergé fut réglé par la nouvelle législation. Magnus changea sur-tout les dispositions relatives aux peines corporelles, aux amendes, aux confiscations. Il introduisit l'usage des témoins, et supprima tous les moyens de justification ou de décision que le préjugé et la barbarie avaient fait imaginer. Les mesures sages et bienfaisantes du roi furent applaudies par le peuple norwégien; elles firent une telle impression que les Islandais, si jaloux de leurs anciennes coutumes, prièrent Magnus de revoir également les lois dont ils avaient fait

(1) La loi de Magnus porte le nom de *hirds-kraa*, qu'on a traduit par *jus aulicum* (droit aulique). Elle a été traduite de l'ancienne langue en latin, en danois et en suédois.

usage jusqu'alors. Il se prêta à leur désir, et le juge Jean ou Jon leur remit de sa part un nouveau code. Les lois civiles et criminelles adoptées sous ce règne ont conservé leur autorité en Norwège jusqu'au dix-septième siècle, et sont encore en grande partie admises maintenant en Islande ; noble prérogative des conceptions émanées d'un esprit supérieur, d'un caractère humain et généreux (1).

Ainsi que Haquin son père, Magnus aimait les productions plus régulières de l'architecture, et il fit élever plusieurs édifices par des architectes étrangers. La plupart étaient consacrés au culte public et à la bienfaisance. On doit sur-tout observer que ce fut sous ce règne que les malades et les infirmes obtinrent des asiles, et que l'on commença à donner des soins aux victimes de cette maladie contagieuse qui a été regardée comme particulière à la Norwège, mais qui, selon les dernières observations, paraît n'avoir été primitivement qu'une espèce de lèpre accompagnée de quel-

(1) Le nouveau code de l'Islande, rédigé par les soins de Magnus, reçut le nom de *Jonsbok* (livre de Jean), du juge qui l'introduisit. L'ancien portait le nom bizarre de *Gragaas* (oie grise), apparemment parce qu'on l'avait couvert d'une peau d'oie.

ques symptômes extraordinaires. Magnus fit construire un hôpital pour les lépreux près de la ville de Bergen, où les relations commerciales rendaient la contagion plus dangereuse (1).

Les progrès du commerce avaient augmenté considérablement les productions du pays. La pêche se faisait sur-tout avec le plus grand succès tout le long de la côte, et particulièrement dans le canton nommé Nordland. Les bois prenaient une nouvelle importance depuis que la marine était devenue un objet essentiel de l'industrie dans toutes les parties de l'Europe baignées de la mer. Il est impossible de remonter à la première origine de l'exploitation des mines en Norwège. Elle se borna probablement à des résultats peu importans pour le commerce avant l'introduction du christianisme, et il y a lieu de croire que ce furent les Allemands et les Anglais qui apprirent aux

(1) Cette maladie a été désignée par le nom de *radesyge*, qui, en norwégien, veut dire *mauvaise maladie, maladie maligne.* Le peuple se sert de ce mot d'une manière vague, et l'applique généralement à toutes les maladies qui lui paraissent plus particulièrement pénibles. Le plus souvent il s'en sert pour désigner la lèpre, les maladies vénériennes et les plaies ou ulcères invétérés. Voyez les observations du docteur Munk, insérées récemment dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm.*

Norwégiens à tirer plus de parti d'une richesse que la nature a répandue dans plusieurs provinces de leur pays. Le premier document authentique relatif à cette branche de travail est du règne de Magnus VI. C'est un acte passé entre le roi et l'archevêque de Drontheim, l'an 1277, au sujet des dîmes. « Les habitans, est-il dit dans cet acte, paieront la dîme de tout ce qui est produit et travaillé dans leur pays, » et parmi les objets indiqués se trouve le fer. Il n'est pas encore question du cuivre, qui, dans la suite, fut au nombre des produits les plus importans (1).

L'intérêt du commerce de ses Etats engagea Magnus à faire des traités avec Henri III, roi d'Angleterre, et avec Edouard son fils. Mais c'étaient les villes de la hanse teutonique, et en particulier Lubeck, qui aspiraient à dominer dans les ports de Norwège, comme elles dominaient dans ceux de Dannemark, de Suède, de Prusse, de Livonie, de Russie. Les Lu-

(1) Voyez un Mémoire très-savant et très-curieux sur les mines de Norwège et de Dannemark, y compris même celles de Suède, par Langebek, dans le Recueil de la société royale de Copenhague, t. VII. Ce Mémoire est rempli de recherches profondes, et appuyées sur les documens originaux. La plupart des historiens, même ceux du Nord, ont négligé cette partie si intéressante, particulièrement en Norwège et en Suède.

Digitized by Google

beckois obtinrent une permission formelle pour s'établir à Bergen, et ils jetèrent dès-lors les fondemens de la grande factorerie anséatique dans cette ville. Admis comme des alliés, comme des amis, qui, par leur expérience, pouvaient être utiles, les Anséates se conduisirent bientôt en accapareurs avides et en despotes orgueilleux. Les règnes suivans nous fourniront l'occasion de revenir sur ce sujet, et l'on observera à quel point la cupidité mercantile peut éteindre les sentimens de l'honneur et de l'humanité. Sous le règne de Magnus, les Anséates se contentèrent des transactions qui, en les enrichissant eux-mêmes, contribuaient à la prospérité des Norwégiens. La Norwège fournissait, à cette époque, des bois de construction, des mâts, du goudron, des peaux, des fourrures, du poisson, du fer; elle recevait en échange des grains, du sel, des draps, du miel, de la cire, du vin, des épiceries, des huiles. La cire était une importation importante à cause de la consommation qu'on en faisait dans les églises. Le poisson séché trouvait un grand débit dans l'étranger, l'observation du carême étant encore généralement très-rigide.

Magnus VI mourut au mois de mai de l'an-

née 1280. Il n'avait que quarante-deux ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il recommanda ses fils à Edouard I[er], roi d'Angleterre, qui avait gagné sa confiance. Sa modération, sa douceur, sa prudence et son zèle pour le progrès de toutes les institutions utiles, lui avaient acquis l'amour et le dévouement de la nation. Plusieurs historiens ont dit qu'il fut trop facile dans ses transactions avec les étrangers, et qu'il ne donna pas assez de soin à la marine, qui avait été si long-tems le grand ressort de la gloire et de l'indépendance du royaume. Nous avons indiqué plus haut ce qu'il faut penser des rapports qu'eut Magnus avec les étrangers, et en particulier de la cession des Hébrides. Les circonstances étaient changées, et Magnus voulait maintenir la paix; il regagna d'un autre côté ce qu'il perdait par cette cession, en achevant de réunir l'Islande à la Norwège. Les mesures qu'il prit pour régulariser le service de la marine prouvent qu'il en sentait l'importance; elle put se montrer très-active peu après sa mort, sous le règne de son fils. La renommée de Magnus est d'ailleurs mise à couvert suffisamment par la haute sagesse de ses lois, qui se présentent comme un phénomène, dans un siècle où l'ignorance et

Digitized by Google

la barbarie luttaient encore contre les principes de l'ordre social.

Eric II, successeur de Magnus VI, n'avait que douze à treize ans lorsqu'il prit les rênes de l'Etat (1). Selon les anciennes coutumes, les rois étaient regardés comme majeurs à cet âge. On fixa dans la suite un âge plus avancé. Au couronnement du nouveau monarque, l'archevêque de Drontheim, profitant de sa jeunesse, lui fit prêter un serment par lequel il s'engageait à maintenir les priviléges du clergé, à les augmenter et à supprimer toutes les lois qui s'opposaient encore à l'entière indépendance de l'Eglise. Mais l'archevêque pouvait-il se flatter que le roi, dans un âge plus mûr, respecterait un serment qui donnait à son autorité des entraves si humiliantes? Aussi une année s'était à peine écoulée depuis le couronnement, qu'Eric, excité par plusieurs de ses conseillers, entra en lutte avec le prélat. Celui-ci ayant publié de nouvelles lois ecclésiastiques, et s'étant arrogé le droit d'imposer de nouvelles amendes au profit de l'Eglise, le roi fit une protestation solennelle, et révoqua même

(1) Voyez Torfæus, part. 4, l. 7; Rymer, *Acta*, etc., t. Ier, part. 2 et 3; Hvitfeld, *Chronique de Dannemark*, ainsi que les historiens suédois Eric Olai, Dalin, Lagerbring.

les prérogatives accordées par Magnus VI. L'archevêque eut recours aux armes ecclésiastiques ; il excommunia deux conseillers d'Eric, qui porta plainte à Rome, et demanda un légat pour arbitre. Mais l'archevêque trouva le moyen de retarder la médiation du pape, et continua de braver le monarque et son conseil. Eric, dont le caractère était violent et emporté, bannit le primat du royaume, ainsi que les évêques d'Opslo et de Hammer, et fit arrêter tous les vicaires et les archidiacres. Les papes Martin et Honorius témoignèrent au roi leur mécontentement, et fulminèrent même des bulles contre lui. L'archevêque, qui s'était d'abord rendu à Rome, retourna ensuite dans le Nord, et mourut en Suède l'an 1282. Le peuple fut touché de son sort, le plaça au nombre des bienheureux, et donna au roi le surnom d'*Ennemi des prêtres* (1). Mais Eric ne se laissa point détourner de sa résolution, et prit plusieurs mesures qui prouvèrent au clergé qu'il ne serait pas facile de lui résister. Il consentit cependant à un arrangement ; mais le nouvel archevêque fut obligé de lui prêter le serment de fidélité, et de se reconnaître son

(1) Eric Prestehader.

Digitized by Google

vassal. La puissance temporelle commençait enfin à briser les liens qui l'avaient entravée pendant une longue suite de siècles. C'était à peu près dans ce même tems que Philippe-le-Bel résistait en France avec tant de hardiesse au pape Boniface VIII.

Les rois de Norwège avaient peine à détacher leurs regards de l'Ecosse. Les Hébrides étaient cédées; mais Eric II fit un plan qui eût pu le dédommager amplement de cette cession, s'il eût réussi. Il demanda en mariage, dès l'année 1281, Marguerite, fille d'Alexandre III, se flattant d'acquérir pour lui-même ou pour sa famille des droits au trône écossais. Le mariage fut conclu, et il fut arrêté qu'au défaut d'héritiers mâles dans le pays, cette princesse ou ses enfans seraient mis en possession du royaume d'Ecosse. La mort enleva Marguerite en 1283; mais elle laissait une fille portant le même nom, qui fut déclarée habile à succéder par le connétable et les barons d'Ecosse. Alexandre III étant mort l'an 1289, sans laisser d'héritiers mâles, Eric prétendit que Marguerite, sa fille, et petite-fille du dernier roi, devait obtenir la couronne. Mais les barons nommèrent des gardiens, ou protecteurs, qui s'emparèrent du

pouvoir et formèrent une régence. Le roi de Norwège, ayant renouvelé l'alliance avec le roi d'Angleterre, s'adressa à ce prince pour lui demander son intervention. Edouard, qui cherchait depuis long-tems l'occasion de prendre part aux affaires d'Ecosse, et qui prétendait à la suzeraineté de ce royaume, requit la régence d'envoyer des députés pour s'entendre avec ceux du roi de Norwège. On convint que la jeune princesse passerait en Angleterre, et y resterait sous la protection du monarque anglais jusqu'à ce que les états d'Ecosse se seraient rendus garans qu'elle ne serait point mariée sans le consentement d'Edouard et d'Eric. Edouard songeait principalement à ses intérêts; il destinait la princesse à son fils, et travaillait à faire goûter ce projet aux états. Lorsqu'il se fut assuré de leur consentement, il demanda la permission du pape, et engagea les états à faire une démarche auprès du roi de Norwège, pour demander son aveu. Eric ayant refusé d'envoyer sa fille en Angleterre ou en Ecosse, Edouard le menaça de remettre à la régence la somme de trois mille marcs d'argent qu'elle avait déposée entre ses mains, comme garantie de sa fidélité envers Marguerite. Cette menace détermina

le roi de Norwège à ne plus faire d'opposition et à laisser partir sa fille. Elle s'embarqua l'an 1290 ; mais elle mourut, avant d'arriver en Ecosse, dans une des îles Orcades.

La mort de Marguerite anéantissait le projet d'Edouard de faire entrer la couronne d'Ecosse dans sa maison. Mais il conçut bientôt un autre dessein. Il proposa, comme suzerain, de faire examiner les titres de ceux qui, en vertu d'anciennes alliances, pouvaient prétendre au trône, et de faire prononcer en faveur de celui qui, conformément aux lois, aurait les droits les mieux établis. Les états n'osèrent lui résister. Pour mieux assurer l'exécution de son projet, il exclut les prétendans qui refuseraient de reconnaître la suzeraineté, qu'il soutenait lui appartenir, et se fit livrer les forteresses. Le 30 août 1292, il ouvrit une assemblée de quatre-vingts conseillers écossais et de vingt-quatre anglais, qui au mois de novembre adjugèrent la couronne à Jean Bailleul ou Baliol, qui avait eu pour principal compétiteur Robert Bruce. Pendant les délibérations, le roi de Norwège avait envoyé des députés. Ils réclamèrent le royaume comme l'héritage d'Eric, père de Marguerite, alléguant les lois de Norwège. Le roi faisait demander de plus le

revenu du royaume depuis la mort d'Alexandre, le remboursement des frais occasionnés par le projet de mariage de sa fille, et le paiement de la dot de sa femme, qui n'avait pas encore été effectué. La dot se montait à sept cents marcs d'argent. Cet objet fut le seul sur lequel on satisfit le roi de Norwège. Ses prétentions à la couronne furent rejetées formellement, comme contraires aux lois écossaises. Eric ne renonça pas néanmoins à l'espoir de faire parvenir sa maison au trône d'Ecosse; il épousa Isabelle, fille de Robert Bruce, qui avait au moins autant de droits que Bailleul.

Edouard traita Jean Bailleul avec toute la hauteur d'un suzerain despotique. Les Ecossais s'indignèrent, et Bailleul se jeta entre les bras de Philippe, roi de France. Eric de Norwège, irrité contre Edouard, entra dans l'alliance des deux princes. Il voulut même faire épouser Isabelle de Joigny à son frère le duc Haquin; mais ce mariage n'eut pas lieu, et Bailleul ne tira aucun profit de ses relations avec deux puissans monarques. Humilié, vaincu, il termina sa carrière dans l'exil, et l'Ecosse fut livrée par un sort cruel à toute la vengeance d'Edouard. Robert Ier, fils de Robert Bruce, écarté du trône, comme nous l'avons observé,

Digitized by Google

osa lever l'étendard de l'insurrection, et parvint à régner. Edouard vit échapper sa proie. Son successeur, Edouard II, voulut en vain la reprendre; Robert Ier se soutint, et fit même trembler l'Angleterre à son tour. L'esprit d'indépendance se ranima en Ecosse, et se soutint pendant plusieurs siècles, malgré les entreprises des monarques anglais. David Bruce, ou David II, en 1370, année de sa mort, légua la couronne à Robert Stuart. Eric de Norwège n'avait eu d'Isabelle Bruce qu'une fille nommée Ingeborg. Elle épousa Valdemar, prince de Suède, dont elle eut un fils qui mourut en bas âge.

On a vu qu'une discussion s'était élevée entre Magnus VI et le roi de Dannemark, au sujet de la dot promise à la princesse danoise qui avait épousé le roi de Norwège. Cette discussion fut reprise par Eric II, et il en résulta une nouvelle guerre, que plusieurs circonstances prolongèrent pour le malheur des deux royaumes. Malgré l'attention qu'il donnait dans le même tems aux événemens d'Ecosse, Eric équipa une flotte considérable, et dévasta la côte danoise. On promit de le satisfaire par un arrangement avec Valdemar, duc de Sleswig. La négociation allait être terminée, lors-

qu'un événement tragique en empêcha la conclusion.

Le roi Eric Glipping régnait en Dannemark. Les grands, qui le blâmaient de montrer trop de penchant pour le peuple, ou qui nourrissaient des haines personnelles, avaient formé une ligue contre lui. Stigo, maréchal du royaume, Jacques, comte de Halland, et plusieurs autres, s'engagèrent par serment à lui ôter la vie. Il ne se doutait pas de leur complot, et il venait de prendre l'amusement de la chasse près de Viborg en Jutland. La nuit, pendant qu'il reposait tranquillement dans un village voisin, les conjurés, ayant le visage couvert de masques, se jetèrent sur lui, et il fut tué avec une massue de fer. On rapporte qu'il fut frappé de cinquante-six coups. Un des officiers de sa cour, qui était de service auprès de lui, avait favorisé ce noir attentat, en ouvrant la porte de la chambre où il dormait. L'infortuné prince succomba au moment où il s'occupait de rendre la paix au royaume, en traitant avec le roi de Norwège. Il fut remplacé par son fils Eric Menved, qui n'était pas majeur, et une régence livrée aux factions prépara au royaume de nouvelles adversités.

Digitized by Google

Les meurtriers parvinrent à échapper aux recherches, et cherchèrent un asile en Norwège. Le monarque norwégien les reçut et leur permit de séjourner à Konghell. Il avait eu des relations avec plusieurs de ces hommes puissans depuis ses démêlés en Dannemark, et il se flatta sans doute de tirer parti des troubles auxquels ce pays allait être en proie. Il est vraisemblable qu'il n'écouta dans cette occasion que la passion et l'intérêt; car on croira difficilement qu'il fût convaincu de l'innocence des fugitifs auxquels il assura une retraite. La guerre avec le Dannemark continua. Eric Menved fit des efforts pour résister; mais jeune, sans expérience, en butte aux intrigues des partis, il avait peu de ressources. Eric de Norwège répandit la consternation partout où il se présenta, et il se serait rendu maître de tout le Dannemark, s'il eût pu avoir d'autres vues que celles qui lui étaient suggérées par la violence de son caractère. Ne sachant pas diriger les élans du courage par les conseils de la prudence et de la modération, il fit la guerre en soldat emporté et farouche, plutôt qu'en monarque habile. Il accabla le Dannemark, et en même tems il fit souffrir la Norwège, qui prodiguait inutilement le sang de ses enfans.

Digitized by Google

La ligue anséatique était parvenue à jouer un rôle important dans les grands démêlés politiques du Nord. Elle aspirait à balancer les intérêts des puissances, et à profiter des discordes pour augmenter ses prérogatives commerciales. Les villes de Lubeck, Rostock, Wismar, Stralsund se déclarèrent pour le Dannemark. Elles mirent en mer une flotte et bloquèrent plusieurs ports de Norwège ; au fléau de la guerre se joignit celui de la famine, les Norwégiens ne pouvant se passer des importations de l'étranger. Le roi fut obligé de recourir à un accommodement, sous la médiation du roi de Suède. Il entra lui-même dans la ligue, et promit de la consulter sur ses rapports avec les Danois. Mais n'ayant pas gagné son but, et les villes allemandes continuant de le menacer, il se rapprocha de l'Angleterre, et renouvela les anciens traités avec ce pays. Cette politique lui réussit, et la plupart des villes renoncèrent à leurs projets contre la Norwège.

En attendant, les hostilités continuaient entre les Norwégiens et les Danois. Les deux peuples étaient épuisés. Le roi de Dannemark, voyant les princes mêmes de sa famille alliés avec son antagoniste, sentait sur-tout le besoin d'un rapprochement. On ouvrit des con-

férences, et les principaux articles étaient rédigés. Mais la conclusion fut encore suspendue par la mort du roi de Norwège. Eric II mourut le 13 juillet 1299, environ dans la trente-unième année de son âge, et fut remplacé sur le trône par son frère Haquin, qui portait le titre de duc, et qui avait déjà pris part dans plusieurs circonstances solennelles aux actes de la puissance suprême.

Eric II eut de la fermeté, de la valeur; mais il ne se montra pas toujours assez éclairé sur ses vrais intérêts, et il céda trop souvent aux mouvemens passionnés. Son règne fut principalement rempli par les négociations politiques et la guerre; on y trouve cependant quelques traits d'administration intérieure qui prouvent que cette partie n'était pas étrangère aux soins du monarque. Il parut des lois relatives aux rapports qui existaient entre les laïques et les ecclésiastiques pour le droit de patronage, et plusieurs objets de haute police furent réglés par des ordonnances royales. La ville de Bergen obtint des droits qui pouvaient encourager son industrie, et les Islandais reçurent celui de fonder deux monastères dans leur île. Il est question dans les livres islandais d'un voyage de découverte, entrepris sous le règne

Digitized by Google

du roi Eric par un navigateur nommé Rolf, qui devait reconnaître une nouvelle île, aperçue par d'autres navigateurs du septentrion; mais on a toujours ignoré dans le Nord où cette île était située, le voyage de Rolf n'ayant pas eu de suite (1).

La guerre avec le Dannemark s'était ralentie depuis la mort d'Eric II (2). Il y eut même entre son successeur Haquin V et le roi de Dannemark une entrevue pour conclure définitivement la paix. Mais les meurtriers d'Eric Glipping travaillèrent à faire échouer le projet de pacification, parce qu'ils craignaient d'être exclus du traité. Le successeur du monarque qu'ils avaient immolé à leur ambition, les avait appelés en jugement, et ils étaient menacés de la vengeance des lois. Ils sollicitèrent Haquin de continuer les hostilités, et l'un des plus puissans, Jacques, comte de Halland, lui céda ses droits sur la partie septentrionale de cette province la plus voisine du territoire

(1) Voyez, sur cette île et sur le rapport qu'on a prétendu qu'elle avait avec le *Frisland* du vénitien Nicolas Zeno, le *Crymogæa* d'Arngrim, l. 3; et Torfæus, part. 4, l. 7, p. 374 et 382.

(2) Voyez Torfæus, part. 4, l. 8; et les historiens suédois et danois cités ci-dessus..

Digitized by Google

norwégien. La situation où la Suède se trouvait dans ce moment fit naître de nouvelles difficultés, et contribua à prolonger les irrésolutions du Dannemark et de la Norwège.

L'année 1290 était mort Magnus Ladulas, roi de Suède, après avoir illustré son nom par la fermeté de son gouvernement et sa politique profonde. Birger, son fils aîné, l'avait remplacé sur le trône. Deux autres fils, Eric et Valdemar, avaient obtenu de leur père le titre et les prérogatives de duc, conformément à l'usage introduit par le comte Birger, longtems chargé de la régence, et tige de la dynastie.

Le roi Birger, proclamé roi à l'âge de dix ans, régna d'abord sous la direction d'un homme doué de talens supérieurs, Thorkel Canutson, maréchal du royaume. Ce ministre, appuyé de la confiance du roi et de l'estime du peuple, entreprit d'abaisser la puissance du clergé et celle des grands. Malgré sa vigilance et son activité, il ne put empêcher qu'il ne s'élevât contre lui des antagonistes dangereux. Ils profitèrent de la faiblesse du roi et de l'ambition des ducs pour faire tomber le maréchal. Les ducs se mirent à la tête d'un parti, menacèrent le trône, et s'emparèrent de plu-

sieurs provinces. Le roi Birger, effrayé, se rapprocha de ses frères, et se réconcilia avec eux en sacrifiant le maréchal, qui fut condamné à mort comme traître à la patrie et à l'Eglise. Les ducs, fiers de leurs succès, mirent en avant de nouvelles prétentions. Birger, n'ayant pas voulu y souscrire, fut arrêté et mis en prison, ainsi que sa femme Marguerite, sœur du roi de Dannemark.

Il était naturel que le roi de Dannemark s'intéressât pour son beau-frère. Le roi de Norwège prit parti pour les ducs, leur avança de l'argent, et promit même sa fille Ingeborg en mariage au duc Eric. Mais peu après il s'éleva entre eux une contestation violente, qui éclata en guerre ouverte, Eric ayant refusé de remettre à Haquin plusieurs places où il s'était établi pendant leur alliance. Ce fut pendant cette rupture inattendue avec le prince suédois que les rois de Dannemark et de Norwège reprirent leurs négociations, qui furent enfin terminées par un traité de paix l'année 1308. Le roi de Dannemark céda, dans le Halland septentrional, des biens équivalens à ce qui avait été promis comme dot à la mère de Haquin, et le prince obtint le reste de cette province comme fief. Quant aux meurtriers du

feu roi de Dannemark, il fut convenu que les moins coupables pourraient revenir dans la pays et rentrer dans la jouissance de leurs biens, mais que les autres resteraient proscrits et qu'on leur accorderait trois ans pour vendre leurs possessions. Les deux parties contractantes se soumirent à la peine de l'excommunication en cas qu'elles contrevinssent à quelque article du traité.

Le rétablissement de la paix entre les deux monarques, qui avaient en même tems arrêté plusieurs articles en faveur du roi Birger, remis en liberté depuis quelque tems, décida le duc Eric de Suède à se rapprocher de Haquin. Dans le tems où il se croyait frustré de la main d'Ingeborg, fille de Haquin, qui avait été fiancée au fils de Birger, il avait pris un engagement avec Sophie de Werla, parente du roi de Dannemark. Il renonça à cet engagement, et par une négociation avec le roi de Norwège, adroitement conduite, il devint l'époux de la princesse Ingeborg. Toutes les difficultés furent levées par ce mariage, et par celui qui eut lieu en même tems entre le duc Valdemar de Suède et la fille du roi de Norwège Eric II. Le duc Eric fit un voyage à Rome, d'où il se rendit à Vienne en Dauphiné, pendant le con-

cile qui décida du sort des templiers, et s'adressa au pape Clément V pour être dispensé d'épouser Sophie de Gerla. Son nouvel engagement avec la princesse de Norwège devait être d'autant plus important à ses yeux, qu'il lui donnait l'espérance d'obtenir une couronne, le roi Haquin n'ayant point de fils, et s'étant toujours montré disposé à léguer son royaume à l'époux ou aux enfans de sa fille.

L'intelligence ayant été rétablie entre les trois couronnes du Nord, les souverains profitèrent de cette situation pour faire une alliance principalement dirigée contre la ligue anséatique. La Suède et le Dannemark firent des armemens et commencèrent en effet la guerre. Mais le roi de Norwège suivit un autre plan: il se contenta de ne point accorder de secours à la ligue, et de la contenir en réprimant les abus auxquels ses agens s'étaient livrés. Il fut défendu aux marchands étrangers de s'arrêter plus de quinze jours dans les ports du royaume, de faire le commerce de détail, et d'exporter les produits indigènes, sans importer les objets de consommation nécessaires aux habitans.

La politique sage et réfléchie de Haquin fut accompagnée de plusieurs améliorations importantes dans le gouvernement intérieur. Le

roi termina définitivement les contestations avec le clergé. La célébration des mariages fut soumise à des réglemens fixes, et la publication des bans fut introduite généralement. Les villes reçurent des lois de police pour prévenir les incendies et pour l'entretien de la propreté; et la plupart purent dès-lors être regardées comme des modèles sous ce rapport. Dans chaque canton deux cultivateurs furent chargés de percevoir la taxe militaire, et de fournir l'équipement des soldats. La marine devait être entretenue de la même manière. Par un édit de l'année 1305 il fut statué que tous ceux qui, possédant des dignités et des charges, refuseraient d'acquitter leurs dettes, ou d'en rendre compte devant les tribunaux, seraient déchus du rang de seigneurs, et relégués dans les dernières classes, sans pouvoir jamais recouvrer leurs titres ni leurs honneurs. Le roi voulut aussi que ceux qui demanderaient des charges à la cour fussent tenus à produire des certificats de conduite, et qu'on ne regardât point la naissance comme le seul titre à l'honneur d'approcher le monarque. L'année 1302, Haquin V, qui désirait maintenir la paix intérieure, donna un édit pour régler le gouvernement en cas de minorité. Quelques disposi-

tions de cet édit feraient croire qu'on regardait déjà les femmes comme habiles à succéder (1). Le but du roi était d'ailleurs essentiellement de déterminer l'organisation de la régence.

Tandis que la Norwège prospérait sous le sceptre d'un monarque sage et bienfaisant, l'Islande, dont ce monarque ne désirait pas moins le bonheur, éprouvait des calamités, suites déplorables de l'éruption des volcans et des tremblemens de terre; l'an 1300 le mont Hécla vomit une immense quantité de pierres brûlantes et de lave; ses flancs furent déchirés et présentèrent d'effroyables abîmes. Des nuages de cendre se répandirent sur l'île, et firent disparaître le jour. Les voyageurs s'égaraient, les troupeaux erraient au hasard, et, dans le même tems, des secousses violentes renversaient les habitations. C'était au milieu de l'été, et tout ce que l'industrie du cultivateur avait espéré de recueillir fut anéanti; le sol resta même stérile pendant plusieurs années. La prestation d'hommage des habitans, qui n'avait pas encore eu lieu, fut remise à l'année 1302. Les Islandais, aigris par le mal-

(1) Voyez l'édit dans Torfæus, p. 4, l. 8.

Digitized by Google

heur, furent sur le point de provoquer un bouleversement politique ; qui aurait eu des résultats aussi funestes que les ravages des feux volcaniques. En renouvelant les conventions passées sous les règnes précédens, ils ajoutèrent que tous les procès seraient jugés définitivement en Islande, et qu'aucun étranger n'obtiendrait des emplois dans le pays. Ils déclarèrent ensuite que si ces articles et plusieurs autres n'étaient pas accordés, ils se regarderaient comme déliés de leur serment. Un bailli du roi, qui avait haussé l'impôt, fut poursuivi et chassé. Haquin employa la fermeté et la prudence. Il envoya des commissaires chargés de rétablir l'ordre et de remettre les lois en vigueur par une police sévère. D'un autre côté, il gagna l'affection des habitans, en faisant reconstruire une des principales églises, celle de Skàlholt, qui avait été consumée depuis quelque tems dans un incendie, et en donnant à cette église un trésor d'un grand prix.

Pour maintenir la tranquillité dans les îles Orcades et Schettland, le roi fit, l'an 1312, un traité avec Robert Ier, roi d'Ecosse, qui régnait très-glorieusement dans ce pays, et dont l'alliance pouvait être avantageuse à la Norwège sous plusieurs rapports. Il fit aussi

ratifier les conditions relatives à la cession des Hébrides. L'année suivante il reçut des ambassadeurs de Hugues de Lusignan, qui lui demandait des secours contre les Turcs, comme à l'un des princes les plus puissans de la chrétienté. Mais Haquin ne voulut point s'engager dans une expédition lointaine. Il préféra d'employer ses forces contre les bandes de Finois et de Russes vagabonds qui infestaient les parties septentrionales de son royaume.

Il venait de naître de l'union du prince Eric de Suède avec Ingeborg, fille du roi de Norwège, un fils qui avait reçu le nom de Magnus. Pendant que Haquin, qui n'avait point de fils, se livrait à la joie que lui donnait la naissance de ce rejeton de sa famille, il apprit le barbare attentat dont le roi de Suède Birger s'était rendu coupable envers les ducs ses frères. Birger n'avait pu oublier qu'ils s'étaient soulevés contre lui et l'avaient tenu prisonnier. Quand il eut recouvré la liberté, il médita la vengeance, et ce fut par la trahison qu'il satisfit sa haine. Ayant invité ses frères à un festin, il les fit arrêter pendant la nuit. Désarmés, mis à nu, et les mains enchaînées, ils furent jetés dans un cachot, où ils périrent, selon les uns, de faim, selon d'autres, des mauvais

traitemens qu'on leur fit éprouver. Le roi de Norwège déclara la guerre à Birger, qui fut poursuivi également par les partisans que les ducs avaient en Suède, et qui ne put sauver ses jours qu'en prenant la fuite. Les Suédois promirent d'élever sur le trône le prince Magnus, et Haquin désigna ce même prince pour son successeur en Norwège. Le chagrin avait altéré la santé du roi; il mourut au mois de mai de l'année 1319. Les institutions dont il avait été le créateur, les bienfaits qu'il avait répandus, lui donnèrent des droits à la reconnaissance et aux regrets de son peuple. Il avait épousé Euphémie, fille de Gonthier, comte de Rupin. Elle devint mère d'Ingeborg, mariée au duc Eric; et Agnès, fille naturelle du roi, épousa un Norwégien nommé Haftor-Jonson. N'ayant point eu de fils, Haquin fut le dernier descendant mâle de Harald *aux beaux cheveux*. Pendant cinq siècles, la Norwège avait été gouvernée par des rois de cette dynastie, dont l'origine se perdait dans la nuit des âges avec celle de la première dynastie de Suède.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE ET DU TOME PREMIER.

612000

ERRATA.

Page 6, *émigrations*, lisez : *migrations.*

53, dans la note, *tome*, lisez : *part.*

118, idem, *tomes*, lisez : *livre.*

127, après Suénon, ajoutez en note ces mots : *saend* et *saen*; en latin, *sueno.*

215, *Apres*, lisez : *et apres.*

240, dans la note, *part.* 2, lisez : *part* 12 ; et après *Magnus nomine*, ajoutez : *au lieu de Magnusson*, ou *fils de Magnus*, etc.

Digitized by Google




Digitized by Google

